




49
9740

livre àquis de M.de Surguieo.
le 1.er thermidor an 9.

Par M. P. Bayor de Pébrandier.

LES ABUS DE LA SAIGNÉE,

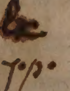
DÉMONTRÉS

Par des raisons prises de la nature, & de la pratique des plus célebres Médecins de tous les tems,

AVEC

Un Appendix sur les moyens de perfectionner la Médecine.

L'étude du Médecin est la nature.







A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Monseigneur le Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

JE ſçais à quoi s'expoſe un auteur qui combat des préjugés, que l'uſage, l'intérêt, ou l'ignorance ont conſacrés. Mais je ſçais auſſi que le devoir du médecin eſt d'attaquer ceux qui portent ſur la vie des hommes. Les laiſſer tranquillement triompher, feroit, en quelque ſorte, ſe rendre coupable des malheurs qu'ils operent. Détruire ceux de la fréquente ſaignée, ne feroit pas un des moindres ſervices rendus à l'humanité.

Dautres l'ont tenté avant

moi, mais il ſemble qu'ils n'ont pas trouvé les eſprits mûrs. Il eſt des tems où la vérité rencontre autant d'oppoſition, que l'erreur a des ſuffrages ; mais la dernière périt enfin par l'excès de ſon étenduë. Il ſemble que nous touchons à cette heureuſe révolution ſur l'article de la ſaignée. Pluſieurs médecins qui en croyoient la fréquence indiſpenſable dans preſque toutes les maladies, reconnoiſſent enfin combien la modération eſt importante à l'égard de ce remede. Puiſſent les raiſons que je préſente dans cet ouvrage, ébranler

le reſte des grands phléboto-miſtes ! Elles ne doivent point leur être ſuſpectes : ils les trouveront preſque par-tout fondées ſur les démarches de la nature, & ſur la pratique des plus grands médecins, dont ils eſtiment comme nous les ouvrages. Je crois avoir détruit les raiſons particulieres qu'on tire du climat, & de la maniere de vivre pour autoriſer une pratique ſi oppoſée à celle des autres pays.

Si mes expreſſions paroiſſoient quelquefois un peu vives, je prie le lecteur de ne les attribuer qu'à mon amour pour l'humanité. Je

connois tant d'éréſipeles repouſſés, tant de petites véroles rentrées, ou étouffées dans leur ſortie; tant d'expectorations, ou d'autres criſes prévenues ou ſupprimées; tant de fievres putrides & malignes, &c. rendues mortelles ou fort longues par la ſaignée trop répétée, ou faite hors de ſaiſon, que ma bile s'en eſt émue plus d'une fois. Mais je déclare ici avec la derniere ſincérité que je n'ai voulu offenſer perſonne, & que je reſpecte ceux dont j'attaque les préjugés; perſuadé que leurs intentions ſont auſſi pures que les miennes.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus en ce Volume.

Fin de la Table.

LES



LES ABUS DE LA SAIGNÉE.

INTRODUCTION.

§. 1. LA ſaignée eſt généralement regardée comme un grand remede. La plûpart des médecins conviennent de ſon utilité ; mais ils varient beaucoup ſur les cas où il faut ſaigner, & ſur la quantité du ſang qu'on doit tirer. Preſque tous veulent, à la vérité, que cette évacuation ſoit généralement néceſſaire, toutes les fois qu'il y a pléthore ; mais en voulant

diſſiper cette derniere, pluſieurs tombent dans l'extrémité oppoſée: d'autres prennent ſouvent pour plénitude, ce qui n'eſt que l'effet de la maladie. Il eſt donc eſſentiel de s'aſſurer d'abord ſi le ſang excede ſa juſte meſure, & d'être attentif enſuite à n'en point diminuer la quantité au-delà du dégré néceſſaire pour ſoutenir les fonctions de la vie. Ce ſecond vice ſeroit encore plus dangereux que le premier.

§. 2. La pléthore eſt une dilatation extraordinaire des vaiſſeaux, produite par la quantité réelle, ou apparente des fluides. On la diviſe communément en vraie & en fauſſe, en générale & en particuliere, en ſimple & en compoſée. La ſimple ne differe point de la vraie plénitude, puiſqu'elle n'eſt, ſelon ceux qui la nomment ainſi, que la quantité

ſuperflue du ſang, ſans que ce fluide ſe trouve encore vicié.

§. 3. La vraie plénitude, produite par la trop grande quantité de la partie rouge, eſt répandue également dans tous les vaiſſeaux ſanguins.

§. 4. La fauſſe n'eſt cauſée que par la raréfaction du ſang.

§. 5. La pléthore générale peut être l'effet, tant de la ſurabondance des fluides, que de leur raréfaction.

§. 6. La plénitude particuliere arrive lorſque le ſang ſe trouve en plus grande quantité dans une partie que dans le reſte du corps. Cet état forme l'inflammation; mais il peut exiſter ſans cette derniere, comme nous l'obſervons tous les jours à l'égard de la matrice.

§. 7. La pléthore eſt compoſée lorſqu'elle ſe joint à la cacochymie,

ou qu'elle eſt accompagnée d'un épaiſſiſſement conſidérable, ou de quelqu'autre vice dans les humeurs. Si la vraie ou ſimple pléthore (§. 2-3,) n'eſt pas bientôt diſſipée par la ſaignée, l'abſtinence, l'exercice, &c. elle dégénere promptement en l'eſpece compoſée, qui devient la ſource de toutes les maladies chroniques.

§. 8. Les anciens diviſoient la plénitude en pléthore *ad vaſa*, & en pléthore *ad vires*. Dans la premiere, qui ne differe point de la vraie plénitude, les fluides trop abondans rempliſſoient & diſtendoient les veines outre meſure; au lieu que dans la ſeconde, les vaiſſeaux n'étoient ni gonflés, ni diſtendus par l'abondance du ſang; mais ils en contenoient plus cependant que leur force, trop débile, ne leur permettoit d'en mouvoir. Dans ce cas, les humeurs

accumulées ou ralenties dans les vaisseaux, s'y épaississoient, & obstruoient les capillaires; mais cet état ne mérite point le nom de pléthore, puisque ce n'est pas tant en diminuant les humeurs, qu'en fortifiant les solides, qu'on peut y remédier.

§. 9. Il suit de ce qu'on vient de dire (§. 1-8,) combien il importe de s'assurer de l'existence de la vraie plénitude, & de n'en point confondre les especes. Nous allons traiter de chacune d'elles en particulier.





CHAPITRE PREMIER,

Où après avoir constaté la vraie pléthore, on établit par l'exemple de la nature, la quantité du sang qu'il faut tirer pour en dissiper la surabondance.

§. 10. CETTE pléthore est presque hors de doute, si dans un tempérament robuste, sanguin ou bilieux, on observe, avec un pouls plein & fort, des veines gonflées & distendues ; de la rougeur dans tout le corps, sur-tout aux endroits où les vaisseaux sont les plus apparens, comme dans les angles des yeux, à l'intérieur des paupieres, dans la conjonctive ; si le malade éprouve des assoupissemens, avec

des douleurs ou pesanteurs de tête ; s'il a des lassitudes, des roideurs ou des engourdissemens dans les membres, de sorte qu'il puisse à peine plier les doigts ou les genoux : ajoûtez à tous ces signes une vie sédentaire, & l'habitude de manger beaucoup, sur-tout dans ceux qui n'ont pas été saignés depuis long-tems, qui n'ont eu aucune évacuation considérable, qui ont omis celles où ils se sont habitués (a), ou chez qui les excrétions périodiques, comme les hémorrhoïdes, se sont supprimées, ou n'ont point paru au tems marqué.

(a) L'habitude à la saignée est un nouveau besoin que l'homme s'est fait, & qui n'aboutit le plus souvent qu'à lui abbréger la vie, ou à le rendre plus sujet aux maladies. D'ailleurs la purgation convient généralement mieux aux intempérans, que la saignée. *Voyez ci-après la note du* §. 167.

§. 11. Les perſonnes naturellement maigres, dont les vaiſſeaux ſont gros, les chairs fermes & bien colorées, les ligamens, les nerfs & les tendons forts & conſidérables, ont ordinairement beaucoup de ſang, & ſupportent plus facilement la ſaignée, que ceux qui ſont chargés de graiſſe. La raiſon en paroît évidente. Les ſolides ont moins de reſſort dans ces derniers; les fibres & les vaiſſeaux y ſont plus lâches & plus humides; par conſéquent ils s'affaiſſent plus aiſément, & deviennent moins propres à pouſſer les humeurs, à meſure qu'on les vuide davantage. « Quoi» qu'un ſujet, âgé de trente ans, » ſoit attaqué d'une maladie qui ſem» ble exiger la ſaignée, cependant, » dit Galien (*a*), on ne doit point

(a) *Si ille cui ſanguis mittendus eſt*,

» lui tirer du ſang, ou au moins que » très-peu, s'il a les veines petites, » les chairs lâches & molles, s'il eſt » gras & pâle : on ne le ſaignera » même point du tout, ſi c'eſt en été.

§. 12. Il eſt cependant des gens gras à qui la ſaignée eſt ſalutaire, & qui la ſupportent aſſez bien. Ce ſont ceux dont l'embonpoint eſt accompagné d'une couleur vive & animée dans le corps & le viſage, d'une tenſion aſſez conſidérable dans la peau, & d'une graiſſe ferme & ſolide, dont la quantité n'eſt point encore exceſſive ; dans qui enfin toutes les fonctions s'exercent ſans peine, & avec

---

quoniam morbus miſſionem expoſcere videatur, triginta annos natus ſit ; ſed laxus & mollis, pinguis & albus, ac gracilibus venis, huic, aut planè ſanguinem non mittes, aut parùm detrahes : & omninò quidem non mittes in tempore æſtatis. Gal. meth. med. lib. 11. cap. 14.

vigueur. C'eſt de ces perſonnes ſans doute, dont Celſe veut parler, quand il dit que les gens gras & replets ſupportent facilement la ſaignée. C'eſt cette facilité, plus ou moins grande, qui doit régler la quantité du ſang qu'on peut tirer avec sûreté. Le ſecond aphoriſme d'Hippocrate doit être à cet égard notre principale bouſſole. « Si l'évacuation des vaiſ-
» ſeaux, dit ce grand médecin, eſt
» telle qu'il convient, elle eſt utile,
» & le malade la ſoutient bien;
» ſinon, le contraire arrive (*a*).

§. 13. Jamais vérité ne fut plus frapante que celle que nous préſente le ſecond article de cet aphoriſme. Les déſaſtres qui arrivent tous les

(a) *Si vaſorum evacuatio. ſi quidem, qualem fieri decet, fiat, confert, & facilè ferunt: ſin minus, è contra.*

jours entre les mains de nos grands phlébotomiſtes, en ſont des preuves inconteſtables ; mais ces meſſieurs ſont ſi prévénus pour leur favorite, qu'ils les attribuent toujours à la nature du mal, & jamais à celle du remede. Lorſqu'ils voient empirer les ſymptomes après la ſaignée, ils s'imaginent trouver dans la ſuivante de quoi redreſſer leur bevue ; & l'illuſion va ſi loin, qu'il ne faut pas moins que la mort du malade, pour terminer leurs épreuves. Combien de ces victimes cependant la nature ne ſauveroit-elle pas, ſi ſon préſomptueux miniſtre vouloit lui laiſſer quelque part dans la guériſon ? Il lui verroit le plus ſouvent opérer une criſe ſalutaire, ſi après avoir vuidé les vaiſſeaux trop pleins, par une, deux ou trois ſaignées, il leur laiſſoit aſſez de force pour chaſſer la matiere nuiſible.

§. 14. « Les uns, dit Galien (*a*), fupportent mieux la faignée, les autres » la purgation, & d'autres foutiennent plutôt tout autre remede que » la faignée ; mais il n'y a, dit-il ailleurs (*b*), que la feule expérience » qui puiffe nous apprendre ce qui » nuit, & ce qui eft utile. » Selon ces principes, il eft effentiel de s'inftruire, avant que d'employer la faignée, fi la perfonne la foutient bien, d'examiner avec foin ce qui arrive dans chaque fujet, pendant, & après cette évacuation, de rechercher enfin quels font les fecours qui ont précédemment le mieux réuffi, pour les

(a) *Hoc imprimis fciendum eft plerofque paratiores effe ad venæ fectionem, quàm alios ; quofdam verò ad purgationem, & alii quodvis potiùs quàm venæ fectionem patiantur.* Gal. in Hip. de humor.

(b) *Sola experientia docet ea quæ profunt, quæque nocent.* Ibid. lib. 1.

accommoder avec ſageſſe à l'état préſent du malade ; mais toutes ces recherches paroiſſent trop pénibles à nos phlébotomiſtes. Il eſt bien plus court & plus aiſé de commencer tout de ſuite par la ſaignée, & de la répéter, tant que le ſang veut couler. Une pratique ſi commode eſt d'après celle du médecin de la Comédie. Les ſaignées bannales des uns ont pris la place des pilules éternelles de l'autre.

§. 15. Il y a des perſonnes qui paroiſſent robuſtes & pléthoriques, chez qui néanmoins la ſaignée produit de grands ravages. Je connois une dame d'un tempérament replet, dont la maniere ſomptueuſe de vivre, la vie ſedentaire, la couleur animée du viſage, les maux de gorge, & les peſanteurs de tête, auxquels elle eſt ſujette, ſemblent indiquer le fréquent beſoin de la ſaignée ;

cependant cette évacuation la jette dans des convulſions ſuivies d'un accablement de pluſieurs jours. C'eſt-là ſans contredit un des cas où il faut avoir recours à d'autres remedes, tels que les ſangſues, les ventouſes, les véſicatoires, les lavemens, la friction de la peau, l'abſtinence, la purgation, l'exercice, le demi-bain, &c. choiſiſſant ceux de ces ſecours qui paroiſſent le mieux appropriés aux circonſtances.

§. 16. On voit d'autres malades qui ont une ſi forte répugnance pour la ſaignée, que le trouble & l'agitation qui en réſultent, peuvent leur rendre cette évacuation plus pernicieuſe que les accidens qu'on veut diſſiper par cette voie; mais n'importe, il faut que la favorite triomphe de la raiſon, & de l'averſion du malade.

§. 17. On voit auſſi des perſonnes

naturellement robuſtes, qui reſtent ſi accablées après la ſaignée, qu'il eſt aiſé de juger qu'elle leur eſt nuiſible. La nature nous en fournit la preuve, puiſqu'après les évacuations critiques, le malade n'en devient ordinairement que plus fort & plus agile. On ne peut par conſéquent regarder comme utiles, que celles qui portent un changement ſalutaire dans la maladie. Comment un médecin peut-il donc être ſi intrépide à répandre le ſang, lorſqu'après chaque ſaignée, il rend les ſymptomes plus graves, & le malade plus accablé ?

§. 18. Si le tems eſt pluvieux & peſant, le climat fort froid, fort chaud, ou fort humide, il convient de s'abſtenir de la ſaignée dans la pléthore même ; ſi du moins on l'y emploie, on doit être très-circonſpect, & ſe conduire par les lumieres

qu'on peut tirer des événemens antérieurs (§. 14.) Les ventouſes, les ſang-ſues, le bain, les lavemens, &c. peuvent d'ailleurs ſuppléer à la ſaignée, ſans qu'on en puiſſe craindre les mêmes accidens.

§. 19. Toutes ces réflexions (§. 14-18), ſont conformes à la raiſon, à l'expérience, & au ſentiment de Galien. Ce grand médecin nous dit que non ſeulement la ſaignée ne convient pas à tout le monde, mais qu'on ne doit pas l'ordonner aux pléthoriques mêmes, ſans connoître la nature de la pléthore, & ſans bien peſer auparavant quel peut être l'effet de la ſaignée, eu égard au tempérament du malade, à ſon âge, au tems, au climat, & à la diſpoſition de l'air (*a*). Il veut

---

(*a*) Il eſt certain que la différence des

auſſi qu'on examine les ſymptomes qui ont précédé, & ceux qui exiſtent actuellement ; car je montrerai, ajoute-t-il, que chacune de ces choſes en particulier rend la ſaignée nuiſible à beaucoup de perſonnes (*a*).

ſaiſons, & les variations de l'air doivent en mettre dans la cure. On ſçait que la méthode qui a réuſſi dans un tems, devient quelquefois mortelle dans un autre. C'eſt un fait dont tous les obſervateurs exacts ont fait ſouvent l'épreuve. Si l'on avoit oublié l'ancienne doctrine d'Hippocrate à cet égard, Sydenham nous la rappelleroit. Je cite ce médecin entre une infinité d'autres, parce qu'on n'en connoît point depuis le prince de la médecine, de plus exact dans l'obſervation, ni de plus integre dans la pratique. Voici comme il s'exprime : *Febres continuæ, ita toto, quod aiunt, cœlo, differunt, ut quâ methodo, currente anno, ægrotos liberaveris, eâdem ipſâ, anno jam vergente, forſitan è medio tolles.* De morb. epid. c. 2.

(a) *Non ſolùm omnes non indigere venæ ſectionem, ſed nec plethoricos ipſos, niſi priùs abundantia ipſa, qualis ejus natura ſit, determinatum fuerit, & poſteà quomodo*

§. 20. Voilà comme ce célebre médecin, quoique partisan de la saignée, pesoit avec soin toutes les circonstances, avant que d'en venir à ce remede. Nullement entraîné par le torrent & la coutume, comme les médecins de nos jours, il sçavoit substituer à propos d'autres secours à la saignée, toutes les fois qu'il en prévoyoit les inconvéniens. L'expérience lui avoit appris que quand aucun accident fâcheux ne menaçoit encore certains pléthoriques, » l'abstinence suffisoit aux uns, une » nourriture modérée aux autres, un

sese habuerit ad habitum ægroti, ætatem; & tempus, regionem & aëris dispositionem, qualia, quantave præcesserint, vel adhuc præsentia sint ægroto symptomata; per singula enim horum ostendam multos non ferre innoxiè phlebotomiam. Gal. lib. de venæ sect. adversùs Erasist. Vide etiam Tract. de cur. rat. per sang. miss. & com. in Hip. de hum. passim.

purgatif à ceux-ci, le bain pris plus fréquemment à ceux-là, le ſeul exercice ou la friction de la peau aux autres (*a*).

§. 21. Hippocrate ne penſoit pas autrement que Galien; car ſi nous parcourons ſon livre de la diéte, nous verrons qu'il regarde l'abſtinence comme le ſecours le plus sûr pour vuider les vaiſſeaux. Il eſt vrai que ſi la pléthore venoit de la ſuppreſſion des regles, ou de celle des hémorrhoïdes, on pourroit en venir d'abord à la ſaignée, obſervant de ne tirer qu'autant de ſang que la nature en vuide d'ordinaire par ces évacuations. *Voyez ci-après* §. 29. Mais il eſt à obſerver que ſi la ſaignée produiſoit les ravages déja rap-

(a) *Vide Gal. meth. med. lib.* 4. *cap.* 6.

portés (§. 15, 16, 17,) il conviendroit d'y ſubſtituer l'application des ſangſues, ou celle des ventouſes ſcarifiées, le bain des parties inférieures, la vapeur des plantes relâchantes, reçue dans la matrice, ou dans le fondement, &c.

§. 22. Le célebre Frederic Hoffman veut auſſi qu'on recherche avec ſoin la cauſe de la ſurabondance du ſang; & ſi l'on découvre qu'elle réſulte de l'excès de la nourriture, il penſe qu'il y a plus de ſûreté de s'en tenir à l'abſtinence, que de recourir à la ſaignée, ou à d'autres remedes, à moins que quelque accident actuel ne permît pas d'attendre (*a*).

(a) *Præſtat ipſam reſpicere fontem, unde redundantia ſanguinis ortum habeat, & cùm deprehendimus ex immodico appetitu, ciboque copioſiùs ingeſto cauſam petendam eſſe, meliùs & longè tutiùs præ omnibus*

§. 23. A préſent on n'y regarde plus de ſi près : bien loin d'avoir ces attentions (§. 14-22,) à l'égard des pléthoriques, on enleve aux corps mêmes les plus affoiblis, & les plus exténués, le peu de ſang qui leur reſte pour l'entretien d'une flamme, ſouvent prête à s'éteindre.

§. 24. Peu de remedes ont mis plus de diviſion que la ſaignée, parmi les médecins de tous les ſiécles. Ils l'avoient cependant renfermée dans certaines bornes, même parmi nous, juſqu'au tems de Botal (*a*) ; mais la bonté de ce remede dégénéra en poiſon entre les mains de ce témé-

---

aliis remediis, niſi periculum in morâ ſit, & in inſtanti aliquid efficiendum, commendamus abſtinentiam. Fr. Hoffman, diſſert. de inæd. mag. morb. remed.

(*a*) C'eſt en 1582 qu'il donna ſon ouvrage, intitulé : *De curat. per ſang. miſſ.*

raire. Il oſa ſe vanter d'avoir renverſé les principes d'Hippocrate, & ceux de tous les peres de la médecine. Il n'en eſt pas moins vrai cependant, qu'on n'a fait que renchérir ſur les extravagances de ce viſionnaire. On les a portées ſi loin, que la poſtérité regardera comme fabuleuſe, la pratique de nos jours ſur la ſaignée. On s'eſt livré ſur cet article à toutes les illuſions dont l'eſprit humain puiſſe être capable. Auſſi de pareils excès ſeroient-ils inconcevables, s'ils ne tiroient leur ſource de l'ignorance & de l'intérêt. C'eſt, ſelon Fernel & Baillou, pour couvrir la premiere, & s'épargner des recherches trop pénibles, qu'on a ſoumis la cure de preſque toutes les maladies à la méthode aiſée de la ſaignée. Eſſayons de ramener les phlébotomiſtes d'une erreur ſi pernicieuſe

à la vie des hommes; mais pour qu'on ne nous accuſe point de vouloir diſſiper leurs préjugés par les nôtres, ne tirons nos principes que de la ſeule nature. Expoſons ſimplement ce qu'elle fait, quand elle guérit elle-même par l'évacuation des vaiſſeaux ſanguins, & ce qui arrive, quand cette évacuation eſt exceſſive.

§. 25. 1°. Tous les accidens de la pléthore ſont diſſipés chez le ſexe, par l'évacuation de dix, douze, quinze ou vingt onces de ſang, un peu plus, un peu moins, ſelon le climat, le tempérament, la maniere de vivre, &c.

2°. Si cette évacuation vient à ſe ſupprimer, la nature y ſupplée quelquefois, en vuidant le ſang ſuperflu par les hémorrhoïdes, par le nez, par la bouche, par les urines, &c.

3°. Ces différentes évacuations

diſſipent les accidens de la pléthore, & ſont en cela ſalutaires, tant qu'elles ne vuident que le ſang deſtiné à s'échapper par la matrice; mais ſi par quelque cauſe que ce ſoit, elles ſont portées au-delà de la quantité requiſe pour diſſiper la plénitude, la malade meurt, ou elle tombe dans des accidens qui, après une vie languiſſante, la conduiſent généralement au tombeau.

4°. Si dans une fiévre aiguë, le ſang s'ouvre un paſſage par la matrice, la fiévre ſe diſſipe, ou diminue beaucoup; & cette évacuation n'excede guères celle qui ſe fait chaque mois pour emporter la pléthore. Hippocrate nous l'aſſure dans ſes Coaques, & Foreſtus dans ſes Obſervations. *Voyez ci-après* §. 29.

5°. Lorſque dans les maladies inflammatoires, la nature guérit par l'hémorragie

l'hémorragie du nez, ou celle de quelqu'autre partie, elle n'évacue presque jamais au-delà de la valeur de deux ou trois saignées (*a*). Si l'évacuation passe ces bornes, le ma-

(*a*) Galien nous dit * qu'un jeune Romain perdit quatre livres & demie de sang [54 onces] par le nez, le cinquiéme jour d'une fiévre aigue, accompagnée de délire. Mais outre qu'il est rare qu'une hémorragie critique vuide autant de sang, deux ou trois livres, évacuées ainsi, affoiblissent moins qu'une saignée de quatorze ou quinze onces, où le sang coule à plein canal; saignée cependant qu'on n'est que trop dans la coupable habitude de répéter quinze & vingt fois, & cela dans tous les tems de la maladie. Galien nous apprend que les médecins ne furent appellés que le cinquiéme jour. Ils observerent d'abord que le tems propre pour la saignée, étoit passé, puisqu'elle auroit dû être employée le deuxiéme ou le troisiéme jour, ou au plus tard le quatriéme. Cependant comme il ne leur parut pas que la saison, l'âge, la foiblesse, ni la maniere de vivre

* *Lib. de præcognit. ad posthumum, cap.* 13.

lade périt, ou les ſymptomes empirent. Les cas mêmes où la guériſon

---

du malade s'y oppoſaſſent, les collégues de Galien conclurent à ouvrir la veine. Ce dernièr convint de la juſteſſe de leur déciſion ; mais il les aſſura en même tems, que s'ils en vouloient différer un moment l'exécution, la nature feroit elle-même la beſogne, & ſe déchargeroit du fardeau qui l'accabloit. « Mes confreres, ajoûte Galien, « reſterent comme ébaubis ; mais » leur étonnement ſe tourna en riſée, » quand je leur dis que non ſeulement il » arriveroit un ſaignement de nez, mais » qu'il ſe feroit par la narine droite. » En effet, il eut à peine fini de parler, que le malade ſortit le doigt de cette narine, couvert de ſang. On approcha d'abord un vaſe pour recevoir cette liqueur, & il en coula quatre livres & demie. * Les rieurs ne furent plus pour nos incrédules, qui ſe retirerent bien vîte muets & confus.

Galien avoit prédit cette hémorragie, parce qu'il avoit d'abord apperçu une rougeur au côté droit du nez ; il avoit remar-

---

* *Voyez* ci-après, §. 229, &c. les ſecours employés par Galien, pour arrêter cette hémorragie.

eſt dûe à une telle hémorragie, ſont ſi rares, qu'il eſt ſurprenant qu'on en ait formé une régle générale en faveur de la ſaignée.

6°. Les hémorragies ſont preſque toujours fatales, lorſqu'elles arrivent ſur le déclin de la maladie, ou qu'elles

---

qué enſuite que, devenant plus ſenſible, elle s'étendoit juſqu'à la joue, & que le malade portoit ſouvent le doigt dans la narine droite. Ajoûtez à cela qu'il voulut s'élancer hors du lit, & que notre auteur lui en ayant demandé la raiſon, il lui répondit qu'il craignoit qu'un ſerpent rouge, qu'il voyoit remper au haut du lit, ne tombât deſſus lui. C'eſt de la réunion de ces ſignes, que Galien, parfaitement verſé dans la doctrine des criſes, prédit celle dont nous parlons. On voit qu'il y avoit déja de ſon tems des incrédules ſur l'article des criſes. Les médecins commençoient dès-lors à trouver trop pénible l'obſervation qui conduit à cette connoiſſance. Elle vient d'acquérir de nouvelles forces par les recherches lumineuſes faites ſur le pouls, par don Solano, MM. Nihell & Bordeu.

ſurviennent aux cacheĉtiques, à ceux qui ſont attaqués de quelque mal chronique, à ceux enfin d'une complexion foible ou délicate.

7°. La nature n'emploie guères qu'une fois les hémorragies critiques pour vuider le ſang ſuperflu, ou plûtôt le ſang groſſier, ſéparé avec la matiere fébrile du reſte de la maſſe; ſéparation qui n'eſt point du reſſort de la ſaignée (§. 80.)

8°. Ceux qui ont eu dans l'enfance des ſaignemens de nez fort fréquens, ſont expoſés dans leur jeuneſſe, aux maladies de poitrine, comme l'hæmophthiſie, la pleuréſie, & la phthiſie. Dans l'âge viril, ils le ſont au flux hémorrhoïdal, au rhumatiſme, à la ſciatique, à la goutte, à la néphrétique, à la colique, aux affections venteuſes, ſpaſmodiques & hypocondriaques. Ajoûtez à cela qu'il

eſt rare que ces ſortes de perſonnes parviennent juſqu'à la vieilleſſe (*a*).

9°. La nature guérit rarement par les hémorragies. Lors même qu'elle les excite, elle y ajoûte preſque toujours quelqu'autre évacuation qui termine la maladie. Le docteur Freind (*b*) prétend, à la vérité, que parmi les quarante-deux malades auxquels il ſurvint des hémorragies, au rapport d'Hippocrate, quatre furent guéris par cette ſeule voie. Mais le prince de la médecine dit expreſſément que la ſueur arrivée après l'hémorragie, dans trois de ces cas, acheva la criſe (*c*). Il avertit même (*d*)

(a) *Vide Hipp. lib. de prædict.* 2. & *Fr. Hoffman. med. rat. ſyſt. tom.* 5. *pag.* 4.

(b) *De febr. comment.* 2.

(c) *Vide Hipp. Epid. lib.* 1. *ægr.* 7. *lib.* 3. *ſect.* 3. *ægr.* 7. & 12.

(d) *Ibid. lib.* 3. *ſect.* 3. *ægr.* 11.

que lorſque le flux menſtruel ſurvint à la quatrieme de ces malades, la nuit d'après le troiſieme jour, elle étoit dans la ſueur ; évacuation qui contribua vraiſemblablement à la guériſon.

§. 26. On ne peut ſe refuſer aux conſéquences lumineuſes qui réſultent de ces principes, contre la ſaignée immodérée. Le premier nous apprend que le ſang qu'on tire, dans la vue d'emporter la pléthore, & les accidens qu'elle occaſionne, ne doit pas excéder celui que la nature vuide pour opérer ces effets.

§ 27. On voit par le ſecond, que lorſqu'elle ſe fraie elle-même une route pour y parvenir, elle n'évacue pas plus de ſang que par la voie ordinaire. Nous apprenons delà à nous comporter comme elle, toutes les fois que nous lui ouvrons

cette route par la lancette. Nous devons auſſi avoir égard au tempérament de la malade, au climat qu'elle habite, à ſa maniere de vivre, à la ſaiſon, aux évacuations précédentes, &c. Nous ſçavons que c'eſt ſelon ces différentes circonſtances, que la nature vuide plus ou moins de ſang, ſoit pour emporter la pléthore chez le ſexe, ſoit pour diſſiper les fiévres aiguës dans les gens robuſtes & pléthoriques.

§. 28. Le troiſieme principe nous inſinue combien nous devons être circonſpects à ne point ſaigner les malades non-pléthoriques, & à n'ôter que le ſuperflu à ceux qui ont beſoin de la ſaignée. Si nous allons au-delà, nous diminuons le volume néceſſaire des humeurs, en voulant en corriger l'excès. Nous nous éloignons des loix de la nature, en rom-

pant l'équilibre qu'elle a établi ; & nous la détruisons, au lieu de la soulager. L'évacuation qu'on supporte bien, & après laquelle on se sent mieux, est celle qui convient à chaque individu (*a*).

§. 29. Il suit du quatrieme principe, que lorsqu'une femme est attaquée de quelque maladie aiguë vers le tems de ses régles, on doit tâcher de lui procurer cette évacuation, tant par les lavemens laxatifs, que par le bain des pieds. Si ces secours ne répondent pas au but qu'on se propose, une, deux ou trois saignées du pied, évacueront autant ou plus de sang, que la nature en vuide elle-même par la matrice,

(a) *Evacuationes in tantum laudabiles sunt, in quantum conferunt ægro, qui illas facilè fert, & hinc alleviatur.* Hipp. aph. sect. 1. aph. 2.

lorſqu'elle guérit par cette voie (*a*) ; mais nous avouons qu'il eſt aſſez rare que ces évacuations artificielles produiſent le même effet que l'hémorragie naturelle, à laquelle on les ſubſtitue (§. 40.) Quoi qu'il en ſoit, il eſt évident que le médecin qui s'éloigne de la régle propoſée, ne prend plus la nature pour guide, mais qu'il expoſe ſes malades aux événemens fâcheux, qui réſultent des évacuations portées au-delà des bornes naturelles. Il n'eſt pas moins clair qu'on doit être extrêmement réſervé ſur la ſaignée dans les maladies du ſexe, qui arrivent d'abord après le flux menſtruel. La même circonſpection eſt néceſſaire à l'égard des hommes attaqués d'une fiévre aiguë, après

---

(a) *Febres acutæ, menſtruis erumpentibus, ſolvuntur*, vid. Hipp. coac. præn. ſect. 226. & Foreſt, obſ.

quelque hémorragie, ou autre évacuation considérable.

§. 30. Le cinquieme principe nous dicte, 1° que deux ou trois saignées doivent ordinairement suffire pour préparer les gens robustes & pléthoriques, à la guérison des maladies inflammatoires; 2° que cette évacuation, portée jusqu'à la douzieme ou quinzieme fois, doit faire périr les malades, ou en retarder beaucoup la guérison.

§. 31. L'on infere du sixieme principe, 1° que la saignée convient rarement, lorsque la maladie a déja fait du progrès; 2° que cette évacuation est contraire aux gens foibles, ou délicats, & à ceux qui sont affectés de quelque maladie chronique.

§. 32. Le septieme principe nous apprend, 1° que rien n'est plus opposé à la cure des fiévres aiguës, que la

fréquente ſaignée ; 2° qu'on ne doit l'y employer que pour préparer à la coction de la matiere fébrile, & avant que la nature commence à évacuer celle-ci par les voies qu'elle ſe choiſit elle-même. Auſſi les anciens, attentifs à ne la point troubler dans ſon ouvrage, ne ſaignoient preſque jamais après le quatrieme jour. Leur vue n'étoit point d'éteindre la fiévre, mais de la réduire au dégré néceſſaire pour opérer la coction de l'humeur nuiſible (*a*). Si même la fiévre étoit irréguliere, & qu'elle ne manifeſtât point ſon caractere, Hippocrate attendoit qu'elle ſe fixât, & qu'il en pût découvrir l'eſpece. Juſqu'alors, il aimoit mieux confier l'ouvrage à la ſeule nature, que de s'abandonner à ſes propres

(a) *Voyez* ci-après, §. 90. 91.

conjectures. C'eſt quand elle lui avoit montré la voie, qu'il ſe mettoit à la ſuivre. Obſerver ſes mouvemens, céder aux vues qu'ils nous préſentent, voilà l'objet du médecin : ainſi ſon office ſe réduit à les animer, s'ils ſont trop foibles ; à les réprimer, s'ils ſont trop vifs ; à les redreſſer, ſi leur direction eſt contraire.

§. 33. Il ſuit du huitieme principe, que la ſaignée immodérée eſt encore plus pernicieuſe dans l'enfance, que dans l'âge viril, & qu'elle expoſe aux mêmes accidens que les ſaignemens de nez trop fréquens. La raiſon de ces faits peut ſe déduire de ce qui ſe paſſe chez le ſexe. La pléthore ne s'y montre que dans l'adoleſcence, parce que le ſang eſt employé juſqu'alors à nourrir & à développer les parties ; par conſéquent, trop vuider les vaiſſeaux

avant ce terme, c'eſt ſuſpendre leur développement, c'eſt donner lieu à l'affaiſſement & à l'*oblitération* d'une infinité de tuyaux encore tendres & imparfaits. En faudra-t-il davantage pour rendre foibles & valétudinaires ceux qui auront eſſuyé dans l'enfance, des hémorragies fréquentes, ou des ſaignées ſouvent réitérées ?

§. 34. Il réſulte des faits énoncés dans le neuvieme article, 1° que la nature guériſſant les fiévres infiniment plus ſouvent ſans hémorragie, qu'avec ce ſecours, on ordonne très-ſouvent la ſaignée ſans néceſſité; 2° que ſi cette évacuation vuide le ſang ſuperflu, elle n'emporte preſque jamais toute la matiere nuiſible; 3° que ce dernier ouvrage, qui eſt celui de la nature, eſt toujours empêché, ou extrêmement retardé par

l'épuifement où les faignées exceffives jettent les malades.

§. 35. Comparons à préfent la conduite des grands phlébotomiftes avec les démarches de la nature, & le contrafte fera parfait. Quand cette derniere guérit, ou foulage par l'hémorragie, elle évacue douze, quinze, vingt, ou trente onces de fang; & les zélateurs de la faignée en répandent communément jufqu'à douze & quinze livres. La feule hémorragie qui calme les fymptomes, eft regardée comme falutaire, & nos docteurs continuent de vuider le fang, quoique le mal empire après chaque faignée. La nature n'emploie guères l'hémorragie que dans les gens robuftes, & fanguins; & nos phlébotomiftes prodiguent la faignée dans toutes fortes de fujets. S'il furvient des hémorragies de douze ou quinze

livres de ſang, le malade meurt, ou il devient étique, &c. & nos docteurs prétendent guérir, en ôtant cette même quantité à une infinité de ſujets, qui n'en ont pas une goutte de trop. La nature opere le plus ſouvent ſes criſes par la tranſpiration, les ſueurs, les ſelles (*a*), &c. & nos Eſculapes préviennent ou étouffent ces évacuations par celle de la ſaignée, &c. &c.

§. 36. S'ils pouvoient ſe réſoudre

(*a*) On infere de-là, que ſi l'effuſion du ſang avoit été auſſi néceſſaire à la cure des maladies, que le ſont ces évacuations, la nature auroit préparé à ce fluide, des voies auſſi déterminées qu'à ceux qu'elle vuide par les pores & par les ſelles; mais puiſqu'elle n'a pas fourni les mêmes indications pour la ſaignée, que pour les ſudorifiques & les purgatifs, &c. il eſt clair que ſa ſageſſe ſeroit en faute, ſi le ſang devoit copieuſement couler dans preſque toutes les maladies, ſuivant la pratique de nos jours.

à être moins prodigues d'une liqueur ſi précieuſe, & à ſuivre la nature, au lieu de la ſubjuguer, ils la verroient triompher en peu de tems, d'une infinité de maladies que leur méthode bannale rend mortelles, ou tout-au-moins très-longues. Tous les livres des anciens ne parlent que de criſes; mais nos modernes prennent ce terme pour une inſulte faite à leur ſçavoir. Jaloux de la part que la nature revendique dans la guériſon, ils lui coupent toutes ſes reſſources; elle ne les emploie nulle part avec tant d'évidence, que dans la petite vérole bénigne. Laiſſée à elle-même, elle y opere toujours la criſe, à-peu-près dans le même tems: ſimple & uniforme dans ſes opérations, elle ſuit par-tout les mêmes regles. Auſſi le médecin qui eſt inſtruit de ſes loix, ne perd jamais de vue

la crise où elle vise. Il sçait que si ses forces ne sont point détruites, ou ses mouvemens dérangés, elle l'opérera dans le tems, comme dans la petite vérole. Ce tems étoit si sacré pour Hippocrate, qu'il n'ordonnoit jamais aucun remede dans le plus haut point de la maladie (*a*), ou lorsqu'il voyoit approcher la crise (*b*). Il retranchoit même jusqu'à la diéte tenue (*c*), s'il observoit un

(a) *Dum morbi consistunt & vigent, meliùs est quietem habere.* Aph. 29 sect. 2.

(b *Quibuscunque crisis, id est, judicatio fit, his nox gravis ante accessionem.* Aph. 13. sect. 2.

(*c*) Jamais médecin ne porta si loin l'exactitude à l'égard de la diéte, ou de la nourriture dans les maladies aiguës. Il l'y désignoit sous le nom général de *Tisane;* mais pour mieux remplir ses vues, il composoit cette derniere de deux ou trois façons. L'une étoit faite d'une partie d'orge perlé, bouillie dans dix ou quinze parties d'eau, jusqu'à ce que l'orge, parfaitement cuit & bien incorporé avec l'eau, formât

combat violent entre le mal & la nature. C'est néanmoins dans ce

---

comme une crême fort claire & bien unie; celle-ci se nommoit simplement tisane ou tisane entiere : passée par un linge, pour en séparer la partie la plus grossiere, elle prenoit le nom de jus de tisane, *succus ptisanæ*, *ptisana colata*. Galien dans son livre *de ptisanâ*, en attribue une troisieme espece à Hippocrate, faite du mêlange de parties égales des deux autres.

La diéte pleine consistoit dans l'usage de la tisane entiere, & la diéte tenue dans celui de la tisane passée. Hippocrate n'employoit jamais la premiere dans le commencement des fiévres fort aiguës, & dont la durée devoit être courte. Il y retranchoit même toute nourriture, à l'approche de la crise; au lieu que dans celles qui étoient simplement aiguës, il substituoit alors la tisane passée à la tisane entiere, pour revenir à celle-ci après la crise. Il supprimoit aussi l'une & l'autre tisane, même dans ces dernieres fiévres, si la crise s'annonçoit par une commotion, ou combat violent entre le mal & la nature.

Il admettoit pour regles générales, 1° que plus la maladie est aiguë, & plus la nourriture doit être tenue & délayante;

moment de repos pour le médecin, que les grands phlébotomistes redou-

---

2° que c'est dans l'état, ou le plus haut dégré de la fiévre, qu'elle doit être la plus tenue; 3° qu'on doit la répéter plus ou moins souvent, selon la maniere de vivre ordinaire du malade, son âge, la saison & le climat; 4° que la trop grande abstinence est plus dangereuse qu'une nourriture médiocre. * Certains médecins, du tems d'Hippocrate, prescrivoient l'abstinence totale des alimens pendant les trois ou quatre premiers jours de la maladie, ce qu'il regarde avec raison comme dangereux dans l'aphorisme cité. Nos modernes ne donnent pas dans cette extrémité; mais la méthode qu'ils suivent, est peut-être aussi pernicieuse : je veux dire celle des bouillons dans les fiévres aiguës. Les médecins Anglois, beaucoup plus sages en cela que les nôtres, s'en tiennent à une nourriture, qui, sans augmenter l'ardeur du sang, comme le jus des viandes, remplit le double objet de nourrir suffisamment le malade, & de tempérer le feu qui le dévore. Dans toutes les maladies fort

* *Tenuis & exquisitus victus periculosus magis, quàm paulò plenior.* Aphor. 5. sect. 1.

blent leur remede. Ils ne prennent la nature ſur le fait, que pour la détruire. Ils agiſſent comme quelqu'un, qui, à l'approche de l'éruption de la petite vérole, feroit rouvrir la veine, parce que la fiévre devient alors plus forte, & le malade plus inquiet. Je ſçais qu'on me dira que la ſaignée faite dans cet inſtant, facilite & rétablit même quelquefois la ſortie des puſtules. Outre que ces cas ſont très-rares, ils n'arrivent que dans les gens pléthoriques & pleins de feu, qui

---

aiguës, comme la pleuréſie, l'eſquinancie, la rougeole, &c. Sydenham, exact imitateur d'Hippocrate, interdiſoit l'uſage des bouillons, même les plus légers. Il s'en tenoit à l'eau de gruau, à la panade claire, & autres ſubſtances de cette eſpece. Dans les fiévres moins aigues, il permettoit les ſeuls bouillons de poulet, légers. Cette ſage pratique des médecins Anglois feroit bien plus néceſſaire dans nos climats, ſurtout vers les parties méridionales.

n'ont pas été ſaignés le premier ou le ſecond jour de la maladie.

§. 37. Si l'on réduit nos phlébotomiſtes à rougir de leur méthode, ils répondent que ce n'eſt pas tant pour vuider les vaiſſeaux, que pour évacuer ou corriger l'humeur nuiſible, qu'ils répetent ſi ſouvent la ſaignée; mais, ou cette humeur eſt répandue dans toute la maſſe des liqueurs, ou cantonnée dans un lieu particulier. Dans le premier cas, les plus amples ſaignées n'en évacueront peut-être pas la centieme partie; elles en empêcheront même la ſéparation, ou la confondront de nouveau avec le ſang: dans le ſecond cas, elles ne peuvent, ſans leur ſuppoſer de l'intelligence, aller chercher la matiere nuiſible dans le lieu du dépôt. Lorſqu'elle y eſt fixée, la diſſipation ne peut s'en faire que par les oſcillations

réitérées des vaisseaux engorgés ; mais comme une absurdité en amene une autre, on replique que la saignée détourne le sang de la partie obstruée, & la met en état par-là de se débarrasser. Nous renvoyons la réponse à cette allégation, au chapitre de la pléthore particuliere. Nous nous sommes uniquement proposés de montrer dans celui-ci, que la seule plénitude générale (§. 3-10,) indique véritablement la saignée ; que cette évacuation répetée deux ou trois fois, suffit pour emporter la pléthore la plus considérable (*a*); que si des

(*a*) Sydenham nous parle dans quelque endroit de ses ouvrages, d'un jeune homme, si fort accablé de sang, que son pouls battoit à peine : circonstance qui fit regarder la saignée, qu'il ordonna d'abord, comme contraire ; mais il arriva qu'après cette évacuation, le pouls battit avec tant de force, qu'il ajoûte n'avoir jamais vu

praticiens ſages la riſquent une quatrieme ou cinquieme fois, c'eſt dans l'eſpérance de prévenir un grand mal par un moindre; que ce remede doit être employé, ſur-tout les quatre premiers jours de la maladie; qu'il n'eſt point deſtiné à éteindre la fiévre, ni à emporter la matiere morbifique, mais à modérer la premiere, lorſque la violence en eſt à craindre; que c'eſt la chaleur fébrile, réduite à ſon juſte milieu, qui opere la coction des humeurs morbifiques, & la nature leur expulſion, quand elle n'a pas été épuiſée par les ſaignées, ou détournée mal-à-propos de ſon ouvrage; enfin que c'eſt la nature qui guérit (*a*), & que le médecin n'eſt

---

une fiévre auſſi violente : elle fut diſſipée par deux nouvelles ſaignées.

(*a*) Quand nous diſons que la nature

que ſon auxiliaire, lorſqu'elle ne ſe ſuffit pas à elle-même.

§. 38. La doctrine des anciens ſur la ſaignée, & ſur les criſes, ſemble préſenter quelques difficultés, qu'il

---

guérit les maladies, on ſuppoſe bien que nous entendons principalement parler des fiévres aiguës. Il y en a pluſieurs de l'eſpece chronique, où elle peut fort peu de choſe; telles ſont la pierre dans la veſſie, la mortification des membres, le ſquirrhe, &c. Il y en a d'autres où ſon pouvoir eſt aſſez limité, comme l'hydropiſie, la jauniſſe, les tumeurs écrouelleuſes, le ſcorbut, la paralyſie, l'épilepſie, &c. Ainſi c'eſt dans les maladies chroniques ſur-tout, que l'art trouve à déployer toutes ſes reſſources : c'eſt ici que le médecin doit preſque tout tirer de ſon propre fonds. Sa fonction principale eſt d'obſerver dans les maladies aiguës; il doit preſque toujours agir dans les chroniques : cette action ſe réduit à un inſtant dans les premieres, & c'eſt de cet inſtant bien ſaiſi, que dépend la ſagacité du médecin, & la vie du malade. *Occaſio præceps, judicium difficile.*

eſt

eſt à propos d'éclaircir, avant que de finir ce chapitre. 1°. Selon cette doctrine, la ſaignée ne doit être généralement employée, que les quatre premiers jours de la maladie ; & cependant le ſaignement de nez, qui ſe montre dans cet intervalle, ſoulage peu le malade ; il le menace même de la mort. 2°. L'hémorragie du nez eſt toujours ſalutaire dans la fievre ardente, lorſqu'elle ſurvient le ſeptieme jour, &c. au lieu que la ſaignée devient alors généralement nuiſible. Cette hémorragie guérit auſſi quelquefois, le cinquieme ou le ſixieme jour, comme il arriva à Methon, & à la fille de Lariſſa ; cures rapportées par Hippocrate, dans ſes Epidémies.

§. 39. Obſervons, pour lever ces objections, que les ſaignemens de nez, dont le prince de la médecine

entend parler ici, ne ſe font que par gouttes (*a*), & qu'ils peuvent être de deux eſpeces. S'ils ſont du nombre de ces *ſtillicidia*, communs dans les maladies de putréfaction, ils annoncent une diſſolution mortelle dans la maſſe ſanguine ; & c'eſt peut-être de ceux-ci qu'Hippocrate veut parler ; ou s'ils arrivent dans de ſimples cas de pléthore, ils ne ſuffiſent point pour vuider le ſang ſuperflu. Ce fluide, alors épais & lié avec la matiere fébrile, ſe bouche ſon propre paſſage, & ſe coagule ſur l'ouverture du vaiſſeau (*b*) : c'eſt ici le cas

---

(a) *Pauxillæ ſtillæ* (*ſanguinis*) *malæ... Hæmorragia quæ in febre ardente tertio, vel quarto die parca, lethalis ſæpè eſt.* Vid. Hip. epid. & coac. paſſim.

(b) *Vidi in tali caſu guttulas illas ſanguinis de naribus ſtillantes, muccinio exceptas, non difluxiſſe, ſed illicò in ſolidas maſſulas concreviſſe.* Van-Swiet. com. in Boerh. aph. 741. t. 2. p. 414.

de lui ouvrir par la lancette une route plus ample, à moins qu'on ne pût rendre l'hémorragie assez abondante par le relâchement des parties (*a*). Mais si le saignement de nez arrive les jours critiques, il est plus abondant, & termine presque toujours la maladie, selon l'observation de nos peres; au lieu que la saignée employée alors, trouble tout, & donne souvent la mort, en confondant de nouveau la matiere nuisible

---

(*a*) Les moyens les plus innocens & les plus efficaces pour procurer ce relâchement, sont 1°. la vapeur des décoctions émollientes, reçue dans les narines; 2°. la fomentation de ces dernieres, & des parties voisines; 3°. les applications émollientes, faites sur le front. On a toujours estimé l'hémorragie du nez, si nécessaire dans les fievres ardentes, & sur-tout dans la phrénésie, que plusieurs médecins l'ont excitée par des instrumens faits exprès; mais Fr. Hoffman leur substitue, d'après Zacutus Lusitanus, un brin de paille

avec le ſang (*a*). Diſons auſſi que la nature emploie rarement l'hémor-

ou une plume, dont on a découpé le bout en forme d'étoile. Proſper Alpin nous apprend que les Egyptiens emploient dans ces cas les ſcarifications des narines.

(*a*) On voit par-là, qu'il eſt eſſentiel de diſtinguer deux ſortes d'évacuations ; les unes, employées pour modérer la violence de la fiévre, & prévenir les accidens ; les autres, pour vuider les humeurs nuiſibles après la *coction*. La ſaignée, les lavemens rafraîchiſſans, & quelquefois les vomitifs ou la purgation ſont du nombre des premieres. (*Voyez ci-après* §. 87, 88.) On place parmi les ſecondes, l'expectoration, les ſueurs, les ſelles, &c. Lorſque ces dernieres s'annoncent dans les jours critiques, on ne doit jamais les troubler par des évacuations contraires, mais les ſoutenir ou bien les exciter, ſi elles ne ſont pas ſuffiſantes. Cette pratique, fondée dans la nature, démontre combien il importe d'être verſé dans la connoiſſance des criſes & des jours critiques, mépriſée de la plûpart de nos modernes. Quels éloges ne doit-on donc point à ceux qui, comme le ſçavant auteur des *Recherches ſur le pouls, &c.* travaillent à perfectionner cette connoiſſance !

tagie dans les premiers jours des maladies aiguës, parce que la vraie pléthore (§. 10,) y est très-rare. En effet, à mesure que les humeurs augmentent d'un côté, elles se vuident proportionnellement de quelqu'autre, parce que la nature tend toujours à l'équilibre. Mais si celui-ci vient enfin à être rompu, pense-t-on le rétablir, en ôtant quinze du côté qui n'excédoit que d'un ? Aussi sçavons nous que les anciens (*a*) sai-

---

(*a*) Quoique je cite souvent les anciens dans cet Ouvrage, mon enthousiasme pour eux ne va point jusqu'à leur accorder l'infaillibilité. Je conviens avec M. de Fontenelle, que « tout ce qu'ils ont dit, » soit bon, soit mauvais, est sujet à être » bien répété, & que ce qu'ils n'ont pu » eux-mêmes prouver par des raisons suffisantes, se prouve à présent par leur autorité. » (*Hist. des Oracles.*) Je ne prétens donc point adopter aveuglément leurs maximes ; ils ont eu leurs visions comme les modernes ; mais je pense avec un sça-

gnoient très-rarement, même dans les premiers jours des fievres aiguës, lorſqu'aucune partie n'étoit menacée d'inflammation. Ni Celſe, ni Aëtius, ni Æginete, &c. ne font aucune mention de la ſaignée dans la cure de la fievre ardente ; & Aretée ne l'y ordonne, que lors d'une inflammation conſidérable dans le foie ou le diaphragme, &c. Il ajoûte même » qu'il faut alors tirer beaucoup moins » de ſang, que dans les autres cas, » parce qu'ici la moindre erreur con- » duit au tombeau (*a*). » Le célébre M. Van-Swieten lui-même croit que

---

vant de ce ſiécle, (M. l'abbé du Bos,) qu'ils nous ont ſurpaſſés en raiſon pratique, comme nous les ſurpaſſons en raiſon ſpéculative, & qu'ils ſont de-là meilleurs guides dans une ſcience où le raiſonnement ne doit marcher qu'après les faits & l'expérience.

(a) *Vide Aret. de Curat. morb. acut. lib. 2. cap. 3.*

la ſaignée peut devenir ſouvent nuiſible dans la fievre ardente. « Le ſang, dit-il (*a*), » privé dans cette fievre » de ſa partie la plus tenue, tend à » la concretion, & commence à s'ar» rêter dans les arteres où il s'accu» mule. Les veines n'en reçoivent » gueres alors que les parties les plus » fluides, d'où il arrive ſouvent que » la ſaignée n'emporte que celles-ci » dans ces ſortes de maladies. Il en » eſt tout autrement de l'hémorragie » du nez : elle vuide le ſang des ar» teres même, & enleve directement » celui qui eſt pouſſé avec force, ou » arrêté dans le cerveau.

§. 40. L'expérience nous apprend que la ſaignée eſt peu propre à ſuppléer aux hémorragies critiques. On

---

(a) *Comment. in Boerh. aph. 741. t. 2. p. 416.*

ſçait que pluſieurs perſonnes où la premiere avoit été parfaitement inutile, ont été guéries par les dernieres. Benedit rapporte (*a*) l'exemple d'un jeune homme qui, après la ſuppreſſion d'un ſaignement de nez, & celle d'un crachement de ſang, alloit tomber dans la phthiſie ; maladie, ajoûte t-il, d'autant plus à craindre qu'il y avoit une diſpoſition héréditaire. La ſaignée apporta à peine aucun ſoulagement, mais le retour de l'hémorragie du nez délivra le malade d'un ſi grand danger. Le même auteur nous parle d'un homme attaqué d'une eſquinancie qui le menaçoit de ſuffocation. La ſaignée du bras & du pied, les ſcarifications ſur la nuque & les épaules, les lavemens, &c. ayant été employés inutilement, on

(a) *In Theat. tabidorum.*

tenta l'incifion des ranines. Ce dernier fecours ne foulagea que bien peu le malade ; mais étant furvenu une abondante hémorragie par le nez, la maladie fut diffipée (*a*). On trouve chez le même auteur une infinité d'autres exemples qui prouvent combien les efforts de la nature font préférables à ceux de l'art. Auffi le fçavant M. Van-Swieten, qu'on ne fçauroit trop citer, s'éleve avec force contre ces téméraires, qui, prétendant maîtrifer la nature à leur gré, mettent par-tout le trouble : médecins

(*a*) Ces obfervations prouvent que c'eft plutôt par la qualité, que par la quantité du fang évacué, que la nature guérit les maladies ; mais il n'appartient qu'à elle de fçavoir vuider à propos les parties viciées de ce fluide. La faignée n'en fçait faire ni le choix ni la féparation ; & voilà pourquoi elle réuffit fouvent fi mal, furtout entre les mains des grands phlébotomiftes.

aveugles, qui, ſans donner aucune attention aux ſignes (*a*) qui annoncent le ſaignement de nez, s'imaginent pouvoir opérer par une ample ſaignée tout ce qu'on a lieu d'attendre de cette hémorragie (*b*).

(*a*) Ces ſignes ſont le rebondiſſement du pouls, une ſenſation gravative dans les temples & dans le front, avec la tenſion de ces parties, la douleur du cou, les vertiges, un ſentiment de chaleur vers la région du cœur, le larmoyement, la rougeur du viſage, la demangeaiſon du nez, l'éternument.

(b) *Vide Van-Swieten, Comment. in Boerh. aph. 741. t. 2. p. 415.*



CHAPITRE II.

De la fausse pléthore, & des secours propres aux accidens qui en sont la suite.

§. 41. LA plûpart des signes de cette plethore (§. 4,) communs avec ceux de la vraie plénitude, peuvent la faire confondre avec celle-ci. Si cependant on veut ne point se livrer aux premieres apparences, il sera aisé de les distinguer. Quoiqu'elles se ressemblent assez par la nature du pouls, la dilatation des veines, la chaleur brûlante du corps, la rougeur des yeux & du visage, la soif, les agitations, &c. elles différent par une infinité d'autres circonstances. On ne peut, par

exemple, attribuer ces ſymptômes qu'à la raréfaction du ſang ; 1°. s'ils ſurviennent à des perſonnes foibles & tempérantes ; 2°. à ceux, qui, ſans être nullement ſanguins, ſe ſont long-temps expoſés aux ardeurs du ſoleil ; qui ont fait quelque exercice violent, ou donné dans l'excès des liqueurs ſpiritueuſes ; 3°. ſi ces ſignes ſe manifeſtent après quelque grande hémorragie ou autre évacuation conſidérable ; 4°. s'ils ſe montrent après la rentrée de quelque mauvais ſuc dans le ſang (§. 67 ;) 5°. ſur le déclin de quelque maladie, ou dans la convaleſcence, &c.

§. 42. La différence de la cauſe en met néceſſairement dans la cure. La vraie plénitude ne peut ſe diſſiper que par le retranchement du ſang ſuperflu ; la fauſſe, que par le reſſerrement ou la condenſation des parties

de ce fluide. Nos phlébotomiſtes font néanmoins ſi peu d'attention à cette différence, qu'ils entreprennent de diſſiper par la ſaignée, tant la fauſſe que la vraie plénitude. Un peu de réflexion feroit cependant ſentir qu'un fluide trop raréfié, qui n'eſt que dans ſa juſte meſure & ſouvent au-deſſous, ne peut être corrigé en le diminuant davantage, mais plutôt en y ajoûtant quelque nouvelle ſubſtance, capable de rapprocher ſes parties rarefiées. (§. 64, 65, 66.)

§. 43. L'indication tirée de la plénitude du pouls feroit fautive; puiſque ce ſymptôme n'eſt pas moins produit par le ſang rarefié, que par le ſang trop abondant. La fréquence des pulſations n'eſt pas un meilleur guide dans l'adminiſtration de la ſaignée, d'autant que l'irritation qui produit cette fréquence eſt généra-

lement l'effet d'une matiere hétérogene, dont l'expulſion n'appartient point à la ſaignée. On ſçait d'ailleurs, que le pouls eſt accéléré à meſure que l'animal s'affoiblit par la perte de ſon ſang (*a*).

§. 44. Les fievres qui arrivent dans les pays chauds & dans nos étés, ſur-tout s'ils ſont ſecs & brûlans, admettent ordinairement la raréfaction pour cauſe. On ne peut les attribuer non plus qu'à l'efferveſcence des humeurs dans tous les autres cas énoncés (§. 41;) mais l'efficacité des ſecours oppoſés à la ſaignée, va nous fournir les meilleures preuves contre cette derniere, lorſqu'on n'a que la raréfaction à combattre. Ces ſecours ſont internes ou externes. Parmi les premiers on

(a) *Voyez* Hales, hæmoſt. Exper. 2.

compte tous les rafraîchiſſans appropriés, dont les plus efficaces ſont les eſprits acides, les nîtreux, la diéte propoſée dans la note du §. 36, la boiſſon de l'eau froide (*a*), les lavemens, &c. Les externes ſont l'air frais, le bain froid, les fomentations, &c.

§. 45. I. Le ménagement de l'air, ſi négligé de nos jours, attiroit la principale attention des anciens médecins. Les méthodiques ſur-tout prenoient un ſoin tout particulier d'approprier ce fluide à la nature des maladies. Ainſi, lorſqu'ils vouloient calmer l'effervescence des humeurs, ils plaçoient leurs malades dans des appartemens tournés au nord, & où le ſoleil donnoit rarement. C'eſt dans la même vue qu'ils couvroient le

(a) *Voyez* ci après, §. 58, 59, 60.

plancher de feuilles & de branches de certains arbres (*a*), & qu'ils l'arrosoient d'eau froide. Ils se servoient en même temps de soufflets ou d'éventails pour renouveller & rafraîchir l'air de la chambre des malades (*b*). Loin de les épuiser par cette judicieuse conduite, ils appaisoient la fievre, en ranimant leurs forces. En effet, l'expérience nous apprend que s'il n'y a point de pléthore, rien ne réjouit autant les esprits, & ne calme plus promptement

(*a*) On peut se servir efficacement des branches du saule, plongées dans du sable humide ; des rameaux fleuris du sureau & de l'épine-vinette, de la reine des prés, des roses, &c.

(*b*) MM. Hales & Sutton ne sçauroient être trop loués d'avoir renouvellé si efficacement cette salutaire méthode ; mais malheureusement les hommes sont plus avides de frivolités, que de ce qui peut leur conserver la vie.

l'ardeur fébrile, qu'un air pur & frais reçu dans le poulmon.

§. 46. Le docteur Arbuthnot (a) nous dit que le juste ménagement de ce fluide est un article des plus importans dans la cure des fievres aigues. Il prouve qu'il peut rafraîchir nos corps, & modérer l'ardeur fébrile plus promptement qu'aucun autre secours. C'est sur ce principe qu'il recommande le renouvellement & le rafraîchissement de l'air des chambres des malades, soit en l'introduisant avec discrétion par les portes ou les fenêtres, ou le renouvellant par le moyen de certains tuyaux; mais il faut que cela se fasse sans diminuer la transpiration au-delà de sa juste

(a) Essai des effets de l'air sur le corps humain, traduit de l'Anglois, p. 66 & suiv.

mesure. Les ventilateurs de M. Hales n'étoient point encore connus du temps du docteur Arbuthnot. L'on peut voir dans la pratique du célébre Sydenham, toujours guidé par l'expérience & l'observation, l'avantage que ses malades retiroient de l'air frais. Il nous dit (*a*) que la saignée & les rafraîchissans seront inutiles pour calmer l'ardeur de la fiévre, si la chaleur du malade est entretenue par la continuité de celle du lit ; vérité qu'on éprouve sur-tout dans l'inflammation des reins.

§. 47. Personne n'a mieux constaté que le sçavant M. Hales (*b*) les effets pernicieux de l'air chargé d'exhalaisons. Ce grand physicien porte l'exactitude jusqu'à démontrer

---

(a) *Opera, sect. 3, cap. 3.*
(*b*) Dans sa Statique des végétaux.

que celles d'une chandelle moyenne détruisent autant l'élasticité de l'air, que les vapeurs qui s'échappent d'un corps humain. La grande chaleur opere aussi cet effet d'une maniere surprenante, & rend l'air impropre pour la respiration. Toutes ces vérités, auxquelles on ne pense seulement pas, prouvent combien il est utile de ne point tenir plusieurs chandelles allumées dans les chambres des malades, de n'y laisser, autant qu'il est possible, qu'une seule personne, & de n'y faire qu'un feu modéré. Ces attentions sont sur-tout nécessaires dans les maladies de la poitrine.

§. 48. Si l'on veut de nouvelles preuves de l'efficacité de l'air frais, & du renouvellement de ce fluide dans les fievres causées par l'effervescence des humeurs, qu'on fasse attention à ce qui se passe tous les

ans en Egypte, & ſouvent ailleurs. Alpin (a) nous apprend qu'il y regne des fievres ardentes & peſtilentielles, occaſionnées par les vents brûlans de Sud ; mais il nous dit auſſi qu'elles ſe diſſipent réguliérement au mois de Juin, par les vents de Nord-Eſt, qui commencent à ſouffler dans ce temps-là. L'analogie & l'imitation nous montrent ici, qu'on pourroit prévenir chez nous ces mêmes maladies, ou en opérer la cure, en changeant l'air brûlant & chargé d'exhalaiſons en un air plus frais & plus pur. Outre les moyens énoncés (§. 46, 47,) le ventilateur de M. Hales ne ſçauroit trop attirer l'attention des médecins, & celle de nos magiſtrats. Combien de milliers d'hommes conſervés à la ſociété, s'il étoit ordonné

(a) *Med. Ægypt. p. 70, & paſſim.*

à ceux qui ont la conduite des hôpitaux, des maiſons de force, &c. de faire placer un de ces ventilateurs dans chaque ſale (*a*). Les navigateurs, ceux ſur-tout qui porteroient vers la ligne, en éprouveroient les mêmes avantages. Les bons effets que nos voiſins retirent de ces machines, devroient bien exciter notre émulation, & nous porter à ſuivre leur exemple. M. Hales nous dit, d'après M. Triewald, ingénieur du Roi de Suede, « qu'il y eut un » grand nombre de malades en 1741

(*a*) Il eſt dit dans l'avertiſſement aux *Obſervations ſur les maladies des armées dans les camps & dans les garniſons*, du docteur Pringle, que le ventilateur eſt diſpoſé dans la priſon de Newgate à Londres, de maniere que les 24 tuyaux des différens appartemens communiquent à un tronc principal, ou à un corps de pompe aërienne, qu'un moulin à vent, placé au haut de la priſon, fait agir.

» ſur la flote Suedoiſe, excepté ſeu-
» ment ſur celui ou ceux des vaiſſeaux
» de ladite flote, dont on eut ſoin de
» renouveller l'air par le moyen des
» ventilateurs. Cette forte preuve de
» leur utilité détermina les Suédois
» d'en garnir, l'année ſuivante, chaque
» vaiſſeau de guerre ou de tranſport
» pour les malades (*a*).

§. 49. Les heureux effets des ventilateurs engagerent l'amirauté angloiſe d'ordonner que chaque vaiſſeau de la flote partie en 1749 pour la nouvelle Ecoſſe, fût pourvu d'une de ces machines. Tous ces faits ſe paſſent preſque ſous nos yeux, & la vivacité françoiſe y eſt inſenſible. Cela fait voir combien les décou-

---

(a) *Voyez* la deſcription du ventilateur, &c. de M. Hales, traduite de l'anglois pour M. Demours, pag. 44, 45 de la Préface.

vertes utiles percent difficilement chez nous. Notre goût eſt ſi vif pour les inventions futiles, qu'il ne nous reſte que de l'indifférence pour les établiſſemens ſalutaires. Nous donnons aujourd'hui dans nombre d'uſages anglois, & leurs modes attirent quelquefois notre attention. Heureux, ſi ce goût pouvoit enfin s'étendre juſqu'à l'adoption de leurs pratiques, lorſqu'il s'agit de la vie ou de la ſanté ! L'un ne ſeroit certainement pas plus difficile que l'autre; il ne s'agiroit que d'être animés du même zéle pour l'utile, que nous le ſommes pour le frivole.

§. 50. Les querelles de la France avec nos voiſins, nous conduiſent ſouvent dans des climats deſtructifs. On a dit de tout temps, que l'Italie étoit le cimetiere des François; mais com-

bien de milliers de braves ſoldats arrachés à la mort, ſi l'on avoit penſé à l'uſage des ventilateurs ! Combien n'en ſauveroit-on pas aujourd'hui dans l'Iſle Minorque, dont l'air chaud & humide devient tous les ans ſi pernicieux, ſur-tout dans les mois de Juillet & d'Août ? Nous faudra-t-il des exemples encore plus frapans des qualités peſtilentielles de l'air, que ceux que l'Angleterre nous fournit ? On lit dans le docteur Pringle (*a*), « que des ſix juges qui,
» au mois de Mai 1750, jugerent
» les priſonniers, il en mourut qua-
» tre ; que deux ou trois conſeillers
» y perirent, auſſi-bien qu'un des
» ſous-shérifs, pluſieurs jurés pour la
» province de Midleſex, & quelques

(*a*) Obſ. ſur les maladies des armées, &c. t. 2, p. 124.

» autres perſonnes qui s'y trouverent » préſentes ; de ſorte que le total » monta à plus de quarante perſon- » nes, ſans cependant comprendre » ceux d'un rang inférieur, dont on » n'apprit point la mort, ni ceux qui » ne tomberent point malades dans la » quinzaine d'après les ſeſſions. » L'infection fut communiquée par les priſonniers qui étoient nombreux, & il ſe trouva dans la ſale un plus grand nombre de perſonnes qu'à l'ordinaire. Ajoûtez qu'elle n'a pas plus de trente pieds en quarré. La même cataſtrophe arriva deux ou trois fois du temps du chancelier Bacon, comme nous le liſons dans ſon Hiſtoire naturelle. L'événement rapporté par Stowe dans ſa Chronique, eſt probablement, ſelon le docteur Pringle, un de ceux dont Bacon donne le récit. Stowe dit donc que dans les

Affiſes qui ſe tinrent à Oxford les 4, 5 & 6 de Juillet 1577, il s'éleva une telle vapeur humide, qu'elle étouffa preſque tout le monde. Fort peu échapperent : il mourut à Oxford trois cens perſonnes ; & plus de deux cens autres y tomberent malades, & moururent enſuite.

§. 51. Le grand Boerhaave nous apprend qu'un chien mourut en vingt-huit minutes dans une rafinerie de ſucre, où la chaleur excédoit de 54 dégrés (*a*) celle du corps humain (*b*). Il ajoûte que l'animal jetta une bave rouge, puante & corrompue. Le docteur Arbuthnot nous dit (*c*) avoir vu deux exemples de fievres ma-

---

(*a*) Il ſe ſervit du thermometre de Farhenheit, ſuivant lequel la chaleur humaine eſt de 100 dégrés.

(*b*) *Voyez* la note du §. 123.

(*c*) Dans ſon *Eſſai des effets de l'air*.

lignes, produites par la chaleur d'une étuve. Ces faits confirment merveilleusement combien les fortes chaleurs influent dans la production des maladies épidémiques & pestilentielles. Ils prouvent avec la même force la nécessité indispensable du rafraîchissement de l'air dans ces sortes d'occasions ; aussi le docteur Pringle (*a*) dit « avoir toujours » remarqué que les sales où l'on » pouvoit introduire l'air extérieur, » par le moyen de fenêtres brisées, se trouvoient les plus saines. » Il paroît par conséquent, ajoûte-t-il, » que lorsque les cheminées manquent, le meilleur préservatif seroit » de se servir des ventilateurs du docteur Hales ; & pour l'usage des

(*a*) Obs. sur les maladies des armées, &c. tom. I, p. 168.

» hôpitaux (d'armées) on en pour-
» roit conſtruire de petits, qu'il feroit
» aiſé de tranſporter par-tout. Nous
» pourrions par leur moyen renou-
» veller l'air dans toutes les ſales, &
» les convaleſcens s'exerceroient à
» les mettre en jeu. Comme ces ven-
» tilateurs doivent être d'une dimen-
» ſion très-petite pour qu'on puiſſe
» les voiturer aiſément, on peut auſſi
» s'en ſervir ſur les vaiſſeaux de tranſ-
» port.

§. 52. L'événement de 1750 (§. 50,) a rendu les Anglois exacts à faire uſage des ventilateurs dans leurs priſons (*a*) & leurs hôpitaux(*b*).

(a) *Voyez* la note du §. 48.

(*b*) Dans l'hôpital fondé à Londres pour la petite vérole & pour l'inoculation, « les
» funeſtes exhalaiſons ſont continuellement
» portées au-dehors, à l'aide des ventila-
» teurs particuliers, placés au faîte de la
» maiſon, auxquels elles parviennent par

J'efpere que nous ne porterons pas plus loin notre tiédeur dans un objet auffi important. Les progrès que je vois faire depuis peu à la raifon humaine, l'efprit expérimental & philofophique, qui fe répand parmi nous, le goût pour la lecture ; les ouvrages utiles fur la phyfique, le commerce, l'agriculture, &c. qui ont fuccédé aux Romans ; tout m'annonce une révolution favorable & falutaire dans

---

» leur légereté, plus grande que celle de » l'air, où elles fe divifent comme la fu» mée. » *Voyez* le Journal étranger pour le mois de Juin 1756.

Il eft dit dans le même Journal, que de 593 inoculés dans l'efpace de quatre mois, fçavoir, depuis le 31 Décembre 1751, jufqu'au 31 Décembre 1755, il n'en eft mort qu'un dans l'hôpital pour l'inoculation ; au lieu qu'un feptieme, & peut-être plus, meurt de la petite vérole naturelle. Cette difproportion doit faire fouhaiter à tout bon citoyen, que l'exemple que vient de nous donner un grand prince, devienne général.

l'esprit humain. On lit dans une lettre adressée le 6 Juillet 1756 à M. C***, doyen de la faculté de Paris, que plusieurs médecins reprennent le goût d'Hippocrate & de Sydenham. Mais, chose encore plus surprenante ! des chirurgiens commencent à avouer l'inutilité de la saignée dans plusieurs cas où ils l'avoient prodiguée. La même lettre nous apprend qu'un de ces Messieurs a observé que ce remede ne fait que retarder la cure d'une certaine inflammation, occasionnée par la galanterie. M. Marteau (*a*) nous dit que M. Roquiere a eu la générosité d'avouer publiquement que « par la route ordinaire » (de la saignée) il avoit tué bien » des malades, soit en prêtant sa

(a) *Voyez* sa lettre à M. le Camus, insérée dans le *Journal œconomique* pour le mois de Mai 1755.

» main, ſoit en donnant des conſeils ;
» qu'il promettoit que cela ne lui arriveroit pas davantage. » Quel bonheur, ſi les confreres de M. Roquiere prenoient aſſez ſon eſprit, pour devenir moins prodigues de la lancette ! Enfin un médecin de nos jours, à l'exemple du grand Sydenham, a le noble courage d'avouer les déſaſtres de la fréquente ſaignée, arrivés entre ſes mains. Voici ſes paroles (*a*).
» Comme c'eſt peut-être moins dans
» la quantité que dans la qualité trop
» acre des humeurs que conſiſte le
» péril de ces maladies (les pleuré-
» ſies,) on évacueroit ſouvent juſ-
» qu'à la derniere goutte de ſang,
» ſans altérer en rien cette qualité.
» La terre couvre les ſuites funeſtes

(a) *Voyez* ſon Ouvrage intitulé : *Médecine expérimentale*, imprimée à Paris en 1755.

» du préjugé conçu à ce ſujet. J'ai
» eu des malheurs comme les autres ;
» & l'on ne s'étonneroit pas de me
» voir trancher ſi hardiment que je
» le fais ſur l'abus de la ſaignée &
» ſur la circonſpection qu'elle de-
» mande en certains cas, ſi l'on ſça-
» voit à quel prix j'ai payé le droit
» de m'expliquer nettement. On ne
» les rend plus, ces forces, dès que
» c'eſt par le ſang qu'elles ont été
» perdues. Les fievres malignes ont,
» par rapport à la ſaignée, autant
» de part à ce que je viens d'avouer,
» que les pleuréſies mêmes ; & je
» conjure les praticiens de *certains*
» *endroits*, d'examiner de bien près
» ſi ce n'eſt point auſſi à ces ſaignées
» trop fréquentes que ſont dûes &
» les prolongations des maladies, &
» celles des convaleſcences, où l'on a
» tant de peine à ſe remettre & à

» recouvrer ses forces. Si je ne crai-
» gnois pas de compromettre les
» grands maîtres avec lesquels j'ai
» partagé ces méprises, quelle foule
» de témoignages ne viendroit pas à
» l'appui de ces importantes vérités !

§. 53. II. Le bain froid, ou tempéré, si souverain pour réprimer la fougue du sang, n'est pas moins négligé en France, que l'usage de l'air frais. Sans retracer ici tous les bons effets opérés par ce bain entre les mains des anciens, je me bornerai à quelques exemples assez frapans, arrivés de nos jours. Lorsque j'étudiois la médecine à Montpellier, M. Deidier, célébre professeur de cette université, fit mettre en été, dans un bain d'eau très-froide, un malade attaqué d'une fiévre ardente avec un violent délire. Ce remede calma d'abord, & guérit

radicalement ces ſymptômes, qui ſe ſoutenoient depuis pluſieurs jours, malgré les amples ſaignées & les autres ſecours ordinaires. Je me rappelle que cette méthode fut fort cenſurée par ceux qui regardent comme un crime de s'éloigner de la routine courante. Il n'eſt pas moins vrai cependant, que ſi ce médecin eût inſiſté à la ſaignée, copieuſement ordonnée auparavant par ſes confreres, il auroit tué le malade, ou lui auroit du moins fait acheter la guériſon bien cher.

§. 54. L'obſervation ſuivante ne nous fournit pas une preuve moins forte de l'efficacité du bain froid, pour calmer promptement la forte raréfaction du ſang. Elle eſt rapportée en ces termes par M. Noguez. » Il y a quelques années que nous » eûmes un été extraordinairement

» chaud. M. le duc de la Force, qui
» étoit pour lors dans une de ſes
» terres, ſe trouvant à l'ombre d'une
» futaie, auprès d'un ruiſſeau d'eau
» vive & très-fraîche, apperçut de
» loin deux hommes à cheval qui
» venoient de ſon côté par un che-
» min expoſé à la violence des ar-
» deurs du ſoleil. Il y en eut un qui
» tomba par terre, & qui mourut
» ſans pouvoir recevoir aucun ſe-
» cours. L'autre ayant réſiſté un peu
» plus de temps, continua ſon che-
» min juſqu'auprès de la futaie, où
» à la fin il ſuccomba, & tomba
» comme le premier. M. le duc de
» la Force ordonna ſur le champ
» qu'on le jettât dans le ruiſſeau;
» enſuite il le fit mettre dans un lit
» bien chaudement, ſans pourtant
» trop le charger de couvertures, &
» lui fit prendre quelque peu de vin

» pour éviter les accidens, & lui » faire revenir les forces. Le patient » en revint; & après avoir bien re- » posé pendant la nuit, le lendemain, » ressuscité, pour ainsi dire, il se » trouva fort bien (a). » Que ce voyageur fut heureux de n'avoir pas fait la rencontre d'un plébotomiste, au lieu du Seigneur qui lui sauva la vie! Nous convenons cependant que si ce remede étoit employé indifféremment, il pourroit devenir aussi dangereux que le Cydnus faillit à l'être pour Alexandre.

§. 55. Ces observations nous conduisent à des réflexions de pratique, auxquelles il n'est pas possible de se refuser. Elles nous insinuent, 1°. que toutes les fievres qui sont l'effet de l'extrême raréfaction du sang, com-

(a) *Voyez* le Traité des vertus médicinales de l'eau commune, p. 437.

me c'eſt ordinairement le cas dans les ſaiſons & les climats fort chauds ; trouveroient un remede prompt & efficace dans le bain d'eau froide ; 2°. que ce ſecours eſt d'autant plus recommandable, qu'il opere promptement ſon effet, & cela, ſans détruire les forces comme la ſaignée ; 3°. que quand on pourroit prouver que cette derniere fût utile dans le même cas, le bain froid lui feroit de beaucoup préférable, puiſque celui-ci guérit, en conſervant les forces (*a*),

(*a*) Les différentes eſpeces d'exercice, variées ſelon les circonſtances, auroient le même avantage, eu égard aux maux chroniques. Ce ſecours guériroit agréablement nombre de maladies que la longueur & la multiplicité fatiguante, & ſouvent inutile des remedes internes, rendent plus redoutables que la mort même. L'ouvrage de Mercurial, *De arte gymnaſticâ*, fournit des preuves de ce que nous avançons. Si l'exercice peut nous délivrer de pluſieurs maladies, il n'eſt

& que si l'autre le fait, ce n'est qu'en les détruisant, & après avoir fait payer la guérison bien cher : *Funestum sanè auxilium quod juvando nocet, sanando necat*, a dit quelqu'un, de la fréquente saignée.

§. 56. Il est clair que des vaisseaux

---

pas moins propre à nous en garantir par la force & la vigueur qu'il donne à nos corps (§. 66.)

On nous débite aussi des cures si surprenantes, opérées en Angleterre & en Suede par l'electricité, que l'amour du bien public devroit bien nous exciter à vérifier ces expériences. Un professeur Suédois écrit aux éditeurs du *Journal œconomique*, qu'on a inséré dans les Mémoires de l'Académie littéraire de Suede un ample recueil de guérisons faites, au moyen de l'électricité, sur des malades dont le corps & les membres étoient retirés. Il ajoûte qu'un médecin Suédois fait des cures merveilleuses par le même secours sur des boiteux, des paralytiques, des sourds, &c. *Voyez* l'Extrait d'une lettre d'un professeur de Suede, inséré dans le *Journal œconomique* pour le mois de Février 1754.

fort affoiblis, & comme forcés au-delà de leur ton, ont beſoin d'un remede, qui, en même temps qu'il les reſſerre & les fortifie, arrête la prodigieuſe raréfaction des liqueurs. Mais on ne connoît point de ſecours auſſi propre pour remplir ce double objet, que le bain d'eau froide, ſur-tout lorſqu'on ne ſoupçonne point d'impuretés dans les premieres voies, ni dans les humeurs. On ſçait qu'un certain dégré de chaleur allonge & relâche les fibres. L'abbatement & la foibleſſe, éprouvés dans les jours chauds, en ſont la preuve. Il eſt aiſé d'inférer de ce fait, que la ſaignée, du moins répétée, ne peut être que nuiſible dans les fortes chaleurs, puiſqu'elle augmente cette foibleſſe; auſſi Galien & tous les praticiens ſenſés défendent-ils cette évacuation dans la canicule. Nous trou-

vons ici une nouvelle preuve de la néceſſité des remedes propres à fortifier les vaiſſeaux en même temps qu'ils condenſent les fluides.

§. 57. On dira peut-être, que notre climat n'eſt pas aſſez chaud pour l'uſage du bain froid. Celui d'Angleterre l'eſt encore moins. Combien de cures cependant opérées dans cette Iſle par ce ſecours ! Nous nous bornerons au récit de quelques-unes, rapportées dans le *Traité du bain froid* de MM. Floyer & Baynard. Les malades les dûrent à l'inſtinct qui les entraîna vers ce remede, ſeul capable d'éteindre le feu qui les dévoroit. Le premier de ces médecins nous dit,

1°. Qu'une femme d'Aldermas, attaquée d'une fievre avec délire, fut ſe jetter dans une fontaine ; qu'elle fut ſoulagée d'abord, & bientôt

guérie de ces accidens (*a*).

2°. Il parle (*b*) d'une seconde malade, qui, dans le délire d'une fievre des plus violentes, s'échappa du lit, & alla se jetter dans la Tamise. Retirée bientôt de cette riviere par un batelier, elle s'en retourna chez elle; & se sentant aussi-bien que jamais, elle reprit ses occupations ordinaires. M. Floyer dit tenir cette histoire de la propre bouche de la malade, & de ceux qui en avoient été les témoins oculaires.

3°. Il rapporte qu'un avocat, attaqué de délire dans une fievre ardente, s'échappa de sa garde, & fut se jetter dans un abbreuvoir placé dans la cour. Une demi-heure de sejour dans cette eau, lui redonna

---

(a) *Voyez* Hist. du bain froid, ancien & moderne, en anglois, p. 130.

(b) *Ibid.* p. 226.

son bon sens ; & l'ardeur avec la soif dont il étoit dévoré, se dissiperent.

4°. Il nous dit (*a*) qu'un domestique, Turc de nation, ayant été saisi de la fievre, devint bientôt furieux par la méthode ordinaire des bols & des vésicatoires. Un de ses compatriotes, touché de le voir dans cet état brûlant, forma le dessein de le conduire, la nuit, au bord de la Tamise. Ayant exécuté ce projet, aidé de quelques amis, le malade fut plongé dans cette riviere. Après cette manœuvre, il retourna chez lui dans son bon sens, se remit au lit, & le lendemain il se trouva parfaitement bien.

§. 58. M. Floyer nous assure encore (*b*) avoir connu plusieurs phré-

---

(a) *Ibid.* p. 227.
(b) *Ibid.* p. 226.

nétiques, qui, s'étant jettés dans des réservoirs d'eau froide, avoient été d'abord guéris, sans qu'ils en eussent jamais éprouvé aucune mauvaise suite. Il ajoûte, à cette occasion, que Galien observe que les fébricitans qui vont dans le bain froid, sont guéris au moyen de la crise que ce bain opere par les sueurs ou par les selles; à quoi contribue aussi la boisson de l'eau froide, employée en même temps. Il nous dit encore que M. Carr de Malborough l'avoit assuré qu'abandonné des médecins dans une fievre, il en avoit été guéri par la boisson d'une grande quantité de la même eau. Il ajoûte qu'il connoît vingt autres cas de cette espece.

§. 59. Galien assure avoir vu plusieurs personnes guéries promptement de la fievre ardente par la même boisson; mais il ajoûte que les

humeurs avoient déja reçu quelques dégrés de coction, & que la violence de la fievre avoit commencé à diminuer. Schelhamer nous dit aussi (*a*) avoir vu un domestique attaqué d'une fievre ardente, qui, dévoré par l'ardeur fébrile, but avidement au-delà de dix livres d'eau froide, au moyen de quoi il se trouva guéri le matin suivant; guérison, ajoûte-t-il, qu'aucun médecin n'auroit opérée avec la même facilité. Il déclare avoir appris du célébre Meibomius, que la plûpart des habitans d'un village, destitués de médecins & de remedes dans une maladie aiguë, éteignirent la fievre par la boisson de l'eau froide; après quoi, ranimant par l'esprit de vin les restes de la chaleur naturelle, ils furent tous guéris.

(a) *De genuinâ feb. curandi meth.* part. 3, sect. 3, §. 36, 37, p. 186, 187.

§. 60. Voici les précautions dont le célébre M. Van-Swieten (*a*) nous fait part à ce ſujet. L'eau froide, dit-il, ne doit être donnée qu'avec circonſpection. Sa froideur pourroit produire des effets encore plus mauvais que l'air froid. Diſpoſée à condenſer le ſang, elle paroît ne point convenir dans les fievres produites par l'épaiſſiſſement inflammatoire des humeurs. On ſçait que la boiſſon de cette eau produit ſouvent des pleuréſies & des péripneumonies mortelles. Il croit donc que c'eſt ſur-tout dans les fievres putrides continues que ce remede peut convenir. Le ſang, dit-il, y tend à une diſſolution putride : la coagulation de ce fluide y eſt par conſéquent moins à craindre, ſur-tout quand le malade mon-

(a) *Comment. in Boerh. aph.* 640, *t.* 2, *p.* 197.

tre un desir invincible pour cette eau : alors il faut prendre garde qu'il ne se gorge pas tout-à-coup de cette liqueur, mais qu'il la boive à différentes reprises, & à petite dose. Mais ne pourroit-on pas dire, avec la permission d'un si grand homme, que la pourriture semble plutôt s'opposer à la boisson de l'eau froide, à moins que la coction ne fût déja faite, selon l'idée de Galien ; & alors ce remede aideroit à l'expulsion de l'humeur nuisible, en même temps qu'il calmeroit l'ardeur de la fiévre. La chaleur brûlante, qui ne paroît être produite que par la raréfaction & la sécheresse du sang, semble plutôt indiquer la boisson de l'eau froide, sur-tout lorsque la soif est inextinguible, la peau aride, & sans transpiration. Si celle-ci étoit abondante, l'eau froide, bue sans ménagement,

pourroit la ſupprimer. Mais, avouons-le de bonne foi, tous nos raiſonnemens ſont confondus par l'expérience; & tel remede qui a été jugé mortel par les premiers, eſt déclaré ſpécifique par la ſeconde.

§. 61. Ajoûtons aux cures faites par le bain froid, celle dont Willis (*a*) nous fait part. Une femme robuſte, attaquée d'une fievre aiguë avec un délire furieux, n'avoit éprouvé aucun ſoulagement par deux amples ſaignées, des lavemens & d'autres remedes uſités en pareil cas. On la mit dans le bain de riviere, & un quart d'heure après, elle en ſortit dans ſon bon ſens. C'étoit en été. *Poſt tertiam aut quartam horæ partem, ſana & ſobria aquis eximitur, dein lecto commiſſa*

(a) *De delirio & phrenitide.*

dormivit, & copiosè ſudavit ; poſteaque ſine alio quovis remedio convaluit.

§. 62. Le délire des malades dont nous avons parlé (§. 57, n°. 1, 2, 3,) les ſervit beaucoup mieux que n'auroient fait nos ſenſés phlébotomiſtes. La nature qui parloit encore chez eux, malgré l'abſence de la raiſon, les conduiſit à un remede dont l'action n'eſt ſi prompte & ſi efficace, que parce qu'elle eſt oppoſée aux effets de la lancette. Mais ſuppoſons que le danger fût auſſi grand du côté du bain froid, que de celui de quinze amples ſaignées, il reſte toujours certain que le premier de ces remedes ſeroit de beaucoup préférable au dernier, puiſqu'il a le double avantage de guérir promptement, & d'augmenter les forces. Un ſecours de cette eſpece devient

ſur-tout

ſur-tout néceſſaire aux malades dévorés par la chaleur du dedans, & accablés par celle du dehors (§. 54;) cas où tous les praticiens ſenſés ont regardé la ſaignée comme nuiſible.

§. 63. Le délire eſt un des ſymptomes qui porte nos phlébotomiſtes à verſer le plus de ſang dans les fievres aiguës. N'importe ſi le malade devient plus furieux après le remede, il faut qu'il ait ſa doſe. Mais ſi la ſaignée, éternellement répétée, eſt d'une néceſſité ſi abſolue dans toutes les fievres avec délire, d'où vient que celles dont nous avons parlé (§. 57, 58,) ont été ſi aiſément guéries ſans ce ſecours ? Si elles devoient leur cauſe à la pléthore, qu'eſt devenu le ſang ſuperflu ? Et comment s'eſt-il fait que les malades aient recouvré une ſanté ſi prompte, en conſervant tout celui qu'ils avoient?

On répondra ſans doute, qu'on ne vuide ſi fort les vaiſſeaux, que pour prévenir la rupture que leur extrême dilatation fait craindre. Mais obtient-on ſouvent le but deſiré par cette dangereuſe pratique ? Peut-on diſconvenir qu'on ne répete douze & quinze fois la ſaignée, ſans diminuer cette dilatation, ni calmer le délire ? Ce n'eſt donc point par la diminution des humeurs qu'on peut diſſiper leur raréfaction : c'eſt peut-être le moyen de lui donner plus d'étendue, ou du moins d'en affoiblir très-peu l'activité ; car la cauſe raréfiante reſtant à-peu-près la même après chaque évacuation, la liqueur raréfiée ne doit perdre que peu de ſon expanſion.

§. 64. Lorſque les Européens alleguent aux Japonnois l'efferveſcence du ſang pour raiſon de la ſaignée, ces derniers répondent que cet état

demande plutôt une addition qu'un retranchement : car, disent-ils, si vous ôtez quelque chose d'une liqueur bouillante, l'ébullition de ce qui reste augmentera de plus en plus. Helmont dit tenir ce fait de quelques Jésuites. Il le rapporte dans les termes suivans : » *Memini autem me accepisse à RR.* » *PP. Jesuitis, Japonenses qui nun-* » *quam in morbis venas secare con-* » *sueverunt, Europæis, qui ad com-* » *pescendum fervorem sanguinis ve-* » *nas aperiendas esse existimabant,* » *respondere solitos, adjiciendum po-* » *tiùs sanguini, ut fervor ejus com-* » *pescatur, quàm detrahendum. Si-* » *cuti ubi ignem (fortè morbi cau-* » *sam intelligentes) subtrahere ne-* » *queas, superinfundendæ sunt Le-* » *beti aquæ ; nam si partem eorum* » *quæ fervent, detraxeris, reliquæ* » *magis atque magis ebullient.*

§. 65. M. Helvetius ne penſe pas autrement, quoique fort partiſan de la ſaignée. Il nous dit (*a*) que « ſi » l'on obſerve de près les fluides, qui » ayant été conſidérablement dimi- » nués en quantité, continuent néan- » moins à ſe raréfier, on découvrira » que malgré leur diminution, ils » occupent preſque toujours le même » eſpace, & dilatent également les » vaiſſeaux. Le lait & les autres li- » queurs graſſes nous en fourniſſent, » continue-t-il, une preuve ſenſible. » Qu'on ôte en aſſez grande quantité » le lait d'une caffetiere qui demeu- » rera toujours au feu, ce retranche- » ment d'une partie de la liqueur » n'empêchera pas que celle qui reſte » ne rempliſſe tout le vaiſſeau, & ne » s'échappe par-deſſus les bords.

(*a*) Idée générale de l'Œcon. animale, pag. 83.

§. 66. On voit des personnes tempérantes & très-peu pléthoriques contracter aisément la fiévre & le délire, après s'être long-tems exposées à l'ardeur du soleil, ou échauffées par quelque exercice trop fort. Les seuls humectans externes & internes conviennent alors. Si le bain d'eau froide épouvantoit, le bain tiéde pourroit lui être substitué utilement. Les anciens guérissoient plusieurs fiévres par ce remede. Ils sçavoient même les prévenir par son secours. On sçait qu'ils étoient dans l'habitude de conseiller le bain & la friction aux personnes accablées de la fatigue d'un long voyage. Les Asiatiques observent encore cette pratique. Galien nous assure que ceux qui ayant voyagé sous un ciel brûlant, éprouvoient une grande sécheresse dans la bouche, avec une

ſoif ardente, en étoient ſoulagés dès leur entrée dans le bain. Les fomentations conviennent dans le même cas, ainſi que la vapeur de l'eau tiéde, reçue ſur toute la peau. Les anciens employoient le bain, lorſqu'ils avoient vuidé les impuretés qu'ils ſoupçonnoient dans le corps. » Il eſt à propos, dit Trallien (*lib.* 1,) » de baigner, & d'oindre les mala- » des qu'on a déja eu ſoin de purger » ſuffiſamment, & qui ne ſont plus » incommodés par la trop grande » quantité de matieres, mais ſeule- » ment par la ſoif & les inſomnies » continuelles. Quand même ils au- » roient la fiévre, on pourra les bai- » gner ſans crainte de leur cauſer au- » cun dommage, ſur-tout ſi le bain » eſt tiéde, & que l'air ni la cuve ne » ſoient point trop chauds, &c. » mais ſi l'air étoit chaud, & les hu-

meurs fort raréfiées, ſans ſoupçon de pléthore ni d'impuretés dans le corps, ni d'inflammation dans les viſceres, le bain froid ſeroit préférable, ſur-tout ſi l'on y étoit habitué. Dans ce cas, on le ſupporte également bien en tout tems. Ceux des Anglois qui y ſont accoutumés, ſe plongent trois fois tout le corps & la tête dans l'eau froide, même au cœur de l'hiver. Outre la force & l'activité qu'ils en reçoivent, ils ſe garantiſſent des rhumes, des fluxions, & de bien d'autres incommodités. Les anciens Romains ſe jettoient dans le Tibre, le corps en ſueur. Le commun peuple de Moſcovie, tant hommes que femmes, ſe plonge dans l'eau froide, à la ſortie d'une étuve. Tout cela prouve que nos corps ſe font à tout, & que la nature nous offre encore de quoi nous rendre

forts & robuſtes, malgré la dégénération de l'eſpece. Les anciens Romains ſont une preuve inconteſtable de cette vérité ; du peuple le plus foible de l'Italie, il devint le plus robuſte, à force d'exercice & de travail. Il tendoit vers ſa premiere foibleſſe, ſur la fin de la République ; mais malgré cette nouvelle dégénération, Pline nous dit que dans le dénombrement qui fut fait des habitans de Rome, ſous l'empire de Veſpaſien, il ſe trouva un grand nombre de citoyens d'une vieilleſſe extraordinaire, & deux, entr'autres, qui avoient 150 ans. Ce phénomene ne parut jamais dans Rome moderne.

§. 67. Tant s'en faut que le délire ſoit toujours dû à l'excès du ſang, qu'on le voit aſſez ſouvent ſurvenir ou augmenter, après que les vaiſſeaux ont été ſuffiſamment, & même

trop vuidés. Ces cas ont lieu après la rentrée de quelque mauvais ſuc dans le ſang (*a*), ou le tranſport de la matiere morbifique ſur le cerveau, ou ſa trop grande exaltation par les remedes chauds & volatils. Ce n'eſt donc point à la ſaignée qu'il faut recourir alors, pour évacuer l'humeur nuiſible, ou la détourner du lieu du dépôt. Si on la tente, lorſque les forces ne ſont point encore épuiſées, c'eſt à celle du cou qu'il faut ſe borner. Mais les vrais ſecours ſont ici les ventouſes ſeches, ou ſcarifiées ſi les forces les permettent; les véſicatoires, l'application de pigeons chauds ſur la tête, les fomentations de cette partie avec des décoctions

(*a*) Comme il arrive ſouvent dans les éruptions cutanées, les fievres exanthématiques, la goutte, l'éréſypele, l'eſquinancie, &c. ſur-tout lorſque dans tous ces cas, l'on emploie la ſaignée mal-à-propos.

émollientes ; les lavemens, le bain des pieds, les diaphorétiques, & tous les remedes qui peuvent détourner, délayer & évacuer l'humeur, ſans affoiblir les forces & porter le trouble dans la maſſe des liqueurs.

§. 68. Il arrive ſouvent, dit M. Van-Swieten (*a*), que le délire ſe ſoutient, après avoir calmé la violence de la fievre ; mais ce n'eſt point alors à la ſaignée, aux purgatifs ou aux remedes qui augmentent la foibleſſe, qu'il faut avoir recours. Ce ſymptome a coutume de céder peu-à-peu à une diéte douce (*blando victui*,) au repos, à la ſituation élevée du corps, &c. Car, ajoûte-t-il, quoique l'inflammation ſoit re-

(a) *Comment. in Boerhaav. aph.* 781, *tom.* 2, *pag.* 560, *cap. de phrænit.*

ſoute, les vaiſſeaux trop diſtendus par les efforts du ſang contre les parties obſtruées, n'ont point encore recouvré leur reſſort. Souvent il arrive de-là, que le dérangement de la circulation continue dans le cerveau juſqu'à ce que les fibres aient repris leur ancienne fermeté.

§. 69. Sydenham (*a*) nous dit que les fievres épidémiques qui régnerent à Londres en 1673, 1674 & 1675, ne ſupportoient point la ſaignée réitérée, quoiqu'elles fuſſent de l'eſpece inflammatoire : auſſi il ne s'aviſa point de combattre par ce remede le violent mal de tête & le délire qui étoient communs dans ces fievres. Il guériſſoit heureuſement ces ſymptomes, ſi après une ſaignée, (ſuppoſé qu'elle n'eût pas été d'abord

(a) *Opera*, *ſect.* 5, *cap.* 2.

employée,) & un ou deux lavemens, il mettoit ses malades à la boisson de la petite biere, rendue acidule avec l'esprit de vitriol ; & c'est-là la seule méthode qu'il assure avoir employée. Il parle encore (*a*) d'une autre espece de fievre inflammatoire où il survenoit un délire, auquel la saignée étoit nuisible. Ce symptome se dissipoit ordinairement de lui-même par le régime convenable. Il traitoit cette fievre par une seule saignée, & donnoit ensuite, tous les deux jours, un purgatif antiphlogistique, qu'il répétoit jusqu'à trois fois. Il ordonnoit le jour de chaque purgation un léger calmant (*leve diacodiatum,*) à l'heure du sommeil. Il n'employa point ici l'esprit de vitriol, parce que l'ob-

(a) *In schedulâ monit. de nov. feb. ingressu.*

ſervation lui avoit appris qu'il ne convenoit pas dans les maladies qui exigent les purgatifs.

§. 70. Enfin la ſaignée occaſionne ſouvent le délire, au lieu de le diſſiper. Le docteur Pringle (*a*) dit avoir éprouvé pluſieurs fois dans la fievre maligne d'hôpital, qu'une ample ſaignée pendant les premiers ſymptomes de cette fievre, & avant qu'on fût abſolument obligé de garder le lit, au lieu de ſoulager la tête, abbatoit le pouls ſur le champ, & occaſionnoit le délire. « Fort peu de ces » malades, ajoûte-t-il (*b*), conſer» voient l'uſage de leur raiſon juſ» qu'à la mort. Un grand nombre la » perdoient de bonne heure ; & cela » provient de deux cauſes, ou des

(*a*) Obſ. ſur les maladies des armées, &c. t. 2, p. 53.

(b) *Ibid. p. 59.*

» saignées immodérées, ou bien de
» l'usage prématuré de s remedes
» chauds & spiritueux.

§. 71. III. Les fomentations sont aussi très-efficaces pour calmer l'effervescence des humeurs, & les symptomes qui en dépendent. Lorsque le sang trop raréfié produit le délire, l'insomnie ou des maux de tête violens, les fomentations d'eau froide ou d'oxycrat, faites sur cette partie, appaisent ces accidens comme par miracle. Parmi le grand nombre d'observations qui confirment l'efficacité de ce remede, nous nous contenterons de rapporter les suivantes.

1°. M. Smith raconte (*a*) qu'une de ses parentes, attaquée de la fievre, ne dormoit pas, il y avoit déja trois jours & trois nuits. « Je fis prendre,

(*a*) Dans le *Traité des vertus médicinales de l'eau commune*, t. 1, p. 105.

dit-il, » une serviette en plusieurs » doubles, trempée dans de l'eau » froide, & l'ayant un peu exprimée, » je la lui fis mettre sur la tête, en la » faisant tremper de temps en temps, » à mesure qu'elle s'échauffoit : la » tête de la malade se trouva rafraî- » chie dans deux heures de temps ; » elle s'endormit, & son sommeil » dura cinq heures. J'ordonnai de faire » le soir la même chose, ce qui eut » le même succès.

2°. J'ai éprouvé plus d'une fois sur moi-même le bon effet de l'eau froide dans le cas de raréfaction. J'ai été saisi quelquefois d'un violent mal de tête, après avoir resté un certain temps exposé à l'ardeur du soleil. Un linge trempé dans de l'eau froide, & appliqué sur le front & les temples, me délivroit d'abord de cet accident. Je suppose que la tête ne soit point

en ſueur lors de cette application.

3°. Le docteur Cockburn (*a*) ordonnoit pour l'inſomnie qui arrivoit dans les fievres, de tremper une ſerviette en quatre doubles dans de l'oxycrat, fait avec ſix parties d'eau & une de vinaigre, & de l'attacher autour de la tête & des temples. » Il eſt vrai, dit M. Smith, que cela » fait dormir avec tout le ſuccès poſ- » ſible ; mais l'eau froide toute ſeule » aura le même effet, comme je l'ai » déja éprouvé en beaucoup d'en- » droits.

4°. Le célébre Frederic Hoffman dit s'être ſervi avec grand ſuccès dans tous les délires, du topique ſuivant dont il faiſoit fomenter toute la tête raſée.

Prenez du vinaigre roſat, deux

(*a*) Traité des maladies de mer.

onces ; de l'esprit de roses, où l'on aura dissous dix grains de camphre, deux dragmes ; du nître purifié, deux scrupules ; de l'huile de bois de roses, vingt gouttes : mêlez le tout.

5°. Trallien, Aretée, &c. faisoient fomenter la tête rasée avec du vinaigre rosat.

6°. Hildan (*a*) rapporte le bon effet de l'eau glacée, versée avec force sur la tête rasée d'un jeune Helvétien, devenu phrénétique. Sa maladie étoit dûe à un excès de vin, & à la chaleur brûlante qu'il avoit essuyée dans un voyage par mer.

7°. La Sicile vient de nous donner un exemple bien frapant de l'efficacité de l'eau froide dans les délires occasionnés par la grande

(a) *Efficac. medic. part. 2, p. 46.*

raréfaction des liquéurs. Voici ce qu'on lit dans la Gazette de France du 25 Septembre 1756, article de Messine, du 24 Août. « Les chaleurs » excessives qu'on a essuyées ici de- » puis le 15 du mois de Juin, ont » produit des maladies dont les symp- » tomes & les suites ont causé d'a- » bord beaucoup d'effroi : toutes les » personnes qui en étoient attaquées » tomboient au bout de quelques » heures dans une violente phrénésie; » leur tête s'enfloit extraordinaire- » ment ; elles perdoient l'usage de » leurs organes, & bientôt une fievre » violente les emportoit. On a trouvé » le moyen de prévenir ces funestes » effets, en baignant la tête du ma- » lade dans de l'eau froide.

8°. Le docteur Floyer raconte (*a*)

(*a*) Hist. du bain froid, p. 452.

qu'un bonnet, garni de neige, procura un ſommeil des plus tranquiles à un maniaque, qui l'étoit depuis long-temps. Il s'éveilla, dit-il, beaucoup plus calme, & fut bientôt guéri par cette méthode. Il aſſure connoître pluſieurs autres cures opérées par le même remede; mais il avoue qu'il reſta au premier de ces malades une contraction ſpaſmodique à un des côtés du viſage; accident qu'il dut vraiſemblablement à l'application imprudente de la neige. Ainſi il eſt plus ſage de ſe ſervir de l'eau froide verſée ſur la tête. En effet le même Floyer rapporte (*a*) la guériſon d'une maniaque, opérée en lui verſant ſur cette partie, de l'eau très-froide, à la hauteur de vingt pieds. La malade ſe trouva calme, & dans ſon bon

(a) *Ibid. p.* 455.

ſens après un profond ſommeil de vingt-neuf heures, procuré par ce remede.

§. 72. Cette méthode convient ſur-tout, ſelon M. Van-Swieten (*a*), dans la manie occaſionnée par une grande chaleur, ou par l'excès des liqueurs fortes. Il nous dit que ſon utilité eſt confirmée par pluſieurs autres obſervations. Il cite, entr'autres, celles qui ſont énoncées dans les Lettres italiennes du docteur Ghiſi. Il ajoûte que Celſe conſeille (*b*) de verſer de l'eau froide ſur la tête du maniaque, tandis qu'on lui plonge le reſte du corps dans un bain d'eau & d'huile : car, dit ce dernier, toutes les parties, depuis le cou, ſont alors relâchées par le bain tiéde,

---

(a) *Comment. in aph. Boerh, aph.* 1127, *t.* 3, *p.* 532, 533.

(b) *Lib.* 3, *cap.* 18.

pendant que l'eau froide resserre & fortifie subitement les vaisseaux de la tête.

§. 73. Tous ces faits (§. 70-72,) sont de nouvelles preuves de la facilité de dissiper certains accidens, que l'abus de la saignée & des médicamens internes rend toujours longs, & souvent mortels. Aussi l'humanité se révolte-t-elle, quand on lit (*a*) que des médecins ou chirurgiens ont eu la coupable témérité de faire essuyer jusqu'à soixante saignées à des infortunés maniaques. Si la misere de notre condition nous expose à une foule de maux, la sage nature nous offre souvent des secours simples pour les combattre ; mais par une nouvelle fatalité attachée à notre sort, nous les méprisons pour courir à notre

(a) *Voyez* Plater, &c.

ruine. Notre vanité les trouve trop vulgaires ; & c'eſt à l'apparat & au ton impoſant de l'Eſculape, que la plûpart des hommes attachent la bonté des remedes (*a*). Si nous avions le bon ſens des Chinois, nous ſuivrions toujours la nature & la ſimplicité dans un objet auſſi important

(*a*) Pline eſſaye de les détourner de cette folie par le paſſage ſuivant. « La » nature n'aime que les remedes ſimples, » ceux qui ſont faciles à trouver, que » tout le monde peut préparer ſans dé- » penſe, & qui ſervent même de nour- » riture ; mais les hommes s'étant empa- » rés, par la fraude, de l'eſprit du vulgaire, » ont inventé ces vains étalages de bou- » tiques, où l'on promet la vie à prix » d'argent. La premiere choſe qu'on y » vante, eſt l'excellence d'un grand nom- » bre de mêlanges & de compoſitions » bizarres. On n'eſtime que les remedes » de l'Arabie & des Indes : pour le moin- » dre mal, il faut aller chercher la gué- » riſon dans la mer Rouge, tandis que les » véritables remedes ſe trouvent tous les » jours ſur la table du pauvre. *Plin. Hiſt. nat. l. 24, c. 1.*

que la ſanté. Tous les voyageurs nous aſſurent que cette ingénieuſe & ſçavante nation n'emploie que des remedes ſimples, & qu'elle regarde comme abſurde l'uſage des compoſés (*a*). Elle n'a pas plus de foi à la fréquente ſaignée (*b*). On ſçait que les médecins Chinois l'ordonnent très-rarement, & que les Japonnois en rejettent entiérement l'uſage. On n'en vit pas moins cependant dans les vaſtes Empires de

---

(a) *Voyez* Thevenot, Recueil de voyages, t. 3... Ambaſſade des Hollandois à la Chine; Cleïer, *ſpecimen. med. clinicæ, &c.*

(*b*) Si on nous allegue la différence du climat, cauſe devenue fort commune pour expliquer ce qu'on ne comprend pas, nous répondrons qu'il ſe trouve dans le vaſte Empire de la Chine pluſieurs contrées qui jouiſſent de la même température que les différentes parties de notre France. *Voyez* ci-après, §. 158, 159.

la Chine & du Japon, puiſqu'ils ſont les plus peuplés qu'on connoiſſe. Quelques colonies de phlébotomiſtes leur enleveroient bientôt cet avantage.

§. 74. Grundler nous apprend (a) que les médecins Malabares ſe ſont acquis une ſi grande réputation, que les Européens qui vivent parmi ce peuple, les préferent aux médecins de leur propre pays. Ils ne le font ſans doute, que parce qu'ils ont obſervé que la pratique des premiers étoit plus ſûre & plus efficace. Cependant ils ignorent l'uſage de la ſaignée, mais ils emploient quelquefois les ventouſes. Ils ſont de la derniere exactitude ſur tout ce qui regarde le régime, ſur le choix des médicamens,

(a) Dans ſon Livre intitulé : *Medicus Malabaricus.*

ſur

ſur la maniere de les préparer & de les conſerver. Ils les tirent principalement du régne végétal (*a*). Grundler ajoûte que leur théorie eſt pitoyable ; mais la nôtre, avec toutes ſes beautés, & les brillantes chimeres dont on l'embellit tous les jours, a-t-elle beaucoup contribué aux progrès de la bonne pratique ?

(*a*) C'eſt ce regne en effet qui fournit les plus grands ſpécifiques. Nous en trouvons des preuves inconteſtables dans la médecine naturelle de différens peuples. Les voyageurs nous parlent de cures promptes & merveilleuſes, opérées par les ſauvages même, au moyen des ſeules plantes. *Voyez* ci-après §. 218.



CHAPITRE III.

De la pléthore particuliere, & des ſecours qui lui conviennent.

§. 75. CETTE pléthore (§. 6,) eſt ſimple ou compoſée; ſimple, lorſque le ſang s'arrête dans quelque partie du corps, ſans qu'il excede ſa juſte meſure; compoſée, lorſqu'elle ſe joint à la vraie ou à la fauſſe plénitude (§. 3, 4.)

§. 76. Si le ſang s'accumule tout-à-coup (*a*), il forme l'inflammation. Celle-ci eſt produite par l'arrêt de ce fluide dans les dernieres arteres ſan-

(*a*) Je dis tout-à-coup, parce que cette accumulation ſe fait graduellement tous les mois chez le ſexe, ſans qu'il ſurvienne à la matrice une inflammation proprement dite.

guines ; & ſelon d'autres, par ſon irruption dans les tuyaux lymphatiques. Boerhaave admet cette double cauſe. Il penſe que le ſang ne peut s'arrêter long-temps dans les petits vaiſſeaux artériels ſans paſſer dans les lymphatiques qui en partent, & contre leſquels il fait effort. Cet arrêt, & cette irruption ſuppoſent une foibleſſe particuliere dans les vaiſſeaux où ils ſe font, ou un plus grand abord de ſang vers leurs embouchures, à l'occaſion de quelque obſtacle dans les tuyaux voiſins.

§. 77. Si la ſaignée avoit le don de détruire cette foibleſſe, ou d'enlever cet obſtacle, elle ſeroit ſans contredit le vrai ſpécifique de l'inflammation ; mais hélas ! elle n'eſt que trop ſouvent la cauſe de ſon augmentation, par l'affoibliſſement général qu'elle porte dans la machine.

M. de Bordeu (*a*) remarque très-judicieusement « qu'une partie enflammée peut être regardée quelquefois, » & en certains temps de l'inflammation, comme une sorte d'organe » particulier qui fait, pour ainsi dire, » corps à part, & dans laquelle les » mouvemens des humeurs ne se font » point suivant la marche & les forces » générales de la circulation » (*b*). Ce sçavant médecin prouve (*c*) que chaque organe a des révolutions particulieres, & que ces révolutions font chacune un changement particulier dans le pouls. On voit de-là combien il importe de connoître les différences respectives de ce dernier, puisque c'est sur-tout de cette con-

---

(a) *Recherches sur le pouls par rapport aux crises*, p. 313, 314.

(*b*) M. de Haller a fait avant lui la même remarque.

(c) *Ibid.* p. 145.

noiſſance que doit partir le flambeau propre à éclairer le médecin dans la cure des inflammations.

§. 78. Lorſque la pléthore particuliere ſe joint à la plénitude générale, ou qu'elle en eſt la ſuite, la ſaignée eſt communément efficace; elle empêche, en évacuant le ſang ſuperflu, qu'il ne s'en porte autant aux embouchures des vaiſſeaux de la partie affectée : moins ſurchargés alors, il leur reſte plus de force pour ſe débarraſſer de l'excédent qui les pénetre. La circulation devenue d'ailleurs plus aiſée dans tout le ſyſtême vaſculeux, le ſang paſſe avec moins de peine dans ceux du voiſinage. Mais ce remede doit être employé avant que les forces ſoient épuiſées, & la congeſtion formée. Il n'y a que la nature, pourvue d'une certaine vigueur (§. 91,) qui puiſſe réſoudre

l'humeur qui reste fixée dans la partie. Les anciens étoient si persuadés de cette vérité, qu'ils saignoient très-rarement après le quatrieme jour des maladies inflammatoires. Hippocrate n'y employoit même pas toujours la saignée. Il comptoit si fort sur la nature, que très-souvent il ne lui prêtoit d'autre secours que celui du régime. C'étoit ici son remede favori, dont il donne les regles avec la derniere exactitude (*a*). Il regardoit le sang comme la source de la vie, & le juste ménagement des forces comme un moyen nécessaire à une guérison prompte, & exempte des suites fâcheuses où expose la pratique moderne.

§. 79. On convient que le climat

(a) *Voyez* ci-devant une des notes du §. 36.

chaud où pratiquoit Hippocrate, & la maniere de vivre des habitans, y rendoient la pléthore moins fréquente que chez nous ; mais il n'eſt pas moins vrai que la plûpart des médecins François ſaignent la moitié de leurs malades ſans néceſſité, & tous beaucoup plus qu'il ne faut. La réflexion ſuivante me paroît le démontrer. Je ſuppoſe que la perſonne la plus robuſte & la plus pléthorique vienne à perdre par quelque accident, dix ou douze onces de ſang, & que la même hémorragie reparoiſſe journellement à trois ou quatre différentes repriſes, pendant cinq, ſix ou ſept jours : me niera-t-on, 1°. que cette perſonne, & tous ceux qui s'intéreſſent à ſa conſervation, ne ſoient alarmés de ſon état ; 2°. que tout médecin ſenſé n'en craigne auſſi les ſuites, & ne faſſe ſes efforts pour

arrêter l'hémorragie dès ſon ſecond ou troiſieme retour ; 3°. que celle-ci, portée à la quantité ſuppoſée, ne rende le ſujet véritablement malade ou languiſſant, ſi du moins elle ne lui ôte pas la vie ? Il eſt même à remarquer que le ſang qui coule à plein canal, affoiblit beaucoup plus que celui qui ſort par une petite ouverture faite naturellement.

§. 80. Un peu d'attention à ces vérités devroit rendre nos phlébotomiſtes plus circonſpects : car ſi un ſujet ſain & robuſte ne peut ſupporter, ſans péril, la perte d'autant de ſang, qu'ils en répandent dans les perſonnes déja accablées par la maladie ; combien de victimes leur pratique meurtriere ne doit-elle pas coucher dans le tombeau ? Diront-ils que celui qui dans toute ſa vigueur ne peut perdre impunément douze

ou quinze livres de ſang, devra moins craindre de cette perte, lorſque devenu malade, il aura un ſecond ennemi à combattre? Ils avanceront peut-être, que cette liqueur étant mauvaiſe dans ce dernier cas, ſa grande évacuation devient néceſſaire pour en changer la qualité : mais fût-elle encore plus mauvaiſe, la nature ne peut s'en paſſer pour continuer ſes fonctions ; & ce n'eſt qu'au moyen des mouvemens qu'elle exerce par le ſecours d'un tel fluide, qu'elle peut le rendre meilleur. La ſaignée ne fait pas choix des mauvais ſucs ; la nature ſeule en peut opérer la ſéparation (§. 25, n°. 7,) & les chaſſer enſuite, aidée des ſecours convenables ; mais elle a beſoin pour cela d'un certain dégré de force, que les fréquentes ſaignées lui enlevent. Quoi qu'il en ſoit, ſi

l'excès de cette évacuation, ou l'hémorragie (§. 79,) qui y répond, fait périr, ou rend malade le ſujet qui ſe portoit bien, elle n'aura pas la complaiſance de mieux traiter celui qui a déja un pied dans la foſſe. Les zélateurs de la ſaignée nous oppoſeront ſans doute les malades échappés de leurs mains, après avoir été ſaignés non ſeulement le quatrieme, mais même le douzieme jour, & cela pour la quinzieme & vingtieme fois. Mais tous les ſoldats menés à l'aſſaut le plus rude ne périſſent pas : que penſeroit-on cependant de l'officier, qui, ayant un moyen de prendre la place, & plus court & plus ſûr, expoſeroit ainſi ſa troupe de gaieté de cœur ?

§. 81. Nous ſçavons qu'on débite que certaines perſonnes ont perdu juſqu'à quarante livres de ſang dans

l'eſpace de ſix ou ſept jours, & même vingt livres en trente-ſix heures. Nous n'ignorons pas non plus que M. Hecquet, qui regarde cette liqueur comme preſque inutile (*a*), prétend (*b*) qu'on a vu guérir des malades qui en avoient perdu juſqu'à quatre-vingt livres. Je connois auſſi un particulier qui eſt tombé d'un ſecond étage ſans perdre la vie, & ce cas n'eſt pas unique.

§. 82. S'il n'y a point d'abſurdités que les philoſophes n'aient ſoutenues, on peut dire qu'il n'y a point de rêveries qui n'aient paſſé par le cerveau des médecins. Mais ces dernieres intéreſſent trop la vie des hommes, pour en rire auſſi tranquillement que des premieres. Quel vaſte champ pour Moliere, s'il avoit

(a) *Voyez* le §. ſuivant.
(*b*) Dans ſa theſe ſur la ſaignée, p. 74.

lu la judicieuſe computation du ſang de chaque peuple, imaginée par Riolan (*a*) ! Ce médecin établit d'abord qu'un malade peut perdre ſans danger la moitié de ſon ſang. Il en donne enſuite trente livres aux Allemands & aux Flamands, & n'en accorde que vingt livres aux François. Sur ces principes, il condamne les premiers à en perdre quinze livres, tirées dans quinze ou vingt ſaignées ; mais il fait grace à ſes compatriotes, & les en tient quittes pour dix. *Quis riſum teneat !*

§. 83. C'eſt à-peu-près dans la même ſource qu'a été puiſée la theſe de M. Hecquet ſur la ſaignée. Voici quelques propoſitions de cette theſe.

I. Un malade n'a pas plus beſoin

(a) *Anatomia*, p. 522.

de ſang & de forces, qu'un homme endormi.

II. Dans une groſſe maladie, on peut diminuer des forces & du ſang au-delà de ce qu'on pourroit croire.

III. La force du cœur ſe trouvant fort augmentée dans la fievre, a beſoin de beaucoup moins de ſang pour s'entretenir.

IV. On a toujours aſſez de ſang pour la vie.

V. Rien ne pullule tant que le ſang.

VI. On peut ôter preſque tout le ſang d'un animal, ſans qu'il meure, &c. &c. (*a*).

§. 84. Voilà un échantillon des raiſons ſolides, dont M. Hecquet prétend étayer la pratique de la fréquente ſaignée. Il faut connoître l'eſ-

(a) *Voyez* la Theſe de M. Hecquet ſur la ſaignée, p. 68, 73, 75, 76, 77.

prit humain pour concevoir qu'un médecin, qui avoit d'ailleurs du ſçavoir & de la probité, ait pu ſérieuſement avancer des preuves auſſi abſurdes en faveur de la ſaignée. Il n'y auroit pas eu grand mal, ſi elles avoient reſté enſevelies dans la pouſſiere de l'Ecole. Mais pour le malheur des hommes, la pratique moderne ne s'y trouve que trop conforme. Nous ne nous arrêterons point à réfuter des propoſitions auſſi ſingulieres. Nous ſçavons que M. Andry ne fit que les tourner en ridicule, lorſque la theſe parut ; mais on n'a pas moins continué d'en ſuivre les dangereux principes. On paroît ſi perſuadé que « rien ne pullule tant » que le ſang, » qu'on le prodigue dans ceux qui en ſont le moins pourvus. Auſſi donne-t-on ſouvent au malade un ſommeil éternel dans la

brillante idée, « qu'il n'a pas plus » beſoin de ſang & de forces, qu'un » homme endormi. » M. Silva ne penſoit pas autrement. Aveuglé pour ſa favorite, ſon indulgence a été ſans bornes. Ce redoutable phlébotomiſte nous apprend (*a*) que « les pleuré- » tiques qui mouroient, après avoir » été ſaignés (de ſa façon) ſeroient » morts infailliblement auſſi, s'ils ne » l'avoient pas été, » & cela, « par- » ce que les ſaignées n'ayant pas » gonflé les vaiſſeaux, n'avoient pu » être la cauſe de leur crevaſſe, ni » donner occaſion au ſang de con- » tracter un plus long ſéjour dans les » vaiſſeaux engorgés, pour y acque- » rir un nouveau dégré d'acreté. » Il eſt très-certain que M. Silva ne pouvoit pas gonfler les vaiſſeaux;

(*a*) Traité de la ſaignée, t. 2, p. 114.

puiſqu'il ne ceſſoit de les vuider ; mais il eſt bien ſurprenant qu'il n'ait pas vu, avec les médecins de tous les ſiécles, que cette inanition devoit y cauſer néceſſairement une foibleſſe & un affaiſſement très-propres à produire une ſtagnation dans le poumon, & par-là la ſuffocation du malade.

§. 85. Rapportons encore un exemple de l'empire de la coutume, & de la trempe de l'eſprit humain. » J'ai connu un médecin fameux, nous dit M. de Maupertuis (*a*), » qui » avoit calculé mathématiquement » tous les effets des différentes ſortes » de ſaignées ; les nouvelles diſtri- » butions du ſang qui doivent ſe faire, » & les différens dégrés de vîteſſe » qu'il acquiert ou perd dans chaque

(*a*) Dans la quatorzieme de ſes Lettres, imprimées à Berlin en 1753.

» artere, & dans chaque veine. Son » livre alloit être donné à l'impri- » meur, lorſque ſur quelque petit » ſcrupule, l'auteur me pria de l'exa- » miner : je ſentis bientôt mon inſuf- » fiſance, & remis la choſe à un » grand Géometre, qui venoit de » publier un Ouvrage excellent ſur » le mouvement des fluides. Il lut le » livre ſur la ſaignée : il y trouva » reſolus une infinité de problêmes » inſolubles, dont l'auteur n'avoit » pas ſoupçonné la difficulté, & » démontra qu'il n'y avoit pas une » propoſition qui pût ſubſiſter. Le » médecin jetta ſon livre au feu, » & n'en continua pas moins de » faire ſaigner ſes malades ſuivant ſa » théorie.

§. 86. Voilà un phlébotomiſte réduit à reconnoître que les prétendues démonſtrations, dont il croyoit

ſa méthode appuyée, ne ſont que les phantômes de ſon imagination; mais que gagne la vérité à ſon aveu? Quoique ſes principes ſoient renverſés, il n'en continue pas moins d'y bâtir ſa pratique. Toutes les forces de la géometrie, de l'expérience & de la raiſon ſe réuniſſent en vain contre le préjugé. Ce médecin n'eſt pas le ſeul qui a voulu ſoumettre les loix de la nature à des calculs imaginaires. Ce n'eſt gueres que dans les fictions & les hypotheſes que la plûpart de nos modernes puiſent leur doctrine. « Malheureuſement cette » méthode, dit M. l'abbé de Condillac (*a*), » leur abrege infiniment » la pratique de l'art : avec un ſyſ» tême général, il n'eſt point de ma-

(*a*) Dans ſon Traité des ſyſtêmes, page 369.

» ladies dont, au premier coup d'œil, » ils ne paroiſſent pénétrer les cauſes » & voir les remedes. » Chaque praticien réclame cependant l'expérience en ſa faveur. C'eſt d'elle qu'il appuie les guériſons de tous les malades échappés à ſa méthode. Il s'approprie ce qui n'eſt dû qu'à la force de leur tempérament, & s'applaudit de la cure, tandis qu'il n'a fait que la reculer. Il n'y peut prétendre aucune part, s'il n'a tiré ſes indications de la ſeule nature. Toute expérience, oppoſée à ſes regles, eſt trompeuſe, & ne peut faire loi en médecine. Auſſi cet art a-t-il rétrogradé depuis celui qui en eſt le pere. Il nous avoit laiſſé un fonds excellent. Si on l'avoit cultivé, on auroit des principes moins trompeurs & moins équivoques, que ceux que chacun

tire de la coutume, de ſes préjugés, ou de ſon ſyſtême. Le délire où l'on s'eſt livré par rapport à la ſaignée, prouve ſur-tout de quoi l'eſprit humain eſt capable, quand il n'admet d'autres regles que ſes rêves & ſes caprices.

§. 87. Suivons ce remede entre les mains des anciens, & celles des célébres modernes, & voyons ſi c'eſt chez eux que les ennemis du ſang humain ont puiſé leur doctrine. Commençons par Hippocrate, fondateur de la vraie médecine. Le plan admirable qu'il nous en a laiſſé, eſt tiré de la ſeule nature. L'obſervation conſtante de ſes progrès & de ſes démarches lui a appris que dans toutes les fievres qui ſe terminent heureuſement, la matiere eſt chaſſée hors du corps par quelque évacuation

ordinairement ſenſible (*a*). Mais comme cette évacuation arrivoit plutôt ou plus tard, ſelon l'eſpece de fievre, &c. il jugea que l'humeur fébrile avoit beſoin d'une préparation conforme à ſa nature, avant qu'elle pût être évacuée avec fruit. Il redoubla d'attention, & l'urine (*b*) lui fournit un des indices du commencement de cette préparation, déſignée dans ſes écrits, ſous le nom de coction. Il vit que cette liqueur, de claire, limpide, ou *crue* qu'elle étoit, devenoit épaiſſe, trouble, nébuleuſe, ou faiſoit un ſédiment. Il

(*a*) La fievre ſe termine quelquefois par la réſolution de l'humeur morbifique; & alors celle-ci eſt expulſée d'une maniere inſenſible, ou changée en un état ſain par les puiſſances vitales; c'eſt ce changement que Sydenham & Boerhaave déſignent ſous le nom *d'aſſimilation*.

(*b*) Nos modernes ne la regardent plus. Cette inſpection n'eſt point du bon ton.

augura de-là, que le ſang commençoit à ſe dépurer, ou l'humeur nuiſible à s'en ſéparer, en un mot; qu'elle étoit en mouvement; cette mobilité devint ſa bouſſole ordinaire pour la purgation; il l'employoit communément le quatrieme jour des fievres continues (*a*), non point par aucune vertu particuliere que ſon imagination plaçât dans ce quatrieme jour, mais parce que les premiers ſignes de la coction s'y manifeſtoient le plus ſouvent, & qu'on ne peut pas toujours connoître la nature de la fie-

(*a*) Nous verrons §. 88, 172, qu'Hippocrate purgeoit cependant dès le premier jour de la maladie, ſi la matiere étoit en *turgeſcence*. Il eſt donc faux que ce grand homme ſuivît en cela la loi établie chez les anciens Egyptiens, comme quelques auteurs l'ont prétendu. Ariſtote nous dit que cette loi défendoit aux médecins de purger les malades avant le quatrieme jour revolu, à moins qu'ils ne vouluſſent le faire à leurs riſques.

vre, avant le troisiéme (§. 32.) Déterminé par ces signes, il évacuoit une partie du fardeau qui accabloit la nature ; continuant ensuite d'en observer les mouvemens avec la même exactitude, il vit que s'ils étoient salutaires, ils aboutissoient à chasser, dans un certain tems, le reste de la matiere fébrile par les sueurs, par les selles, par les urines, par l'expectoration, par les éruptions cutanées, ou par plusieurs de ces évacuations ensemble (*a*); celles-ci arrivoient ordinairement dans l'état de la maladie (*b*); si elles

---

(*a*) Il dit dans son Traité *de victûs rat. in acut.* que les maladies se dissipent par l'expectoration, par les selles, ou par les urines, mais que les sueurs sont communes à toutes.

(*b*) Hippocrate distinguoit trois temps dans les maladies aiguës, (*Voyez* la note du §. 91,) le commencement, l'état & le déclin; d'autres en placent un qua-

opéroient une cure imparfaite, Hippocrate revenoit à la purgation dans le déclin ; mais il s'abſtenoit de toute évacuation dans le fort du mal, (§. 172.) C'eſt ici cependant que nos phlébotomiſtes prodiguent le plus le ſang humain, (§. 36.) Epouvantés d'un combat qui ne tend qu'à la guériſon, ils en étouffent les progrès, & donnent la mort, au mo-

---

trieme après le premier, qu'ils appellent l'augmentation. Il ne purgeoit que dans le premier, & dans le troiſieme. Dans le premier, pour ſoulager la nature d'une partie de ſon fardeau, & rendre la coction de la partie reſtante plus aiſée ; dans le troiſieme, pour emporter les reſtes de la maladie, & prévenir les rechutes. Il repurgeoit auſſi lorſque la fievre ſe terminoit aux jours non critiques. Mais comme ce grand homme pratiquoit dans un climat, où la ſueur & la tranſpiration ſont abondantes, il avoit rarement beſoin de recourir à la purgation dans le déclin, parce que les criſes étoient rarement imparfaites.

ment

ment que le malade alloit triompher de son mal. Par bonheur pour les hommes, les bevues du médecin ne détruisent pas toujours la tendance de la nature (a).

§. 88. Si la matiere fébrile est dans les vaisseaux, nous venons de voir comme les signes de sa coction, ou de sa mobilité se montrent dans les urines ; mais cette matiere peut se trouver aussi dans les premieres voies, & y donner des marques de son mouvement, ou de sa fougue : c'est ici la fameuse *turgescence* des humeurs, dont Hippocrate tiroit sa seconde indication pour le purgatif, dans le commencement des maladies aiguës. Il connoissoit ce second cas par les nausées, le vomissement, les déjections bilieuses, l'amertume

(a) Voyez *Recherches sur le pouls par rapport aux crises*, p. 420, &c.

de la bouche, le mal de tête, en un mot, par ce qu'il appelloit les *commotions* du bas-ventre. Si ces ſymptomes ſe déclaroient avec la maladie, il donnoit un purgatif, ou un émétique (*a*) le premier jour même de la fievre.

§. 89. Comme Hippocrate ne purgeoit dans le commencement des fiévres aiguës, que lorſque la matiere étoit en mouvement, ſoit dans

(*a*) Un purgatif, ſi la matiere tendoit en bas; ce qu'il connoiſſoit par l'agitation des inteſtins, les dejections bilieuſes, &c. un emétique, ſi cette tendance ſe faiſoit vers le haut; ce qui ſe manifeſtoit par l'amertume de la bouche, les nauſées, &c. L'un & l'autre de ces remedes doivent être en pareil cas extrêmement doux, & très-délayés. Un mêlange d'eau & d'huile, ou une infuſion de fleurs de camomille, bue chaude, peuvent ſuffire quelquefois pour exciter le vomiſſement. Si l'on eſt obligé d'employer un vomitif plus fort, il faut le délayer par une boiſſon abondante.

les vaiſſeaux, (§. 87,) ou dans les premieres voies, (§. 88,) la purgation ne pouvoit avoir lieu que très-rarement dans les premiers jours des maladies inflammatoires (*a*). L'humeur, fixée alors dans la partie enflammée, n'étoit point en état d'obéir au purgatif. Il arrivoit cependant quelquefois des ſignes de ſa mobilité, même au commencement de l'inflammation ; mais dans ce cas,

(*a*) Nous entendons ici par maladies inflammatoires celles qu'Hippocrate déſignoit ſous le nom de la partie enflammée, comme la pleuréſie, la péripneumonie, l'*hepatitis*, &c. Il ne donnoit le nom de fievre qu'à celles qui faiſoient la maladie eſſentielle & primitive, ſans qu'aucune partie fût affectée d'un engorgement diſtinct & local ; & c'eſt ici qu'il ne ſaignoit preſque jamais. La vraie pléthore étoit rare dans ſon climat ; & hors de ce cas, il avoit meilleure opinion des efforts de la nature, que d'une évacuation tentée dans les ténébres.

Hippocrate ne purgeoit ordinairement qu'après avoir fait précéder la ſaignée, au lieu que dans les autres fievres, il ne l'employoit preſque jamais ; il l'omettoit même dans les maladies inflammatoires, lorſque la cacochymie bilieuſe paroiſſoit l'emporter ſur la pléthore ſanguine : ainſi il ne ſaignoit point dans la pleuréſie, ſi avec des déjections jaunes, la douleur ſe faiſoit ſentir au-deſſous du diaphragme (*a*), ou entre les fauſ-

---

(*a*) M. de Bordeu remarque que les commentateurs d'Hippocrate n'ont point ſenti l'importance & l'étendue de la diviſion générale des maladies, donnée par ce grand médecin. Il les diſtingue en celles qui ſont au-deſſus & au deſſous du diaphragme. « En effet, l'obſervation démontre, ajoûte M. de Bordeu, qu'il y » a une différence marquée entre le pouls » des maladies dans leſquelles les évacua- » tions critiques ſe font par les organes » ſitués au-deſſous du diaphragme, & » celui des maladies dont les excrétions

ses côtes; mais il purgeoit alors le quatrieme jour de la maladie, ou avant que les pleurétiques bilieux commençassent à cracher une salive épaisse & bilieuse (*a*).

§. 90. Nous avons vu (§. 87) qu'Hippocrate plaçoit la cure des fievres aiguës dans la *coction* de la matiere fébrile, & dans son expulsion totale. Il attribuoit la premiere à un certain dégré de chaleur, & la derniere à une force convenable dans les solides. Cette doctrine, puisée dans la nature, démontre claire-

---

» se font par les organes situés au-dessus » de ce muscle. » *Voyez* Recherches sur le pouls, &c. p. 19, 22.

Quelle source de lumiere pour la médecine, si des expériences suivies constatent les prédictions que M. de Bordeu nous dit être annoncées par les différences observées dans le pouls!

(a) *Vide Hip. de morb. lib. 3. Tract. de vict. rat. in acut. & Coacar. prænot. sect. 3.*

ment qu'il n'employoit point la saignée dans la vue d'éteindre cette chaleur, ni d'emporter l'humeur nuisible. Son unique but étoit de modérer la premiere, lorsqu'elle paroissoit trop forte, & d'empêcher, par exemple, que l'inflammation du poumon, ou de la plevre, &c. ne dégénérât en suppuration. Ainsi, « lorsque le mal étoit violent, le malade robuste & à la fleur de l'âge (*a*), » il tiroit du sang l'un des quatre premiers jours de la maladie. Après ce tems, il ne saignoit que

---

(*a*) Cette régle générale est la seule qu'Hippocrate nous ait laissée (*in lib. de vict. rat. in acut.*) sur l'emploi de la saignée : elle semble exclure les enfans, les vieillards, & les gens foibles ou délicats ; mais nous pensons que cette évacuation peut être employée quelquefois, tant dans l'enfance que dans la vieillesse, si le malade est robuste, & le remede modéré.

dans les cas d'une extrême néceſſité, comme dans celui d'Anaxion. Ce malade eut la veine ouverte le huitieme jour d'une pleuréſie, parce que la fievre étoit violente, la douleur fort vive, la toux & la difficulté de reſpirer très-conſidérables (*a*).

§. 91. Voyons à préſent les raiſons qui portoient Hippocrate à ne ſaigner que très-rarement après le quatrieme jour des maladies inflammatoires. L'expérience lui avoit appris que la matiere étoit fixée dès-lors dans la partie; & ç'auroit été s'oppoſer à ſa réſolution, que d'affoiblir encore la nature, ou de troubler ſon ouvrage par la ſaignée (*b*). Il

(a) *Vid. Hip. epid. lib. 3, ſect. 2, ægr. 8.*

(*b*) M. de Bordeu diſtingue trois temps dans les maladies aiguës; celui d'irritation, celui de coction, & celui d'excrétion. Les ſaignées faites pendant le premier temps, ſont, ſelon lui, rarement nuiſibles, à con-

avoit obſervé, par exemple, que dans la pleuréſie & la péripneumo-

dition que la quantité n'en ſoit point portée à un certain point, & que les forces du pouls les permettent. Mais il aſſure que les ſaignées faites dans le ſecond temps ſont très-dangereuſes, ainſi que dans le dernier temps; à moins, ajoûte-t-il, que l'état critique du pouls ne ſoit compliqué avec une irritation conſidérable. *Voyez* Recherches ſur le pouls par rapport aux criſes, p. 175, 425, 426.

Je ſçais que l'irritation & la dureté du pouls ſervent de prétexte à l'effuſion de beaucoup de ſang dans les maladies inflammatoires; mais ſi la ſaignée étoit le remede propre à ces ſymptomes, ils devroient diminuer en raiſon du ſang évacué; nous voyons cependant que la ſoupleſſe de l'artere ne ſuccede ordinairement qu'à quelque évacuation naturelle, comme l'expectoration, la ſueur, les ſelles, &c. & cela, ſoit qu'on ait beaucoup, ou peu, ou point ſaigné. La cauſe qui produit la dureté du pouls eſt donc plutôt une matiere irritante, reſidant dans le ſang, que le ſang lui-même. Si cette dureté cede quelquefois à un ſaignement de nez, c'eſt que cette matiere, déja ſéparée par la nature, ſe diſſipe avec le peu de ſang qui s'échappe par les narines.

nie, la crise commençoit à se faire par l'expectoration vers le cinquieme jour; que toute évacuation considérable, employée après cette époque, supprimoit le crachement, & que le malade mouroit suffoqué, le septieme ou le neuvieme jour. C'est pour la même raison qu'il suspendoit l'usage des lavemens après les quatre ou cinq premiers jours de la pleurésie, à moins que le ventre ne fût trop resserré (*a*). Lorsque l'obstruction étoit formée, toute son attention se bornoit à aider l'ouvrage de la résolu-

(*a*) Il dit dans son Traité *de morb. lib. 3*, que la constipation augmenteroit la fievre, & que la trop grande liberté du ventre empêcheroit l'expectoration, & épuiseroit les forces du malade. M. de Bordeu remarque que l'expectoration n'est point dérangée ordinairement par l'action de l'émetique, mais qu'elle l'est par celle d'un purgatif.

tion. C'eſt dans cette vue qu'il employoit les fomentations ſur la partie affectée. Elles détournent immédiatement le ſang du lieu de l'obſtruction par le relâchement produit dans la peau, & procurent en même temps plus de fluidité à la liqueur arrêtée, par le mêlange des parties entrées par les pores : auſſi ceux qui ne mettent pas toute leur confiance dans la ſaignée, voient-ils ſouvent la douleur de côté ſe diſſiper par l'application de quelque topique convenable, tel que l'avoine torréfiée, une veſſie remplie de quelque décoction émolliente, & légérement réſolutive (*a*),

(*a*) Le docteur James propoſe pluſieurs remedes de cette eſpece dans ſon Dictionnaire de Med. tom. 5, art. de la pleuréſie ; par exemple, les fleurs de ſureau, de melilot, de camomille, de bouillon blanc, de mauve, de lys blanc, les quatre graines carminatives, &c. cuites dans du lait, &

les véficatoires, &c. (*a*).

§. 92. Il n'y a point de maladies où les phlébotomiftes fe jouent du fang humain avec plus d'audace que la pleuréfie. Un malade eft heureux, quand il en eft quitte pour douze ou quinze amples faignées. C'eft ici

---

tenues fur la partie, au moyen d'une veffie, ou employées en fomentation; 2°. une autre fomentation avec la graiffe de chapon chaude, dans une once de laquelle on fait fondre une vingtaine de grains de camphre; 3°. un liniment fait avec deux dragmes de fucre de faturne, fix dragmes de vinaigre & une once d'huile de rofes, tirée par infufion; 4°. l'onguent populeum. Celui d'althæa, délayé avec quelques gouttes d'eau-de-vie, eft également bon. Voilà comme des remedes très-fimples & très-innocens peuvent fouvent prévenir l'obftruction de la partie, ou aider beaucoup à la diffiper, quand elle eft formée; au lieu que les faignées trop grandes, ou trop fréquentes ne font que l'augmenter, & donnent communément la mort ou la phthifie au malade.

(a) *Voyez ci-après*, §. 129, 131, 143.

cependant un des cas, où la crise est des plus régulieres, quand elle n'est pas étouffée par la manœuvre du médecin, ou par la faute du malade. Si le crachement qui survient alors vers le quatrieme ou cinquieme jour, est bien soutenu, la maladie finit communément par la sueur, le septieme, le neuvieme, ou le onzieme jour, & quelquefois plutôt. Mais c'est égorger les pleurétiques, que de les saigner, lorsque l'expectoration est bien établie (*a*). On ne

(*a*) Le docteur Pringle, muni d'une infinité d'observations, nous dit d'après tous les praticiens célébres, que « si les » crachats paroissent tels qu'Hippocrate » les decrit, nous devons les regarder » comme un moyen de guérison, & ne » point les détourner par les saignées, ou » par d'autres évacuations. On peut saigner librement, ajoûte-t-il, les trois ou » quatre premiers jours de la maladie; » mais si dans ce temps-là le crachement » commence, on doit tout-à-fait discon-

peut gueres leur ouvrir la veine avec sûreté, que les trois ou quatre premiers jours de la maladie, & cela, deux, trois, ou quatre fois, selon qu'ils sont plus ou moins sanguins & robustes. Si on hazarde la saignée après ce terme, ce ne doit être que dans la pleurésie séche, & lorsqu'il ne se fait encore aucune évacuation

---

» tinuer la saignée, ou bien la modérer » de maniere qu'elle soulage la poitrine, » sans diminuer la force, & sans arrêter » l'expectoration. Lorsque dans la péripneumonie, les crachats ont paru, on » ne doit se servir de la saignée qu'avec » la plus grande précaution, si tant est » qu'on doive y recourir. » *Voyez* Obs. sur les maladies des armées, t. 1, p. 221, 224.

M. de Bordeu remarque qu'en général les pertes de sang suspendent les évacuations bilieuses, & même la marche critique de toute fievre; d'où il infere avec raison, que les saignées doivent produire le même effet. *Voyez* Recherches sur le pouls, p. 187.

critique. J'ai vu très-ſouvent la douleur, & preſque la fievre, ſe diſſiper du cinquieme au ſeptieme jour par un crachement abondant, & une ſueur critique, aidés d'un des topiques mentionnés, & de deux ou trois ſaignées ; ce qui ne ſeroit certainement point arrivé, ſi les malades avoient paſſé par la méthode ordinaire. Je me rappelle entr'autres deux pleurétiques promptement guéris en dépit du chirurgien qui avoit été appellé avant moi. Il avoit déja ouvert trois ou quatre fois la veine, & ſe propoſoit de répéter cette ouverture deux ou trois fois le jour même que je fus mandé. C'étoit le troiſieme ou le quatrieme de la maladie. Je trouvai la fievre & le point de côté très-conſidérables ; mais le malade évacuoit en abondance des crachats ſanglans, & avoit la peau moite. Je lui

défendis très-expreſſément de ſe laiſſer reſaigner, lui ordonnai, pour aider à la ſueur, & ſoutenir le crachement, de prendre de trois en trois heures environ quatre onces de jus de bourrache adouci avec deux cuillerées de ſyrop de guimauve, & de boire copieuſement d'une ptiſane délayante & béchique. Je ſubſtituai aux bouillons, de légeres crêmes d'orge perlé, & je fis appliquer ſur la partie douloureuſe un topique convenable. Le chirurgien revint ſur le midi pour faire une des trois ſaignées qu'il avoit deſtinées ce jour-là à ſa victime. Devenue indocile à ſes ordres, il lui denonça une mort inévitable. Je trouvai le ſoir que le crachement & l'abondante tranſpiration ſe ſoutenoient. J'ordonnai la continuation des mêmes ſecours. Il ſurvint une bonne ſueur dans la nuit, & le matin

je trouvai le point de côté presque dissipé & la fievre très-modérée. Le lendemain je fis prendre au malade deux onces & demie de manne avec deux onces d'huile d'amandes douces. Deux ou trois jours après il se sentit parfaitement bien, & presque aussi fort qu'avant sa maladie. Le second pleurétique dont j'ai voulu parler, recouvra sa santé, à-peu-près avec les mêmes circonstances (*a*). C'est à la

(*a*) Il y a environ deux ans que cet Ouvrage auroit dû paroître ; mais des événemens imprevus en ont retardé l'impression. Dans cet intervalle j'ai passé quelque tems à une maison de campagne, où l'on m'a engagé à prêter mes soins à un pleurétique. C'étoit un jeune homme d'environ vingt ans, fort & vigoureux, & d'une couleur naturellement animée. Le point de côté étoit assez vif, le pouls dur & tendu, les crachats très-peu abondans, mais teints de sang. Il fut saigné deux fois le premier jour de la maladie, une le second ; ce que je fis répéter le

lettre, « qu'il n'eſt permis d'avoir
» de médecin qu'aux gens vigoureux,
» & qui ont des forces de reſte pour

---

troiſieme, plutôt par complaiſance que par aucune conviction de la néceſſité de cette quatrieme ſaignée. Les topiques convenables furent conſtamment appliqués ſur le côté douloureux. On adminiſtra tous les jours deux lavemens émolliens, parce que le malade étoit reſſerré, & que je remarquai que ce ſecours le ſoulageoit plus efficacement que la ſaignée. Enfin le ſixieme jour, il devint plus inquiet & plus agité, le pouls plus embarraſſé & la douleur plus vive. Quelques perſonnes ſurpriſes que le malade n'eût pas déja été ſaigné bien plus copieuſement, me preſſerent fortement d'en revenir à ce remede; je reſiſtai cependant, perſuadé d'ailleurs par une eſpece de relâchement & de moiteur que je remarquai dans la peau, juſqu'alors ſéche & aride, que le tems de la criſe approchoit. En effet, il ſurvint cette nuit, qui étoit celle du ſix au ſept, une ſueur à laquelle ſuccéda la diſſipation de tous les ſymptomes. Deux jours après, le malade ſe promenoit dans ſa chambre, parfaitement retabli, à un peu de foibleſſe près.

» porter le remede avec la maladie ;
» pour ceux qui n'ont juſtement de la
» force que pour porter leur mal (*a*), »
ils ne peuvent échapper à la methode des phlébotomiſtes. Les plus robuſtes mêmes jouent gros jeu avec eux.

§. 93. On ne s'eſt pas contenté de renverſer la doctrine des anciens & des célebres modernes, quant à la quantité du ſang, on l'a fait encore, quant au lieu d'où on le tire. Les médecins Grecs n'ordonnoient jamais la ſaignée du pied dans l'inflammation de la plevre & du poumon, à moins de ſuppreſſion du flux menſtruel, ou hémorrhoïdal. Duret veut même qu'on ne ſaigne du pied en pareils cas, que dans le commencement de l'inflammation, & avant que la fluxion ſoit formée.

(*a*) Comédie du Malade imaginaire.

Houlier, Mercurial, Mercatus, &c. ſoutiennent la même doctrine. Les Arabes furent les premiers qui l'abandonnerent, & c'eſt Avicenne qui leur fraya la nouvelle route. Il paroît cependant que la faculté de Paris s'en tenoit encore à l'ancienne méthode, l'année 1678. C'eſt un de ſes membres (M. Blondel) qui nous l'aſſure dans ſa lettre à M. Ferrand. « Je vous envoie, lui dit-il, le » décret de notre faculté, dans le» quel elle reconnoît que la ſaignée » du pied dans la pleuréſie eſt une » nouveauté, & qu'elle eſt contraire » à la doctrine d'Hippocrate & de » Galien; doctrine qu'elle a toujours » ſuivie, & qu'elle conſerve encore.» Les tems ſont un peu changés. Briſſot avoit dit auparavant que la même faculté avoit banni Avicenne de ſon école, & affermi la raiſon & l'ex-

périence contre l'impérieuſe autorité d'un ſeul homme (a). Voici comme s'exprime ce médecin dans un autre endroit de ſon apologie : « Ou vous » avez réſolu d'expédier promptement les pleurétiques, ou de les » tourmenter long-tems, au péril de » leur vie, ou de les délivrer bientôt du danger qui les menace : ſi » vous voulez opérer le dernier, » ſuivez Galien, qui ouvroit deux » fois la veine du bras du côté de » la douleur ; ſi vous voulez tourmenter long-tems le malade, & » éloigner la guériſon, ſuivez Avenzoar, qui ordonne la ſaignée du » bras oppoſé ; mais ſi vous voulez

---

(a) *Avicennam tyrannum ſcholis medicorum exegimus, exilioque mulctavimus, undè poſtliminio non rediit. Aſſeruimuſque libertatem rationis & experientiæ contra imperioſam unius hominis autoritatem.* Vide Briſſoti apolog, &c.

» tuer le patient, ſuivez Avicen- » ne (*a*). » Riolan le pere nous dit que ce dernier ſaignoit d'abord du pied, pour faire révulſion dans la pleuréſie, enſuite du bras, du côté oppoſé à la douleur, & enfin de la baſilique du côté du mal; mais c'eſt en vain, ajoûte-t-il, qu'on tourmente autant de fois le malade, puiſque l'ouverture de la veine du même côté peut tout-à-la-fois opérer

---

(b) *Vel enim decreviſti pleuriticos magnâ diligentiâ interimere, vel longo tempore cum vitæ diſcrimine torquere, vel procul à periculo citò juvare; ſi hoc ultimum, ſequare Galenum, bis venam ſecando, ſemper internam cubiti, & ab eo latere in quo conſiſtit dolor. Si velis longo tempore torquere & tardè juvare, ſequere Avezoarem, qui præcipit venam brachii lateris adverſi. Si demùm decreveris ægrum interimere, ſequare Avicennam in ſanguine mittendo.* Vide Briſſoti apolog. &c. p. 141, 142.

l'évacuation, la révulſion & la dérivation (*a*).

§. 94. Cette diſpute devint des plus vives vers le commencement du XVI ſiécle. Preſque tous les médecins avoient ſaigné le bras du côté du mal pendant deux mille ans ; mais vers le VIII ſiécle, les Arabes établirent la méthode oppoſée, ſur les débris de celle d'Hippocrate & de Galien. Elle prévalut juſqu'au commencement du XVI ſiécle. Briſſot, médecin de Paris, fut le premier qui oſa s'oppoſer au torrent : il en publia ſes raiſons en 1525, dans ſon apologie. Voici comme Moreau s'exprime dans la Vie qu'il nous a

(a) *Sed fruſtrà toties cruciatur æger, cùm poſſimus ſectâ baſilicâ ejuſdem lateris, ſimul evacuare, revellere, & derivare.* Riolan, Particul. meth. med. ſect. 2, cap. 4.

laiſſée de ce médecin : « Frapé des
» déſaſtres cauſés par la ſaignée faite
» du côté oppoſé à la douleur, Briſ-
» ſot ſe mit à examiner la doctrine
» d'Hippocrate & de Galien ; & cet
» examen le convainquit qu'elle étoit
» entiérement contraire à la pratique
» régnante, introduite par les Arabes.
» Pénétré de cette vérité, il hazarda
» de faire ſaigner quelques pleuréti-
» ques du côté de la douleur. Cette
» méthode lui réuſſit, & il ne ceſſa
» dès-lors de s'élever contre les
» Arabes. Il publia hautement la doc-
» trine d'Hippocrate & de Galien ;
» il réprouva la pratique reçue, exal-
» ta la nouvelle, ou plutôt l'ancien-
» ne, interrompue par les Barbares.
» Il parla enfin avec tant de force
» & de clarté, qu'il y eut peu de ſes
» diſciples qui ne louaſſent ſa con-
» duite ; mais à peine s'en trouvoit-

» il un qui eût le courage de la
» ſuivre.

» Sur ces entrefaites, il vint à ré-
» gner en 1515 & 1516, des pleu-
» réſies très-dangereuſes aux envi-
» rons de Paris, qui ſervirent à con-
» firmer la méthode de Briſſot. Un
» de ſes diſciples, qui fut envoyé
» dans la banlieue, pour y traiter ces
» maladies, ſaigna toujours du côté
» de la douleur. Il le fit avec tant
» de ſuccès, qu'il guérit tous ſes ma-
» lades. Il s'en trouvoit pluſieurs de
» mourans parmi eux, & d'autres
» qui languiſſoient depuis long-tems
» pour avoir été ſaignés du côté op-
» poſé. Briſſot nous apprend que ce
» jeune médecin s'acquit une grande
» réputation, dont il revint jouir en-
» ſuite dans la capitale. La maladie
» épidémique devenant toujours plus
» mortelle, Villemor, précepteur de

» Briſſot, Guiſcard & Helin aban-
» donnerent les Arabes, pour em-
» braſſer la doctrine de Briſſot. Vil-
» lemor laſſé de tant de trépas, en
» rechercha la cauſe, & eſſaya enfin
» ſur un jeune religieux la ſaignée
» faite du côté affecté. La guériſon
» fut prompte; mais les parens du
» malade, dont la famille étoit illuſ-
» tre, ſoupçonnant la convaleſcen-
» ce, appellerent d'autres médecins
» engoués des ſophiſmes des Ara-
» bes. Ces meſſieurs prononcerent
» que le malade avoit été égorgé,
» & qu'ils n'avoient d'autre avis à
» lui donner, que de mettre ordre
» aux affaires de ſa conſcience; mais
» ce religieux qui devoit expirer dans
» une heure, jouit, huit jours après,
» d'une ſanté parfaite, & ſe moqua
» des Eſculapes qui l'avoient pré-
» tendu mort au moment de ſa gué-

» rifon. Guifcard ayant vu périr dans
» la même maifon plus de quinze
» perfonnes, faignées par fes ordres,
» du côté oppofé à la douleur, chan-
» gea de méthode, & conferva fes
» malades. Helin étoit alors octogé-
» naire. Briffot lui fit lire les vrais
» textes d'Hippocrate & de Galien
» fur la faignée directe, & lui mon-
» tra la glofe introduite par les Ara-
» bes. Le bon vieillard s'écria alors
» en larmes : Ah ! cher ami, cette
» maudite glofe a tué mon fils uni-
» que ! Il l'avoit fait faigner du côté
» oppofé à la douleur. Briffot lui re-
» partit qu'il devoit plutôt pleurer la
» mort de tant de citoyens, que
» celle d'un feul enfant : auffi fuis-
» je navré de douleur, reprit notre
» octogénaire, de ma trop longue
» perfévérance dans la pernicieufe
» héréfie des Barbares. Enfin plu-

» ſieurs autres médecins voyant que
» la ſaignée, faite du côté oppoſé,
» y tranſportoit la douleur en même
» tems qu'elle ſubſiſtoit aſſez ſouvent
» dans l'autre, abandonnerent la pra-
» tique des Arabes; de ſorte que les
» médecins de Paris reprirent peu-
» à-peu, à l'exemple de Briſſot, la
» méthode d'Hippocrate & de Ga-
» lien. &c.

§. 95. M. Silva nous dit (*a*) cependant « qu'il ſemble que les mé-
» decins Arabes aient mieux connu
» que les médecins Grecs les avan-
» tages qu'on doit attendre des ſai-
» gnées révulſives, puiſqu'ils ſoutien-
» nent avec raiſon, qu'on doit dans
» la pleuréſie ſaigner du côté op-
» poſé à celui où eſt la douleur, afin
» de rendre par-là la ſaignée véritable-

(*a*) Traité de la ſaignée, t. 2, p. 13, 14.

» ment révulsive, & par conséquent
» plus efficace ; au lieu que les autres
» croyoient qu'il falloit toujours sai-
» gner du côté du mal, » mais tous ne l'ont pas cru : Aretée, Cælius Aurelianus, Archigene, &c. saignoient au bras opposé. Celse (*a*) prétend au contraire, qu'on doit toujours saigner dans la partie même qui est affectée, si cela se peut, ou du moins dans les parties les plus voisines. Il condamne sans restriction les saignées qu'on fait aux endroits fort éloignés du mal. Une observation de Galien semble démontrer l'efficacité de l'évacuation directe. Ce médecin nous dit (*b*), d'après Hippocrate, que les inflammations du foie & de la rate sont guéries par l'hémorra-

(a) *De Med. lib. 2, cap. 10.*
(b) *De Crisib. lib. 3, cap. 4.*

gie du nez, pourvu qu'elle se fasse dans le premier cas, par la narine droite, & dans le second, par la gauche. Il nous dit aussi dans plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il arrêtoit constamment l'hémorragie de la narine droite, par l'application d'une ventouse sur l'hypocondre droit, & l'hémorragie de la narine gauche, par la même application, faite sur l'hypocondre du même côté. Hildanus nous assure (*a*) n'avoir vu que très-rarement réussir la saignée, faite du côté opposé à la douleur. Voilà comme on ne sçauroit citer un médecin pour soi, qu'il ne s'en présente un autre directement contraire. Quelle perplexité pour de jeunes praticiens qui cherchent un guide !

(a) *Obs. Chirurg. centur. 5. obs. 30.*

§. 96. La découverte de la circulation n'a point décidé la dispute entre Briſſot, & ceux qui l'ont ſuivi. Depuis cette époque, de célebres praticiens ont préféré la ſaignée, faite du côté du mal. Riviere ſaignoit le bras du côté douloureux, ſur-tout la premiere fois (*a*). Sydenham (*b*) commençoit toujours par faire ouvrir la veine du bras du côté affecté ; mais il ne dit pas dans quel endroit il faiſoit ſaigner, lorſqu'il réitéroit cette évacuation. Triller, qui depuis quelques années a donné un ouvrage eſtimé ſur la pleuréſie, nous aſſure (*c*) qu'il faiſoit toujours la premiere ſaignée au bras du côté malade ; & la ſeconde le plus ſou-

---

(a) *Vid. Obſ. centur. 1, obſ. 19; centur. 2, obſ. 63, 92.*

(b) *Opera, ſect. 6, cap. 3.*

(c) *De pleuritide*, p. 30.

vent au pied, aussi du même côté; mais s'il étoit besoin d'une troisieme & quatrieme saignées, il les faisoit quelquefois au pied opposé à la douleur. Il rapporte (a) une observation, par laquelle il prétend prouver que la premiere saignée faite au bras du côté douloureux, est non seulement préférable à celle du bras opposé, mais même à celle du pied, quoique faite aussi du côté affecté. Le hazard lui procura dans le même tems deux jeunes malades qui menoient le même genre de vie, & qui furent attaqués de la pleurésie au même moment, & par les mêmes causes. Il les fit saigner dans des lieux différens, en faveur de l'expérience. Celui qui eut la veine ouverte au bras du côté affecté, re-

(b) *Ibid.* p. 80.

vint bientôt à lui, quoiqu'attaqué d'un violent délire, & n'eut pas besoin de réitérer l'évacuation ; l'autre qui fut saigné du pied, aussi du côté affecté, n'en reçut aucun soulagement, quoiqu'il perdît une plus grande quantité de sang par cette voie : il eut besoin, le jour d'après, de la saignée du bras du côté douloureux ; celle-ci calma d'abord tous les symptomes, & cette dangereuse maladie se termina par une crise heureuse, mais deux jours plus tard que dans l'autre malade.

§. 97. Les faits énoncés, (§. 94, 95, 96,) semblent démontrer la préférence de la saignée directe & prochaine, sur celle qui se fait loin du mal, ou à son opposite. Il seroit inutile d'opposer à ces faits la méthode des Arabes. Lorsque ceux-ci ont renversé la doctrine des méde-

cins Grecs, ils n'étoient pas plus éclairés des lumieres de la circulation. Outre que ces derniers vont, à cet égard, de pair avec les Arabes, la solidité de leur jugement, & l'exactitude de leurs observations sembleroient leur mériter la préférence. D'ailleurs, nous avons vu que, malgré la découverte de la circulation, des praticiens de la plus grande célébrité ont persisté dans la doctrine des anciens Grecs. La prudence, & le bien de l'humanité exigeroient donc qu'on portât une attention constante aux effets des deux sortes de saignées, pour se mettre en état de fixer ensuite son choix avec discernement. Par malheur pour la médécine, elle a ses enthousiastes comme la religion. La plûpart des praticiens, une fois prévenus pour leur méthode, lui dé-

cernent l'infaillibilité, & n'ont plus la force d'avouer qu'elle puisse manquer de succès.

§. 98. Depuis la découverte de la circulation, la plûpart des médecins ont voulu soumettre à ses loix tous les mouvemens de la machine. « Ils » ont rigoureusement mis à l'écart, dit M. de Bordeu (*a*), » tout ce que » ces loix n'embrassoient pas. » Ils ont abandonné l'observation, pour courir après une théorie incertaine, & n'ont plus parlé que de loix d'hydraulique, très-peu applicables au corps humain. Il est arrivé de-là qu'on a rendu problématique l'utilité de la circulation dans la pratique de l'art. Les observations lumineuses que nous fournit M. de Bordeu,

(*a*) Obs. sur le pouls par rapport aux crises, p. 109.

confirment ce doute, & parlent en faveur de Briſſot. Il nous dit,

» 1°. Qu'un jeune homme, âgé » de quinze ans, avoit depuis ſon » enfance un embarras marqué à » la rate : il ſe plaignoit de tems en » tems de douleurs très-vives dans » tout l'hypocondre gauche ; le » pouls gauche étoit ordinairement, » & ſur-tout dans les paroxiſmes de » la douleur, plus irrégulier, plus » vif, plus tendu que celui du côté » droit.

» 2°. Le foie fait ſouvent reſſen- » tir ſon action ſur tout le côté droit, » & point ſur le gauche ; la rate au » contraire change ſouvent tout le » côté gauche depuis la tête, le vi- » ſage, le col, l'épaule juſqu'au » pied, ſans faire aucune impreſſion » ſur le côté droit (*a*).

(a) *Ibid.* p. 313.

» 3°. Les pouls des deux côtés
» ſont quelquefois différens dans les
» pleuréſies & les fluxions de poi-
» trine ; celui du côté malade eſt plus
» convulſif ordinairement. On a
» trouvé la même différence dans la
» migraine, & même dans les ma-
» ladies par cauſe externe (*a*).

» 4°. La goutte bien décidée à un
» pied, rend le pouls de ce côté
» beaucoup plus ſerré & plus con-
» vulſif que celui de l'autre. On a
» fait la même remarque au ſujet de
» la colique néphrétique (*b*).

§. 99. Si malgré les loix de la circulation, les effets du mal ſont différens aux deux côtés du corps, il eſt naturel que ceux de la ſaignée le ſoient auſſi, & qu'elle devienne plus

---

(a) *Ibid.* p. 320.
(b) *Ibid.* même page.

ou moins utile, suivant le côté où on la fait. Ainsi lorsque le sang se porte, par exemple, du côté droit, on dérange les mouvemens naturels, en saignant du côté gauche, &c. Or l'expérience démontre cette tendance. Outre les observations de Galien, (§. 95,) M. de Bordeu a remarqué (*a*) que lorsque le pouls *nazal* est du côté droit, le malade saigne du nez, & seulement de la narine droite, & que lorsqu'il est décisivement nazal du côté gauche, le saignement ne se fait que par la narine gauche. Don Solano, & M. Nihell ont observé à-peu-près la même chose.

§. 100. Quelques médecins, dépités peut-être contre tant de variantes sur la révulsion & la dérivation,

(b) *Ibid.* p. 317, 318.

les ont niées tout net, & n'ont accordé d'autres effets à la saignée, que ceux de l'évacuation. De ce nombre sont Pechlin, Bohnius, & Hamberger; ce dernier, quoique mathématicien, veut qu'il soit indifférent de quel endroit on saigne(*a*). La chose peut être ainsi, lorsqu'il s'agit uniquement de dissiper la pléthore générale, (§. 3 - 10,) & que le sang ne montre aucune tendance particuliere; mais outre les raisons déja alléguées, (§. 94 - 100,) il paroît par l'expérience, que certaines saignées dégagent d'autant plus efficacement la partie affectée, que l'ouverture se fait plus près du mal, (§. 103 - 107.) Celle de la jugulaire, & l'hémorragie du nez, si pro-

(a) *Vide Hamberger. Diss. de venæ sect. quatenus motum sang. mutat.*

pres à débarraſſer le cerveau, ſemblent prouver cette vérité. Suivant un calcul du docteur Freind (*a*), l'ouverture de la veine du cou détourne dans deux minutes, deux onces & demie de ſang, de la carotide interne; mais Hamberger prétend démontrer le contraire tout auſſi géométriquement. Cependant, ce que nous voyons arriver tous les jours dans la pratique, doit nous décider en faveur du premier de ces médecins. Nous ſçavons que les topiques, capables de relâcher les vaiſſeaux extérieurs de la tête, ſont ordinairement efficaces dans la phrénéſie; ce qui ſemble prouver que ce relâchement empêche le ſang de paſſer en auſſi grande quantité dans les carotides internes (*b*).

(a) *Comment. 2. de feb.*

(b) *In morbis inflammatoriis encephali*

§. 101. Quelqu'un dira peut-être que la ſaignée du pied, quoique pratiquée fort loin de la tête, dégage auſſi-bien cette partie, que l'ouverture de la jugulaire. Si elle a ce bon effet, c'eſt ſur-tout lorſqu'il s'agit de rappeller le ſang vers les parties inférieures, comme dans les cas de ſuppreſſion de régles, & de flux hémorrhoïdal, ou qu'on a en vue de détourner en bas quelque humeur nuiſible, tranſportée ſur le cerveau; ou bien lorſque le ſang, encore mobile, diſtend les vaiſſeaux de la tête, ſans s'y être fixé; & c'eſt ſur-tout dans le cas contraire que l'excellence de la ſaignée du cou, & la promp-

---

exteriorem partem capitis fovent medici, ut per carotidem externam, aucto impetu ſanguinis, minor preſſio urgeat capitis interiora. Van-Swieten, comment. in aph. Boerh. aph. 396, t. 1, p. 620.

titude de son effet se manifestent. On sçait que les livres des médecins sont remplis de cures surprenantes, opérées dans les affections de la tête, tant par l'ouverture de la jugulaire, que par celle de la veine du front, & même des arteres temporales (*a*).

§. 102. Avec quelle peine cependant M. Silva s'est-il déterminé à accorder à la saignée du cou la prérogative de détourner le sang de l'intérieur de la tête ? Il n'a pas pu se porter à cette concession, qu'après avoir fait préluder une douzaine de saignées du pied; mais lorsque la nature dégage la tête par le saignement de nez, s'avise-t-elle de

(a) *Voyez* l'Ouvrage de M. Tralles, médecin de Breslaw, imprimé en 1735, & intitulé : *De venâ jugulari frequentiùs secandâ, commentatio, &c.*

faire précéder, même une seule fois, d'autres hémorragies ? Ne sçait-on pas aussi que tous les médecins qui ont exalté la saignée du cou dans les maladies de la tête, n'ont commencé par celle du bras, ou celle du pied, que dans le cas de pléthore ? Et alors une ou deux saignées leur ont suffi, avant que d'en venir à l'ouverture de la jugulaire ; mais les calculs de M. Silva ne permettent à cette derniere de détourner le sang du cerveau, que quand il n'en reste presque plus dans les veines.

§. 103. Quelques-unes des expériences que le célebre M. de Haller vient de publier, confirment que l'évacuation est d'autant plus efficace, qu'elle se fait plus près de la partie affectée. « Les veines les plus

» proches de celles qu'on ouvre, » ſont celles, dit-il (*a*), qui ſe vui» dent le plus conſidérablement. » Comme celles qui ſont plus éloi» gnées, ſe déchargent dans celles-ci, » leur ſang acquiert un peu plus de » vîteſſe : mais ces effets vont tou» jours en diminuant, à meſure qu'on » s'éloigne de la veine ouverte ; & » il ceſſe enfin abſolument, de ſorte » que les veines éloignées de la ſai» gnée ſe déſempliſſent très-peu. » Les arteres engorgées qui ſeront dans le même éloignement, ſe déſempliront auſſi peu. Le même auteur avoue, après de nombreuſes expériences, qu'il eſt très-difficile de décider ſi la ſaignée accélere auſſi le mouvement du ſang artériel. « Il y a

(*a*) Dans ſes *Mémoires* ſur le mouvement du ſang, & ſur les effets de la ſaignée, &c. p. 104, 105.

» des exemples, dit-il, où elle a
» paru le retarder ; il y en a d'autres
» où l'effet de la saignée n'a pas été
» bien clair, & où il a été difficile
» de décider si la saignée retardoit
» le mouvement du sang dans les
» arteres, ou si elle l'accéléroit ;
» mais dans le plus grand nombre
» des expériences, la saignée a ac-
» céleré le mouvement du sang ar-
» tériel, ou elle l'a fait renaître,
» quand il n'en avoit plus. » Que d'inductions on pourroit tirer de-là, contre la théorie ordinaire des saignées, & les loix de la circulation, fondées sur l'hydraulique !

§. 104. Disons un mot de la dérivation. Je ne sçache pas qu'aucun médecin se fût avisé, avant M. Silva, de faire aborder plus de sang à la tête par la saignée du bras, & sur-tout par celle du bras droit,

Cette derniere doit y porter, ſelon ſes calculs, « ſix fois au moins plus » de ſang, qu'elle n'en détourne, » & ainſi elle doit être véritablement » nuiſible dans les maladies qui y ont » leur ſiége (*a*). » Si ce fait étoit vrai, ou cette ſaignée romproit les vaiſſeaux du cerveau, ou elle les diſtendroit ſi fort, que la douleur en deviendroit inſupportable. Nous éprouvons néanmoins tous les jours que cette évacuation ſoulage la tête, & cela, au moment même de l'ouverture, lorſque la pléthore eſt conſidérable. Si, ſelon M. Silva lui même, « les » vaiſſeaux du cerveau ſont ſi minces, » qu'ils peuvent à peine ſoutenir l'ef» fort des injections (*b*), » comment ſoutiendront-ils celui de ſix fois plus

(a) *Voyez* Traité de l'uſage des differ. ſortes de ſaig. t. 1, p. 80.

(b) *Ibid.* p. 254.

de ſang, ſans ſe diſſoudre? Voilà les abſurdités où M. Silva s'eſt laiſſé conduire par ſon compas; la régle d'Hippocrate l'auroit beaucoup mieux guidé. « On avoit appliqué fort heu» reuſement, dit M. de Mauper» tuis (*a*), « les calculs de la géométrie, » aux plus grands phénomenes de la » nature. Lorſqu'on a voulu deſcen» dre à une phyſique plus particu» liere, on n'a pas eu le même ſuccès; » mais dans la médecine, on a en» core moins réuſſi.

§. 105. M. Silva prétend (*b*) que la » dérivation ne doit être miſe en uſage » que quand il s'agit d'appeller une plus » grande quantité de ſang dans la » partie d'où l'on ſaigne, & dans les » parties voiſines qui reçoivent le

(*a*) Dans la Lettre citée §. 85.
(*b*) Page 17 de ſa Préface.

» ſang du même tronc artériel ; & ce
» cas ne ſe préſente jamais (à ce que
» je crois) que dans les femmes,
» lorſqu'il eſt queſtion de rappeller
» ou de maintenir leurs évacuations
» naturelles, trop pareſſeuſes, ou peu
» abondantes ; ou lorſqu'il s'agit de
» rétablir un écoulement ſalutaire
» d'hémorrhoïdes ſupprimées. » Mais les calculs de M. Silva ne prouvent pas mieux que la ſaignée du pied appelle plus de ſang dans la matrice, qu'ils prouvent que celles du bras, ou de la jugulaire, en portent plus au cerveau. Ce n'eſt point, ſelon moi, en attirant plus de ſang ſur la matrice, ni en le détournant de ce viſcere, que la ſaignée du pied rappelle les mois des femmes. Je penſe que cet effet eſt dû, en grande partie, au bain des pieds ; ſur-tout lorſque la ſuppreſſion eſt cauſée par

quelque terreur ſubite, ou par un froid qui a ſaiſi la malade. Les fibres reſſerrées tout-à-coup par ces cauſes, commencent, au moyen de l'eau chaude, à ſe relâcher dans les extrémités. La circulation ſe rétablit par-là dans les capillaires artériels de ces parties, & ainſi de proche en proche, juſques dans ceux de la matrice. Si la ſaignée contribue à ce rétabliſſement, c'eſt par l'ébranlement qu'elle cauſe dans le ſang inférieur (*a*). Ce fluide, remis ainſi dans un plus grand mouvement, juſques dans *l'uterus*, reprend ſon cours dans les vaiſſeaux excrétoires de ce viſcère, encore libres d'obſtructions. C'eſt par la même méchanique que la ſai-

(*a*) Ou en reveillant, ſelon les Expériences de M. de Haller, le mouvement dans les globules amoncelés & croupiſſans. *Voyez* ci-après §. 107.

gnée

gnée du pied produit quelquefois l'avortement, ſur-tout ſi elle eſt faite avant que les vaiſſeaux du placenta adhèrent fortement à la matrice. C'eſt ainſi que la velocité, imprimée au ſang de ce viſcere, ſuffit pour produire l'effet qu'on attribue communément à un plus grand abord de ce fluide. On ſçait que l'évacuation périodique du ſexe ſe rétablit quelquefois par le ſeul uſage de ces cordiaux, connus ſous le nom d'*emménagogues*. Dira-t-on que ces remedes portent plus de ſang à la matrice ? Ils ne ſont certainement point doués de cette intelligence ; mais ils ſont pourvus de parties capables de briſer ce fluide, & d'en accélérer la circulation. C'eſt par la même accélération que la fievre fait avorter. On ſçait encore que ſi la ſuppreſſion eſt ancienne, la ſaignée

& le bain des pieds ſont ſans effet. Le mouvement imprimé alors au ſang de la matrice, ne ſuffit plus pour lui faire pénétrer les excrétoires obſtrués de ce viſcere, & le faire parvenir juſques dans ſa cavité.

§. 106. Une expérience de Lower prouve auſſi que la ſaignée du pied n'augmente point la quantité du ſang dans la matrice. Ce ſçavant anatomiſte a ouvert dans un chien une des arteres crurales, & a obſervé que les battemens diminuoient d'abord dans l'artere oppoſée; diminution qu'on ne peut attribuer qu'au ſurplus du ſang attiré dans le vaiſſeau ouvert. Si l'on prétendoit déduire de-là que la dérivation operée par l'ouverture dût ſe communiquer à la matrice, qu'on faſſe attention au ſang que ce viſcere reçoit de moins du côté oppoſé, & il en réſultera tout

au plus une compenſation égale. Mais il eſt plus vraiſemblable que la dérivation ne ſe communique qu'au vaiſſeau ouvert, ou tout au plus aux ramifications immédiates (§. 103). Suivant ces principes, & ceux de M. Senac (*a*), la ſaignée du pied

---

(*a*) Si, ſuivant l'opinion commune, le ſang de l'aorte coule plus librement quand la ſaphene eſt ouverte que lorſqu'elle n'eſt pas ouverte, le ſçavant M. Senac en conclut « qu'avant la ſaignée du » pied le ſang ſe jette dans les arteres » laterales de l'aorte avec plus de force, » qu'il ne s'y jette durant cette ſaignée; » car ſuppoſons, ajoûte-t-il, un tuyau » qui ait des tuyaux collateraux qui ſor- » tent de ſa circonférence, qu'arrivera- » t-il ſi l'on pouſſe de l'eau dans ce tuyau? » L'eau ſe jettera ſans doute avec plus de » force dans les tuyaux lateraux ſi elle » trouve un obſtacle à l'extremité de ce » tuyau; mais ſi on enleve l'obſtacle, » elle preſſera moins les parois qui la » renferment, & elle entrera avec moins » de force dans les tuyaux lateraux. » *Voyez* les Lettres de M. Senac, publiées

diminueroit plutôt l'abord du ſang dans la matrice, qu'elle n'y porteroit ce fluide. Mais, nous l'avons déja dit, la ſaignée obéit peu aux loix connues de l'hydraulique. *Voyez* ci-après, §. 110.

§. 107. Cet ouvrage étoit fort avancé, lorſque celui de M. Haller m'eſt tombé entre les mains : j'y ai vu avec un plaiſir bien ſenſible, la théorie que je viens d'établir (§. 105,) confirmée par ſes expériences. Ce ſçavant médecin a obſervé dans une infinité de grenouilles & d'autres animaux, que le ſang croupiſſoit &

ſous le nom de Julien Moriſſon, p. 38, 39.

M. Senac conclut encore des mêmes principes, que la dérivation n'eſt qu'une chimere, & il établit ſur ſes ruines une revulſion univerſelle ; revulſion qui ſera double, ſelon lui, lorſqu'on ouvrira un vaiſſeau près des arteres engorgées. Il le prouve par des expériences analogues à celles de M. de Haller.

fournoit au repos, à mesure que l'animal s'affoiblissoit. Cette stagnation réduisoit ce fluide en des amas de globules qui dégénéroient en une espece de masse huileuse. Toutes les fois que dans cet état il saignoit une veine du mésentere, ces coagulations étoient remises en mouvement, & recouvroient leur fluidité dans la veine ouverte & dans les vaisseaux voisins, cet effet diminuant à proportion de l'éloignement de l'ouverture (§. 100, 103.) Cela semble prouver, pour le répéter encore, que la saignée est d'autant plus efficace pour dissiper l'obstruction inflammatoire, qu'on la fait plus près de cette derniere (*a*). Formée, comme le pré-

---

(*a*) Les expériences de M. Hales prouvent aussi cette vérité. *Voyez* son Hæmostatique, exp. 22, art. 22.

tend M. de Haller (*a*), par la réunion & l'amoncelement des globules sanguins, elle ne fait point de tumeur ou de dilatation dans le vaisseau ; parce que le nouveau fluide qui arrive du cœur, passe dans les rameaux voisins, & cela sans faire effort contre l'obstacle. Voici l'expérience qui le prouve : « Je liai, dit notre auteur (*b*), » une artere du mésentere d'une gre- » nouille avec un brin de soie. Le » sang perdit son mouvement au- » dessous de la ligature, & même » au-dessus. Les globules amoncelés » s'arrêterent sans gonfler l'artere. » Le sang qui arrivoit du cœur à cet » amas, ne le forçoit point, & n'a- » gissoit pas sur les globules immo-

(*a*) Mémoires sur le mouv. du sang, & sur les effets de la saignée, &c. p. 80.
(b) *Ibid.* p. 204.

» biles ; il ſe détournoit, & ſe jettoit » dans la branche la plus voiſine. » Bien plus, le ſang arrêté au-deſſus » de ſa ligature, ſe perdit peu-à-» peu, abandonna l'artere, & la » laiſſa vuide depuis la branche juſ-» qu'à l'endroit de la ligature. Cette » expérience, vérifiée ſur trois autres » grenouilles, montre, ajoûte M. de Haller (*a*), » que les arteres obſtruées » ne ſe gonflent pas & ne ſe dila-» tent pas, comme le demande la » théorie communément adoptée des » inflammations. Au lieu de forcer » les embarras des vaiſſeaux, le ſang » qui entre dans les arteres bouchées » par une cauſe quelconque, s'en » détourne, & ſe jette dans les pre-» mieres branches libres du même » tronc. Le même phénomene a lieu

(*a*) *Ibid*. p. 206, 207.

» dans les anévrismes. Le sang ne les » dilate pas, il s'en détourne pour » enfiler les vaisseaux libres.» Puisque l'ouverture, faite à une veine du mésentere, remet en mouvement les globules amoncelés, il paroît, dit M. de Haller (*a*), « combien la saignée est propre à rétablir la circu» lation suspendue dans les noyés & » dans les maladies soporeuses. L'on » voit aussi que les coagulations pro» duites par la peur, le froid des » fievres, ou par d'autres causes, » peuvent être déplacées & dissoutes » par la saignée, & qu'elle rend la » fluidité au sang arrêté (*b*). » Peut-être que les partisans de la saignée

(a) *Ibid.* p. 103, 104.

(*b*) C'est l'effet que peut produire la saignée du pied, dans la suppression des regles, si elle est employée bientôt après cette suppression.

inféreront de-là qu'on ne ſçauroit trop ſaigner dans les obſtructions des vaiſſeaux, & dans le cas de la ſtagnation des fluides. La choſe pourroit être ainſi, ſi le mouvement du ſang, réveillé par la ſaignée, ſe ſoutenoit enſuite; mais il paroît par d'autres expériences du même auteur, que ce mouvement devient toujours plus languiſſant, & ſe perd enfin par les ſaignées réitérées.

§. 108. La diſpute ne roule pas ſeulement ſur la préférence dûe à une ſaignée plutôt qu'à une autre; on differe encore à l'égard du tems qu'on doit la faire. Mauriceau veut que dans l'inflammation de la matrice, cauſée par la ſuppreſſion des vuidanges, on commence par ſaigner une ou deux fois du bras, ſi la malade eſt extrêmement pléthorique.

» Mais, ajoûte-t-il (*a*), s'il y a une » ſuppreſſion de vuidanges, ſans ap» parence de grande pléthore, & » ſans aucun notable accident, pour » lors on peut pratiquer d'abord la » ſaignée du pied, ſi on la ſouhaite : » néanmoins je trouverois ſouvent à » propos qu'elle fût précédée de » quelques-unes du bras, pour dé» gager par ce moyen plus promp» tement la poitrine, à laquelle on » doit particuliérement avoir égard » en cette occaſion. » Mercurial & ſes adhérans veulent au contraire qu'en toutes ſuppreſſions de vuidanges, on commence toujours par ſaigner du pied. Mauriceau le défend, dans la crainte d'augmenter l'inflam-

(*a*) Liv. 3, chap. 9 de l'inflam. de la matrice.

mation, » en attirant vers la matrice » la grande abondance d'humeurs, » dont l'habitude regorge. » Mais d'autres lui repliqueront avec autant de probabilité, que la ſaignée du pied détournera ces humeurs du lieu où il craint de les attirer (§. 106.) Ils ajoûteront même que ſon efficacité dépend de ſa promptitude. Ils le prouveront par le rétabliſſement des régles, ſouvent opéré par celle qu'on emploie d'abord après leur ſuppreſſion; au lieu qu'elle devient inutile, & même dangereuſe, ſi l'on donne aux humeurs le tems de ſe fortifier dans la matrice (§. 105.) D'autres répondront que, ſoit qu'il y ait pléthòre, ou non, l'ouverture de la ſaphene n'attirera de plus en bas, que la quantité évacuée, puiſque la dérivation répond à l'évacuation, & qu'ainſi la matrice ne

recevra rien de cette quantité.

§. 109. Suivant l'opinion commune, le ſang porté en plus grande quantité ſur la partie engorgée, par la ſaignée dérivative, entraîne par ſon impétuoſité celui qui y croupit (*a*). Mais celui qui coule des veines du nez & de celles qui ſont ſous la langue, a un cours trop lent, pour qu'on puiſſe attribuer ſes bons effets à la rapidité de ſon mouvement. Il ſuffit que l'ouverture d'une veine diminue la réſiſtance à côté de la partie obſtruée, pour que le ſang épais & croupiſſant ſe dé-

(*a*) Cette théorie eſt parfaitement démentie par l'expérience de M. de Haller, rapportée §. 107. Elle démontre que le ſang qui vient du cœur ne fait point effort contre les obſtacles qu'il rencontre, mais qu'il ſe détourne d'abord pour enfiler les premieres branches libres, ou celles qui lui offrent le moins de réſiſtance.

place, & se porte vers le vuide fait par l'évacuation (§. 107.) Lorsque la nature guérit une esquinancie, ce n'est point en poussant le sang contre la partie engorgée, mais en conduisant à la surface celui qui étoit arrêté (*a*). L'application d'un cataplasme produit le même effet, en relâchant les parties extérieures du col. Le docteur Pringle (*b*) recommande le remede suivant, comme un des plus efficaces dans cette maladie. « Trempez, dit-il, un mor-
» ceau de flanelle épaisse dans égale
» quantité d'huile commune & d'es-

(a) *Ei qui ab anginâ corripitur, si tumor factus fuerit in collo, bonum est, aph. 24, sect. 6.... Ei qui ab anginâ corripitur, si tumor & rubor in pectore supervenerint, bonum; extrà enim vertitur ægritudo.* Aph. 12, sect. 7.

(*b*) Obs. sur les maladies des armées, &c. tom. 1, p. 216.

» prit de corne de cerf ; appliquez-
» la autour du col, & renouvellez-
» la une fois toutes les quatre ou cinq
» heures : au moyen de quoi, le col,
» & quelquefois le corps entier en-
» tre en ſueur, qui, après la ſaignée,
» emporte l'inflammation, ou du
» moins la diminue beaucoup. » Si les grands phlébotomiſtes s'aviſent jamais d'en venir aux applications extérieures, ce n'eſt qu'après avoir ſi fort épuiſé le malade, qu'elles ne font guères plus d'effet que ſur une partie morte.

§. 110. Toutes les ſçavantes chimeres qu'on a débitées ſur la dérivation & la révulſion, n'ont ſervi qu'à mieux découvrir l'incertitude de l'art. L'application des loix de l'hydraulique à nos liqueurs eſt mal conçue, & peut devenir très-dangereuſe en pratique (§. 98.) Rien de

plus obſcur que la vraie diſtribution du ſang, eu égard à la partie affectée, avant, pendant, & après la ſaignée. La ligature plus ou moins forte, les diverſes émotions de l'ame, les obſtacles que le ſang peut rencontrer dans ſa marche, ſa quantité & ſa qualité différentes, les divers dégrés de réſiſtance de tel ou tel vaiſſeau, ſes battemens plus ou moins forts, l'ouverture plus ou moins grande de la veine, la maniere dont le ſang en ſort, la diſpoſition actuelle de la partie affectée, la tendance particuliere du ſang, (§. 99;) tout enfin, juſqu'aux ſituations & aux divers mouvemens du corps, peut apporter des variations dans la diſtribution de nos fluides, & détruire le parallele entre nos vaiſſeaux & les tuyaux hydrauliques. Mais c'en eſt aſſez ſur une matiere auſſi obſcure

que celle de la dérivation & de la révulſion. Si l'on parvient jamais à l'éclaircir, de même que les autres conjectures de la médecine, ce ne peut être qu'en écrivant avec la plus exacte fidélité tous les changemens, bons & mauvais, qui arrivent après les différentes ſaignées, & les autres ſecours employés dans chaque maladie (a). Un recueil d'obſervations pareilles, continué depuis Hippocrate par les médecins de tous les pays, auroit diſſipé une bonne partie des ténebres qui enveloppent la médecine; mais chacun a voulu tirer ſes raiſonnemens & ſa pratique de ſes propres chimeres, quand il n'auroit dû les puiſer que dans la nature, & dans l'accord des médecins de tous les tems.

(a) *Voyez ci-après*, §. 205, 209, 211, &c.

§. 111. Tout ce que nous sçavons donc de bien certain sur les effets de la saignée, c'est qu'elle diminue la masse générale du sang, & qu'ainsi il s'en porte moins après chaque évacuation, à la partie d'où on veut le détourner. Mais supposé que l'ouverture de certains vaisseaux en rappelle une plus grande quantité de la partie affectée, que celle de quelques autres (*a*) ; on ne sera peut-être jamais parfaitement d'accord sur ces vaisseaux. Les anciens distinguoient deux tems dans l'inflammation & les grandes douleurs ; celui où l'humeur est encore en fluxion, & celui où elle est déja fixée dans la partie. Dans le premier cas, ils ouvroient les veines éloi-

(*a*) Ce que nous avons dit, §. 94-107, semble prouver que la chose est ainsi.

gnées, pour faire révulſion (*a*); & dans le ſecond, celles de la partie affectée même, ou qui en étoient les plus proches. Cette ſaignée, qu'ils nommoient dérivative (*b*), eſt dans

(*a*) Autre diſpute ſur le plus ou le moins d'éloignement. Les uns veulent, par exemple, que la ſaignée du pied ſoit plus revulſive à l'égard de la tête, que celle du bras; d'autres, que celle-ci le ſoit plus que la premiere : certains leur accordent un effet égal; & d'autres ne donnent la ſupériorité qu'à la ſaignée du cou. Hippocrate ſaignoit du bras dans l'eſquinancie commençante. Les anciens trouvoient ſans doute cette ſaignée auſſi revulſive que celle du pied, par rapport à la tête, puiſqu'ils n'employoient cette derniere pour la dégager que dans le cas de la ſuppreſſion du flux menſtruel, ou hémorrhoïdal.

(*b*) Ce terme donne une fauſſe idée de l'effet de cette ſaignée. Il ne préſente d'abord à l'eſprit qu'une plus grande quantité de ſang, attiré ſur la partie malade; attraction qui pourroit augmenter l'engorgement qu'on ſe propoſe de diſſiper. Cette ſaignée devroit plutôt prendre le nom de revulſive immédiate, ou de locale. Je n'ai

le fond la plus révulſive, ou, pour parler plus conformément à ſes effets, celle qui rétablit avec le plus d'efficacité le mouvement du ſang dans la partie engorgée (§. 103, 107.) Lorſque la douleur étoit déja violente, Hippocrate ſaignoit le vaiſſeau le plus proche du mal (*a*), pour aller chercher juſques dans la partie même la matiere qui la cauſoit. Dans les grands maux de tête, il ouvroit les veines des narines, ou celles du front; dans l'eſquinancie confirmée, celles qui ſont ſous la langue; dans les douleurs des lombes, des hanches, &c. celles du

---

point de terme pour préſenter à l'eſprit la propriété qu'elle a de déplacer le ſang arrêté, à moins qu'on ne me paſſât celui de *dimotoire*, ou de *diſlocante*.

(a) *In doloribus leniendis, proximum ventrem purga, proximum vas ſeca.* Epid. lib. 6, ſect. 6, art. 7.

pied, ou du jarret (*a*). C'eſt conformément à cette pratique, qu'il ſaigna du pied une eſclave Iduméenne, qui, après l'accouchement, ſouffroit de grandes douleurs à une hanche & à une jambe, qui lui cauſoient des convulſions. Enfin dans la pleuréſie, il ouvroit la veine interne du bras, du côté du mal. Les Egyptiens ſcarifioient avec ſuccès le côté douloureux. Dans la péripneumonie, ils faiſoient cette opération ſur la poitrine; dans l'inflammation du foie, ſur la région de ce viſcere; dans celle de la rate, ſur le côté gauche; & ainſi de même dans toutes les inflammations rebelles, ſur-tout quand ils craignoient qu'elles ne dégénéraſſent en gangrene ou en ſquir-

(a) *In lumborum & pudendis doloribus, ex venis poplitis, vel malleoli mittatur ſanguis.* Lib. de naturâ hominis.

the, ou qu'il s'agissoit d'éréſypeles conſidérables (*a*). Le célebre M. Van-Swieten nous apprend qu'il a ſouvent vu guérir des ophthalmies par l'application des ventouſes ſur la nuque, après avoir réſiſté à tous les autres remedes (*b*). Elles ne ſont pas moins efficaces dans les douleurs violentes de la tête, & toutes les fluxions des yeux, des oreilles, &c. Les véſicatoires répondent au même but.

§. 112. Galien ſaignoit auſſi les veines les plus proches de la partie affectée, dans la vue de réſoudre l'obſtruction. Trallien & tous les

(a) *Vide Proſper. Alpin. de med. Ægypt.* p. 207, &c.

(b) *Difficillimas ophthalmias, vix ullis remediis cedentes, ſolis cucurbitulis nuchæ appoſitis, ſanatas fuiſſe vidi ſæpiùs.* Van-Swieten, comment in Boerh. aph. 396, tom. I, pag. 620.

praticiens célebres ont exalté la saignée du cou dans les maladies de la tête, & sur-tout dans la phrénésie (*a*). Ils ont aussi beaucoup loué l'ouverture des veines qui sont sous la langue. Tous les soldats employés en 1664, à l'expédition de Hongrie, à qui on ouvrit de bonne heure les ranines, échapperent, au rapport d'Amman, à la fievre qui régna parmi eux (*b*); au lieu que tous les autres en moururent, mais ce fait peut être un peu exagéré. Prosper Alpin (*c*) nous apprend que les médecins Egyptiens ouvrent ces veines avec succès dans l'inflammation des amygdales; il nous dit aussi (*d*) qu'il

(a) *Voyez* l'Ouvrage de M. Tralles, cité §. 101.

(*b*) Elle est décrite sous le nom de *febris hungarica.*

(*c*) *Med. Ægypt.* p. 129.

(d) *Ibid.* p. 136.

a vu au Caire plusieurs personnes délivrées, comme par miracle, de maux de tête, & d'ophthalmies anciennes, par l'ouverture de l'artere du front. Les bons effets de toutes ces saignées s'accordent avec les démarches de la nature. On sçait que quand elle guérit la tête par l'évacuation des vaisseaux, c'est presque toujours par l'ouverture de ceux du nez, comme les plus proches du mal. Aussi est-ce pour l'imiter, que les médecins Egyptiens font scarifier les narines. Ils regardent comme spécifique, l'évacuation faite par cette voie dans toutes les douleurs, & les inflammations des yeux & de la tête; ils en aident l'écoulement, en faisant respirer de l'eau tiéde par le nez. Un brin de paille, enfoncé avec précaution dans les narines, peut être substitué aux scarifications,

dont on doit éviter la douleur au malade. Cet artifice ſuffit, ſur-tout lorſque le ſang eſt diſpoſé à ſortir par-là, ou qu'il en a déja coulé quelques gouttes. Cette méthode, ſi efficace parce qu'elle imite la nature, ſauveroit la vie à une infinité de malheureux qu'on tue, ou qu'on tourmente par des ſaignées du pied qui ne finiſſent point.

§. 113. Mais les médecins que nous avons cités, n'ordonnoient point indiſtinctement les ſaignées locales, (§. 111,) dans tous les âges & les tempéramens. Ils y ſubſtituoient les ventouſes, ſoit ſeches ou ſcarifiées, lorſque le malade étoit dans l'enfance ou dans la vieilleſſe, lorſqu'il ſe trouvoit phlegmatique, ou délicat, ou déja affoibli par la maladie. On peut voir dans Celſe, les excellens préceptes qu'il donne ſur l'emploi des

des ventouſes dans les différens cas. On lit auſſi dans Proſper Alpin (*a*) les grands avantages que les Egyptiens retirent de ce remede.

§. 114. La pratique des médecins Chinois & Japonnois ſemble prouver encore la préférence dûe à l'évacuation, faite dans le voiſinage de la partie affectée. Le docteur Kempfer nous aſſure avoir vu au Japon des effets ſurprenans de l'*acupuncture*, ſurtout dans la colique appellée *ſenki*. Il a été témoin de pluſieurs guériſons de cette colique, opérées ſur le champ par la ſeule application de ce remede. Cette maladie eſt ſi commune dans le pays, que de dix perſonnes adultes, à peine y en a-t-il

(a) *Med. Ægypt.* p. 199, 201, 207; & ailleurs.

une qui n'en ait ſenti les atteintes. Elle eſt produite par l'uſage immodéré d'une biere très-forte, nommée *ſacki*, faite avec le riz fermenté. Elle cauſe des tiraillemens, & des douleurs inſupportables dans les inteſtins, dans les muſcles du bas-ventre, & ſur-tout dans les aines & les parties voiſines. C'eſt ſur la région du foie, que les chirurgiens Japonnois appliquent l'aiguille dans cette maladie. Ils la font entrer ordinairement juſqu'à la profondeur d'un demi-pouce, & quelquefois juſqu'à celle d'un pouce. Ils la tiennent dans la plaie pendant le tems d'une ou deux reſpirations; enſuite ils la retirent, & preſſent la partie avec les doigts. Ils font neuf trous en trois rangs, diſpoſés en parallélogrammes, & laiſſent un demi-pouce de diſtance

entre chaque trou (*a*). Si, conformément à cette pratique, on employoit dans certaines coliques une ventouſe, un cataplaſme, ou un véſicatoire (*b*) ſur la région du foie, on pourroit guérir ces maladies en quelques heures, au lieu qu'on affoiblit très-ſouvent le malade en pure perte par pluſieurs ſaignées.

§. 115. Les Chinois emploient dans la plûpart des maladies le cautere, appellé *moxa*, comme les Japonnois y font uſage de la piqueure de l'aiguille. Le même Kempfer nous apprend que les Hollandois établis à Batavia, & dans les autres parties de l'Inde, ont éprouvé plus

(a) *Voyez* Kempfer, Hiſt. civile & naturelle du Japon, ou Hiſt. moderne des Chinois, des Japonnois, des Indiens, &c. dont l'auteur a tiré de celle de Kempfer ce qu'il dit ſur cette matiere.

(b) *Voyez ci-après*, §. 131, 142.

d'une fois l'efficacité du moxa pour la guérison de la goutte & des rhumatismes. Les Chinois font aussi un usage très-fréquent des ventouses dans les coliques ordinaires. Ils se servent encore dans certains cas, de l'aiguille japonnoise. Il est vrai qu'ils n'appliquent pas toujours le moxa sur la partie affectée. Dans les maux d'estomac, ils font cette application sur les épaules; dans les pleurésies, sur les vertebres du dos, &c. mais aucune partie n'est plus livrée à ce caustique, que le dos, dans toute la longueur de l'épine (*a*).

§. 116. L'*ustion* des parties malades est aussi fort usitée parmi les Egyptiens. Alpin (*b*) nous dit qu'ils l'emploient avec succès dans les dou-

(a) *Voyez* l'Hist. moderne des Chinois, &c. déja citée.

(b) *Med. Ægypt.* p. 209, &c.

ſeurs anciennes du dos, des lombes, du cou, & celles de toutes les articulations. Ils s'en ſervent ſur-tout dans la ſciatique, & la goutte des pieds & des mains, avant que les nœuds ſe ſoient emparés de ces parties. Dans la ſciatique, ils brûlent non ſeulement l'articulation dans pluſieurs endroits, mais encore la cuiſſe (*a*). Ils diſſipent par-là les vents & les humeurs, & fortifient les jointures, en les deſſéchant. Dans l'hydropiſie aſcite, ils font l'uſtion au-deſſous du nombril, & de l'hypo-

(a) *Non tantùm partes fluxione vexatas inurunt, ſed illas quoque, quæ ipſis humores demandant.... quâ factâ ipſarum partium uſtione per quas humor ad debiles articulos fluit, viæ anguſtiores redduntur, neque ita facilè poſt, humor ad articulos fluit; ex quo, neque ita facilè in podagram incidunt.* Alpin. Med. Ægypt. page 210.

condre gauche ; dans la phthiſie & dans l'empyeme, ils appliquent leur cautere ſur la poitrine. Alpin rapporte la cure d'un malade de quarante ans, qui, tourmenté depuis pluſieurs années, de l'aſthme le plus mauvais, n'avoit pu en être ſoulagé par aucun des nombreux remedes qu'il avoit employés. Enfin, le corps conſumé & réduit au maraſme, il eut recours à l'uſtion égyptienne, qu'il appliqua ſur trois endroits de la poitrine. Il entretint pendant long-tems l'ouverture des ulceres, & fut parfaitement guéri (*a*).

(a) *Dominus à Rege quadraginta annorum, Cayri multos annos ab aſthmate difficillimo vexatus, à nullo ex innumeris ab ipſo expertis auxiliis juvatus, demùm ad pectoris uſtionem, Ægyptiorum modo præſtandam, ad ultimam ſalutis ſpem, quaſi totus conſumptus, ac ferè tabidus, ſibi pectus triplici uſtione inuſſit, ulceraque diù aperta ſervavit : quo auxilio ſanatus eſt.* Alpin. Ibid. p. 211, 212.

§. 117. Les Egyptiens tiennent la pratique de l'uſtion d'Hippocrate même. Ce grand médecin enſeigne dans ſes aphoriſmes, que les perſonnes travaillées de ſciatiques anciennes, tombent dans le deſſéchement de la cuiſſe, & dans le boitement, s'ils ne font pas uſage de ce cauſtique (*a*). Il dit encore (*b*) qu'il faut faire dans la ſciatique pluſieurs uſtions profondes ſur la cuiſſe.

§. 118. Voici la maniere dont les Egyptiens pratiquent leur uſtion. Ils prennent une eſpece de tente de lin, longue d'un pied & demi, & groſſe de trois doigts, qu'ils enveloppent de coton. Ils la lient avec un fil de

---

(a) *Quibuſcumque à coxendico dolore moleſtatis diuturno excidit coxa, iis crus tabeſcit, & claudicant, ſi non urantur.* Aph. 60, ſect. 7.

(b) *Lib. de inter. affect.*

ſoie, & y donnent la forme pyramidale. Ils en appliquent exactement la baſe ſur la partie qu'ils veulent brûler. Ils mettent le feu à ſa partie ſupérieure, & laiſſent conſumer toute la tente. Pendant que la peau brûle, ils en touchent continuellement les environs avec un fer, pour prévenir toute inflammation interne. Ils obſervent auſſi de laiſſer une iſſue au milieu de la tente, pour favoriſer l'évaporation, & empêcher l'extinction de la flamme. Ils mettent de la moëlle ſur la partie brûlée, & en continuent l'application juſqu'à la chute de l'eſcarre (*a*).

§. 119. Je n'ai point retracé tous ces ſecours, (§. 114, 115, 116,) dans la vue de reſtituer à la chirurgie les moyens douloureux. Cet art

---

(*a*) *Vide Alpin. med. Ægypt.* p. 209, 210.

qui se perfectionne tous les jours, s'attache à les bannir de la pratique. Mon principal but a été de faire sentir par tous ces exemples l'efficacité des saignées, faites dans le voisinage des parties affectées. J'ai eu aussi en vue d'insinuer la préférence que méritent les remedes locaux sur les fréquentes saignées, puisque celles-ci ne font qu'augmenter le mal, & racourcir la vie. Cependant si tous les moyens doux & usités devenoient inutiles, la guérison ne récompenseroit-elle pas amplement de la douleur de quelques heures, procurée par l'ustion, &c ? Y a-t-il à balancer entre des tourmens aussi longs que la vie, & la souffrance d'un jour ? Ne se résout-on point à l'amputation d'un membre, & à des incisions cruelles & répétées ? Pourquoi donc tant de répugnance pour des mouchetures

ſur la peau, ou pour une uſtion qui donne les plus grandes eſpérances, ſans faire craindre aucune ſuite ?

§. 120. Réſolus (§. 87) d'examiner la doctrine des anciens, & celle des plus célebres modernes ſur la ſaignée, nous avons commencé par Hippocrate ; mais nous avons cru néceſſaire de faire précéder une eſquiſſe du plan général que ce grand homme avoit tracé à ſes deſcendans. L'exécution de ce projet nous a développé dans quels cas, & dans quelles vues il ouvroit la veine, (§. 90-91.) Elle nous a jettés auſſi ſur les queſtions de la révulſion, & de la dérivation. Nous avons d'abord examiné la premiere, (§. 93-104.) Nous ſommes venus enſuite à la ſeconde, (§. 106-110.) Cette multiplicité de matieres nous a inſenſiblement fait perdre Hippocrate de vue.

Revenons-y, & finissons l'article qui regarde ce fondateur de la vraie médecine. Il ne paroît point par ses écrits, qu'il répétât ordinairement la saignée dans les maladies inflammatoires; & encore ne l'ordonnoit-il qu'avec les restrictions énoncées, (§. 89.) S'il la faisoit jusqu'à défaillance, ce n'étoit que dans les gens robustes, & dans le premier commencement des maladies très-aiguës (*a*); hors de ce cas, il croyoit dangereuse toute évacuation subite & immodérée (*b*). Lorsque ce grand

(a) *Expedit usque ad animi defectionem ducere, si æger perferre possit.* Aph. 3, sect. 1. *Si in valde acutis vires integræ & valentes erunt, statim ad animi deliquium ducendum.* Aph. 29, sect. 2.

(b) *Plurimùm atque repente evacuare vel replere, calefacere, vel refrigerare, sive quovis alio modo corpus movere, periculosum: quoniam omne nimium naturæ inimicum.* Aph. 51, sect. 2.

M. Hales prouve par ses expériences le

homme avoit reprimé la fougue du ſang par le régime convenable, par les lavemens rafraîchiſſans, & par la ſaignée, faite un des quatre premiers jours de la maladie (*a*); il aidoit la nature dans la réſolution de la matiere obſtruante, & tâchoit de l'attirer au-dehors par les applications externes, & par la boiſſon des li-

---

danger de tirer beaucoup de ſang à la fois: *Voyez* l'Hæmoſtatique de ce ſçavant, exper. 2, art. 14, 15, &c.

(*a*) Nous ne prétendons point que cette regle générale ſoit ſans exception. Nous avons vu (§.90,) qu'Hippocrate lui-même s'en éloigna dans le cas d'Anaxion. Nous ſçavons auſſi que d'autres médecins ont fait ſaigner des pleurétiques avec ſuccès le ſeptieme & le huitieme jour; mais alors ils ne l'avoient pas été dans le commencement; la pleuréſie étoit ſéche, & le malade, encore robuſte, menacé de ſuffocation. Triller, à l'exemple d'Hippocrate, fit ſaigner le huitieme jour, le ſeptieme malade dont il parle dans ſon Traité de la pleuréſie.

queurs délayantes. Il ſçavoit accommoder celles-ci aux différens cas, par l'addition des remedes convenables, comme, par exemple, celle du miel, &c. dans la pleuréſie & la peripneumonie ; mais il étoit très-attentif à ne point abbaiſſer la fievre au-deſſous du dégré propre à opérer la coction de la matiere nuiſible.

§. 121. Venons à Galien (*a*). Quoique ce médecin fût beaucoup plus prodigue du ſang qu'Hippocrate, il ne porta jamais l'excès des ſaignées à celui de nos jours. S'il ré-

---

(*a*) Qu'on ne me chicane point ſur l'ordre des temps. Je place ici Galien après Hippocrate, parce qu'il eſt, après lui, le plus célébre des médecins, & qu'il a rétabli la doctrine de ce grand homme, renverſée par le téméraire Aſclepiade. Mais de combien de nouveaux Aſclepiades la médecine n'a-t-elle pas été inondée depuis le reſtaurateur d'Hippocrate !

pétoit cette évacuation, ce n'étoit presque jamais au-delà de trois fois ; & alors il en diminuoit la quantité à chaque reprise. Il nous dit (*a*) qu'il tira à une fébricitante, dont les régles étoient supprimées depuis huit mois, dix-huit onces de sang le premier jour, douze onces le second, & huit onces le troisieme. « C'est » ici, à mon avis, dit M. Leclerc (*b*), » le premier exemple que l'on ait de » la quantité précise du sang tiré par » une saignée. » Il est vrai que Galien n'étoit pas toujours aussi modéré dans la quantité du sang qu'il évacuoit à chaque reprise. Il nous apprend (*c*) qu'il en tira d'abord trois livres [36 onces] à un malade attaqué d'une violente ophthalmie, &

(a) *De morb. vulgar. comment. 3, c. 29.*
(*b*) Histoire de la Médecine, p. 703.
(c) *De cur. rat. per sang. miss. cap. 17.*

quatre heures après, une autre livre. Nous ſçavons auſſi qu'il ſaignoit juſqu'à défaillance ; mais il n'en venoit-là, que dans les malades robuſtes, qui ſe trouvoient attaqués de la fievre la plus aiguë, allumée par la plénitude d'un ſang bouillant (*a*) ; en un mot, il n'employoit un tel remede, que dans les fievres les plus ardentes, les douleurs les plus vives, & les inflammations les plus fortes (*b*). Hors de ces cas, il veut qu'on s'abſtienne de pareilles ſaignées, crainte que la ſyncope ne finiſſe par la mort, comme il nous dit l'avoir vu arriver

---

(a) *Ubi ferveſcentis ſanguinis ineſt plenitudo, acutiſſimam accendens febrim, ſubitò ac ſimul evacuare expedit, eamque inanire tentandum vel ad animi deliquium uſque, virium modo inſpecto, robore, &c.* Ibid. cap. 12.

(b) *In febribus ardentiſſimis, in maximis inflammationibus, & vehementiſſimis doloribus.* Gal. com. 1, in aph. Hip.

dans trois malades, par l'imprudence des médecins. Il craignoit ſi fort les bevues à cet égard, qu'il va jusqu'à interdire la ſaignée aux jeunes praticiens, peu verſés, ſelon lui, dans les connoiſſances néceſſaires pour ſaigner utilement. Dans les cas ordinaires, il partageoit en deux ou trois ſaignées la quantité du ſang qu'il croyoit pouvoir évacuer. Il faiſoit quelquefois les deux premieres, le premier jour de la maladie, quelquefois il renvoyoit la ſeconde au lendemain; & d'autres fois, il en faiſoit une troiſieme, le troiſieme jour. Il étoit rare qu'il en vînt à une quatrieme. Lorſqu'il avoit en vue de porter l'évacuation jusqu'à la défaillance, il étoit attentif à toucher le pouls; & dès qu'il s'appercevoit de ſon affoibliſſement, de la pâleur des lévres & du viſage, &c. il fermoit la veine.

§. 122. Les méthodiques blâmoient avec raiſon la ſaignée faite juſqu'à défaillance ; mais auſſi ils la pratiquoient dans tous les âges, ſi les forces étoient ſuffiſantes. Il eſt vrai qu'il ne paroît point qu'ils répétaſſent cette évacuation : « On ne » trouve du moins aucun exemple » dans Cœlius, dit M. le Clerc (*a*), » d'une ſaignée réitérée, ſi ce n'eſt » dans le ſeul cas de la manie, où » cet auteur croit que ſi l'on a été » empêché la premiere fois par quel» que cauſe que ce ſoit, de tirer la » quantité de ſang que l'on ſouhaite, » l'on doit y revenir une ſeconde. Ils ordonnoient rarement la ſaignée avant le troiſieme jour, dans l'idée qu'on ne devoit point ouvrir la veine, tant qu'il y avoit lieu de ſoupçonner

---

(*a*) Hiſt. de la Médecine, p. 475.

quelque crudité dans les premieres voies. Très-modérés ſur la ſaignée, ils l'étoient peu ſur les ventouſes. Ils en couvroient ſucceſſivement preſque tout le corps dans la plûpart des maladies. Ils les ſcarifioient le plus ſouvent ; ou bien ils commençoient par appliquer les ſang-ſues à la partie ; & lorſqu'elles étoient tombées, ils y portoient les ventouſes, qui achevoient d'attirer la quantité de ſang qu'ils croyoient néceſſaire. Nous avons vu (§. 46,) l'attention qu'ils apportoient dans les fievres, à purifier l'air (*a*), & à l'accommoder à la nature de la maladie.

(*a*) Le ſçavant Boerhaave a démontré la néceſſité de purifier & de rafraîchir l'air que nous reſpirons dans l'ardeur de la fievre. Il obſerve que la chaleur naturelle du ſang eſt de 92 dégrés, ce qui l'éloigne peu du point de ſa coagulation, qui eſt le 100[e]. Il prouve enſuite que l'homme

§. 123. Les pneumatiques ſe familiariſerent un peu plus avec la ſaignée. Aretée, le plus illuſtre de cette ſecte, la répétoit juſqu'à trois ou quatre fois dans les fiévres inflammatoires. Il tiroit environ neuf onces de ſang, de la veine frontale, dans les violens maux de tête, & cela, après avoir fait précéder la ſaignée du bras ſi le malade étoit robuſte & pléthorique. Il ouvroit auſſi dans le même cas les veines du nez, au moyen de certains inſtrumens, ou d'une plume d'oie, dont

---

ne peut ſupporter long-temps un air d'une chaleur égale à celle de ſon ſang, & à plus forte raiſon celle qui la ſurpaſſe de beaucoup, comme dans la fievre & dans le grand chaud. Il confirme ces vérités par les accidens mortels, arrivés aux différens animaux, placés dans des lieux extrêmement chauds. *Voyez* Boerh. *Elem. chem. t. 1, p. 275, &c. & t. 2, p. 378.*

Voyez auſſi §. 46, 47, 48, 51, 54.

le bout étoit découpé en forme de dents de ſcie. *Voyez* la note (*c*) du §. 39, & le §. 112.

§. 124. Les empyriques, qui ne fondoient l'art que ſur l'expérience vérifiée pluſieurs fois, étoient encore plus modérés ſur la ſaignée, que les pneumatiques. Il paroît du moins qu'Héraclide, le plus célébre de la ſecte, s'en tenoit à une ſeule ſaignée évacuative, pour en venir enſuite à la révulſive, lorſque le malade étoit plein de ſang. S'il n'étoit pas pléthorique, il employoit d'abord la ſaignée révulſive; celle du front, par exemple, dans la phrénéſie. Mais lorſqu'il croyoit cette maladie produite par des crudités, ou par la corruption des humeurs, il ne ſaignoit point. Il n'y omettoit jamais les fomentations, & les autres topiques convenables, appliqués ſur la tête.

§. 125. Quoique la pratique des Arabes ſur la ſaignée ſemble avoir été un peu moins modérée que celle des Grecs, ils ont cependant gardé un certain milieu. Malgré leur penchant à la fiction & à l'hyperbole, ils n'ont jamais rêvé comme de nos jours, que le ſang fût preſqu'inutile à la vie. L'énumération que Rhaſis nous fait des inconvéniens de la fréquente ſaignée, prouve ſa modération à l'égard de ce remede. Il lui attribue la ruine du tempérament, la vieilleſſe prématurée, la deſtruction de l'appétit, la foibleſſe du pouls, celle du cœur, de l'eſtomac, & du foie; l'hydropiſie, le tremblement, la paralyſie, l'apoplexie même, & l'affoibliſſement de toutes les facultés naturelles (*a*). Où

(a) *Vide Rhaſis, de juvamentis, & nocumentis phlebot.*

Rhaſis auroit-il donc trouvé aſſez de maux à imputer à la ſaignée, s'il avoit pu prévoir la pratique moderne ? Qu'en diroit Galien lui-même, s'il revenoit parmi nous ? Lui, qui prétendoit que cette évacuation ne convenoit que peu aux Gaulois (*a*) ; mais elle convient encore moins à leurs deſcendans. Je penſe en effet, que de tous les remedes employés par les modernes, la fréquente ſaignée eſt un des moins convenables à la conſtitution actuelle de nos corps. Enervés par notre genre de vie, ils demanderoient des ſecours propres à rétablir leur vigueur, plutôt qu'à augmenter leur foibleſſe.

(a) *Iis quorum corpora candida ſunt, & carnes habent molles, teneras, & facilè difflabiles, quales Galli ſunt, aut planè ſanguinem non mittes, vel parcè detrahes.* Gal. de cur. rat. per ſang. miſſ. cap. 14.

On ſçait que les Grecs & les Romains, rendus vigoureux par le bain froid, les exercices de la gymnaſtique, &c. employoient néanmoins rarement la ſaignée. Par quelle fatalité faut-il donc que le ſeul peuple François, un des moins robuſtes de l'Europe, ait porté ce remede au dernier excès?

§. 126. Celſe ſe bornoit ordinairement à une ſaignée. Il ne vouloit même pas qu'on la portât juſqu'à la défaillance. Il aimoit mieux la répéter le jour ſuivant, ſi la premiere ne ſuffiſoit pas pour évacuer la quantité du ſang qu'il croyoit néceſſaire. Il employoit ce remede dans toutes les fievres aiguës & inflammatoires, qui attaquoient les gens pléthoriques; mais il ne vouloit point qu'on ouvrît la veine dans les cas de crudités & d'indigeſtion. C'eſt dans cette crainte

qu'il renvoyoit ordinairement la ſaignée au ſecond ou au troiſieme jour, à moins que le cas ne fût preſſant. Il ne vouloit pas non plus qu'on ſaignât après le quatrieme jour. Il s'imaginoit que le ſang mauvais ou ſuperflu pouvoit dès-lors s'être diſſipé, ou avoir déja fait impreſſion ſur les parties ; cas où la ſaignée ne pouvoit qu'affoiblir, & empêcher la nature de réſoudre l'obſtruction (§. 78, 91, 92.) Si la douleur n'étoit pas conſidérable dans la pleuréſie, il y croyoit cette évacuation inutile. Si dans la péripneumonie, le malade manquoit de force, il ſe réduiſoit très-ſagement à la ſeule application des ventouſes ſéches. Nous avons déja vu (§. 113,) que ce médecin nous avoit laiſſé ſur ce dernier remede des maximes très-judicieuſes. Il ſeroit à ſouhaiter que nos modernes

y donnassent quelque attention, & qu'ils le préférassent à la saignée dans une infinité de cas, où cette derniere ne fait qu'augmenter le mal. Nous avons déja touché quelques-uns de ces cas (§. 15, 18, 67, 111, 113.) Ajoûtons que Celse veut qu'on ait recours aux ventouses, même dans les maladies aiguës, si les forces ne permettent pas la saignée, si le malade ne la supporte qu'avec peine, ou si le mal se trouve fixé dans quelque partie : car, ajoûte-t-il, ce remede, moins violent que la saignée, & par-là plus sûr, n'entraîne jamais aucun danger, quand même on l'emploiroit dans le plus fort de la fievre, & dans les cas de crudités (*a*). Galien (*b*) releve

(a) *Vide Cels. lib.* 2, *cap.* 10.

(b) *De cucurbit. meth. med. lib.* 11, *cap.* 17.

l'excellence des ventouſes, avec ou ſans ſcarifications, toutes les fois qu'il s'agit d'attirer la matiere au dehors, comme dans les cas d'eſquinancie, (§. 110,) de fluxions, de maux de tête violens, &c. Mais il veut que leur application ſoit précédée de la ſaignée, ſi le malade eſt pléthorique. Celſe trouvoit nouveau, que déja de ſon tems on employât ce remede dans preſque toutes les maladies (*a*). Que diroit-il aujourd'hui, qu'on le répete ſi ſouvent dans celles où il eſt parfaitement contraire ?

§. 127. Foreſtus, un des plus ſages praticiens qu'on connoiſſe, ne ſaignoit ordinairement qu'une, ou deux fois dans les fievres aiguës. Sil-

(a) *Sanguinem inciſâ venâ mitti novum non eſt ; ſed nullum penè morbum eſſe, in quo non mittatur, novum eſt.* Lib. 2, cap. 10.

vius de Le Boë, qui s'étoit acquis le titre de praticien heureux, Plater, Amatus Lufitanus, &c. fuivoient à-peu-près la même route. Sennert, Stahl, & Frederic Hoffman n'étoient pas moins modérés fur la faignée.

§. 128. Sydenham, celui des praticiens qui, depuis Hippocrate, s'eft le plus attaché à fuivre la nature, fe bornoit à une faignée, dans les fievres qu'il nomme dépuratoires (§. 69.) Il ne la répétoit que dans les tempéramens vigoureux & fanguins. S'il arrivoit même que le malade eût déja fupporté des évacuations de fang trop confidérables, il ranimoit la fievre avec le diafcordium, &c. Sa vue étoit de procurer par ce moyen, la coction de la matiere fébrile, (§. 87-90,) d'où dépend la guérifon de la maladie. Il ne faignoit point dans les fievres accom-

pagnées d'éruptions cutanées. Dans le rhumatiſme inflammatoire, il ſe borna à deux ou trois ſaignées, lorſque l'expérience lui eut appris que l'effuſion d'une plus grande quantité de ſang devenoit nuiſible ou inutile. Il détermine à quarante onces, la quantité de celui que les pleurétiques robuſtes peuvent ſupporter ſans danger ; ainſi il ne faiſoit jamais dans ceux-ci, au-delà de quatre ſaignées. Il ſe bornoit même le plus ſouvent à deux.

§. 129. M. Pringle (*a*) prétend que la quantité de quarante onces ne feroit pas toujours ſuffiſante, « ſi » l'on ne ſe ſervoit des véſicatoires, » qui non-ſeulement abregent la cure, » mais préviennent encore la perte

(*a*) Obſ. ſur les maladies des armées, &c. t. 1, p. 221.

» d'une grande quantité de ſang. »
Ce ſçavant médecin nous permettra de douter de la vérité de ſon aſſertion; car s'il a vu mourir des pleurétiques après quatre ſaignées, à qui on n'avoit pas appliqué les véſicatoires, a-t-il vu guérir tous ceux à qui on les avoit appliqués? D'ailleurs, les médecins qui aiment à économiſer le ſang, ne pourroient-ils pas alléguer avec autant de raiſon, que ces malades auroient évité le trépas, avec une ou deux ſaignées de moins. Il eſt certain qu'il ſe trouve infiniment plus de pleurétiques à qui quatre ſaignées ſuffiroient, même ſans véſicatoires, qu'il ne s'en trouve à qui un plus grand nombre ne ſeroit pas dangereux. Diſons même que les cas où deux ou trois ſaignées ſeroient ſuffiſantes, ſont beaucoup plus fréquens que ceux où quatre ſont né-

ceſſaires. Nous n'ignorons point que des praticiens célebres nous aſſurent avoir été forcés de ſaigner juſqu'à ſept ou huit fois. Tulpius (*a*) nous parle d'une femme qui, le huitieme jour de ſon accouchement, fut ſaiſie d'une douleur de côté des plus violentes, qui l'obligea à lui faire trois ſaignées du pied & cinq du bras. Lamotte (*b*) rapporte un cas à-peu-près ſemblable. Mais que peuvent alléguer ces auteurs en faveur de leurs cures, que le *poſt hoc, ergo propter hoc ?* Car ſi l'on doit jamais ménager le ſang, c'eſt dans les femmes qui en ont déja beaucoup perdu par les vuidanges, &c. Auſſi auroit-il été bien plus prudent d'appliquer un véſicatoire, ou une ventouſe ſur

(a) *Obſ. med. lib. 2, cap. 11.*
(*b*) Traité des accouch. liv. 2, ch. 21.

la douleur. Outre que ces remedes ſont exempts des dangers des ſaignées réitérées, ils apportent un ſoulagement beaucoup plus prompt, & ne donnent point de ces longues convaleſcences; occaſion toujours prochaine de nouvelles maladies. Leur efficacité eſt d'ailleurs confirmée par celle de l'aiguille des Japonnois, & du *moxa* des Chinois (§. 114, 115.) Trallien (*a*) nous dit que l'application d'une ventouſe appaiſe d'une maniere ſurprenante la douleur la plus forte. Le docteur Pringle(*b*)nous aſſure que les véſicatoires appliqués ſur la partie affectée, emportent la ſciatique, ſi elle eſt récente. Lorſque dans le rhumatiſme, la douleur & la tumeur des articulations ſubſiſtent après que

(a) *Lib. 6, cap. 1.*
(*b*) Obſ. ſur les maladies des armées, &c. t. 1, p. 243.

la fievre a été diminuée par les saignées suffisantes, le même docteur nous dit (a) que « trois ou quatre » sang-sues appliquées à la partie où » l'inflammation & la tumeur sont le » plus considérables, terminent la » maladie. On laisse dégoutter le sang » jusqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même. » me. Ballonius, ajoûte M. Pringle, » parle aussi de cette méthode, & » j'en ai fait une expérience suffisante » pour la recommander aux autres. » Mais on ne doit pas s'attendre à » recevoir du soulagement des sang-» sues dans les douleurs des articula-» tions, qui ne sont point accom-» pagnées d'inflammation & de tu-» meur.

§. 130. Il est si peu vrai que les amples saignées soient l'unique re-

(a) *Ibid.* p. 235.

mede des pleuréſies, ſur-tout lorſqu'elles ſuccedent à d'autres maladies, que M. Van-Swieten nous parle d'un empyrique qui guériſſoit promptement les inflammations de poitrine par une certaine vapeur qu'il faiſoit attirer au malade. Le docteur James, auteur du Dictionnaire de médecine, guérit les fievres aiguës & les pleuréſies, par un remede qui lui eſt propre, ſans employer qne très-rarement la ſaignée. M. Marteau, médecin de Paris, y traite actuellement les fluxions de poitrine, ſans beaucoup recourir à ce remede (*a*). « Et j'aſſure ſur mon hon» neur, nous dit-il, qu'il n'eſt mort » aucun des malades qui ont ſuivi

(*a*) Nous avouons que ſi M. Marteau rejettoit indiſtinctement la ſaignée dans toutes les pleuréſies, il donneroit dans un autre extrême qui ſeroit condamnable.

» mes conseils dans ces circonstan-
» ces. Ils sont ordinairement en état
» de sortir le sixieme jour, & sor-
» tent le huitieme au plus tard. Si
» j'en impose, je dois être puni.
» Être rayé du catalogue (des mé-
» decins de la faculté) est une foi-
» ble punition, j'en mérite une cor-
» porelle, & je m'y soumets volon-
» tiers (*a*). Que de punitions à infli-
ger, si les grands phlébotomistes se soumettoient à la même épreuve ! Que ceux qui veulent absolument saigner, apprennent du moins à garder un certain milieu, & n'emploient la saignée que deux, trois ou quatre fois, selon que le malade est plus ou moins robuste & pléthorique ; mais qu'ils l'évitent dans les gens foibles

(a) *Voyez* sa lettre à M. le Camus, insérée dans le *Journal œconomique* pour le mois de Mai 1755.

ou délicats, dans ceux où il se fait actuellement quelque évacuation critique, ou qui en ont déja éprouvé de considérables, ou chez qui la pleurésie ou toute autre inflammation n'est que la suite d'une premiere maladie, ou celle de la mauvaise qualité du sang, plutôt que de la surabondance de ce fluide.

§. 131. Quoique le docteur Pringle estime la saignée d'un grand secours dans les maladies inflammatoires, ce n'est point dans elle qu'il met toute sa confiance. Il regarde le sang comme une liqueur si précieuse, qu'il en épargne plus ou moins la perte, au moyen des vésicatoires. Outre qu'il n'ordonne guères la saignée que les trois ou quatre premiers jours d'une pleurésie; il l'omet entiérement, lorsqu'il trouve les crachats bien établis. « On peut guérir,

» nous dit-il (*a*), avec fort peu de
» ſaignées, une pleuréſie ſimple, ou
» qui n'eſt accompagnée que d'une
» inflammation legere du poumon.
» Le grand remede conſiſte en un
» large véſicatoire, appliqué au côté
» affecté. Si on l'applique à tout au-
» tre endroit, il peut augmenter la
» maladie; mais en agiſſant directe-
» ment ſur la partie, il réſout l'obſ-
» truction, & écarte par-là la fie-
» vre. » Cette pratique eſt fort com-
mune en Angleterre.

» §. 132. Il s'agit de ſçavoir, con-
» tinue le docteur Pringle, s'il vaut
» mieux faire uſage des véſicatoires
» au commencement, ou bien atten-
» dre que le pouls ſoit adouci par
» les fréquentes ſaignées. L'expé-

(*a*) Obſ. ſur les maladies des armées, &c. t. 1, p. 221, 222.

» rience que j'ai, m'engage à pré-
» férer une prompte application ; car
» en traitant dans les hôpitaux un
» grand nombre de ces maladies (de
» pleuréſies) je n'ai jamais vu qu'en
» appliquant les véſicatoires immédia-
» tement après la premiere ſaignée, il
» en réſultât aucun inconvénient ; &
» je me ſuis toujours apperçu au con-
» traire, que ce remede apportoit
» un ſoulagement prompt & certain.
» Bien plus, lorſqu'il n'y avoit pas
» de chirurgien à portée, j'ai fait
» ſouvent appliquer ſur le champ les
» véſicatoires au côté, & ſaigner
» après, pourvu qu'on ouvrît la
» veine avant que les cantharides
» euſſent eu le tems d'agir. Ces vé-
» ſicatoires latéraux ſont ordinaire-
» ment de la largeur de la main.

» §. 133. Quand même les vé-
» ſicatoires feroient diſparoître les

» ſymptomes, il ſeroit plus sûr de
» répéter la ſaignée, à moins qu'une
» ſueur abondante ne ſurvienne avec
» la ceſſation de la douleur, & ne
» rende tous les autres remedes inu-
» tiles. Mais ſi les poumons ſont en
» même tems fort enflammés, la
» cure ne ſçauroit être ſi prompte.
» Car quand même la premiere ſai-
» gnée & le premier véſicatoire ap-
» porteroient du ſoulagement, il ſeroit
» cependant néceſſaire de les réité-
» rer. Quelquefois la douleur ſe re-
» nouvelle, & ſe fixe à l'autre côté;
» mais ſi on la traite comme la pre-
» miere, elle ſe diſſipera pareille-
» ment (*a*).

» §. 134. La péripneumonie eſt na-
» turellement plus dangereuſe que la
» pleuréſie, & cela d'autant plus

(a) *Ibid.* p. 222, 223, 224.

» que les véſicatoires ne ſçauroient » opérer auſſi immédiatement ſur les » poumons que ſur la plevre. Ils ne » laiſſent pas que d'être dans ce cas » même, le remede le plus ſûr après » la ſaignée. La dureté des lits des » ſoldats dans les hôpitaux du camp, » eſt un obſtacle à l'application des » véſicatoires au dos ; mais ils ont » un effet égal aux côtés ; & lorſ- » qu'ils ſont couchés plus molle- » ment, j'applique d'abord ces véſi- » catoires au dos, & enſuite aux » côtés. Ils tendent à ſoulager la poi- » trine, & à provoquer l'expecto- » ration, non-ſeulement lorſqu'on les » applique à la poitrine, mais en- » core lorſqu'on les met aux extré- » mités (*a*).

» §. 135. Lorſque les véſicatoi-

(a) *Ibid.* p. 224.

» res ſoulagent le malade, il eſt alors » tems de provoquer la ſueur; mais » dès que l'expectoration commen» ce, on doit diſcontinuer les ſudo» rifiques, ou les joindre aux expec» torans. Le principal eſt l'oxymel » ſcillitique; ou bien dans une cha» leur conſidérable, ou une grande » ſoif, quelque acide plus agréable. » Mais dans un abbatement de pouls, » après des ſaignées réitérées, le ſel » de corne de cerf, joint à quelque » huile, non-ſeulement ranime le » pouls, mais excite encore l'expec» toration, lorſqu'elle diminue (*a*).

§. 136. Qu'on me faſſe grace ſur la longueur de ces citations, en faveur de la droiture de mes intentions. Les fluxions de poitrine ſont extrêmement fréquentes, & on les

(b) *Ibid.* p. 225.

rend très-souvent mortelles, par les flots de sang qu'on y verse. J'ai donc cru ne pouvoir trop faire sentir les différens moyens de les guérir, en épargnant cette précieuse liqueur. C'est dans la même vue, que je ne puis encore quitter l'article des vésicatoires dans les pleurésies.

§. 137. Ils sont, sans contredit, un grand remede dans une infinité de cas; mais leur usage semble être devenu un peu trop commun en Angleterre, tandis qu'on a donné en France dans l'extrémité opposée. Nos médecins se croient autorisés à les rejetter, par la nature du climat; mais celui d'Italie les admettroit encore moins, si leur raison étoit fondée. Cependant Baglivi rapporte une multitude d'observations qui prouvent leur efficacité dans les pleurésies qui régnerent à Rome sur la fin

du siécle passé. Elles paroissoient dûes au froid extraordinaire de l'hyver. Ce médecin faisoit d'abord appliquer un vésicatoire à chaque jambe, & cela, tant avant qu'après la saignée. Il assure que de cent pleurétiques, traités de cette maniere, il n'en mourut que très-peu. Il ajoûte que la diarrhée qui accompagnoit ces dangereuses maladies, étoit ou diminuée, ou entiérement dissipée par l'usage de ce remede (*a*).

§. 138. On éprouva aussi les bons effets des vésicatoires, dans la pleurésie épidémique qui régna à Edimbourg, dans le printems de 1732. Si la violence des symptomes engageoit quelquefois à répéter la saignée, le pouls en devenoit si foible, qu'on

(*a*) Baglivi, *prax. med. lib. 1, cap. 9, & dissert. de usu & abusu vesicant, cap. 4.*

pouvoit à peine lui redonner la force convenable, que par l'application des véficatoires (*a*). Lorfqu'elle étoit fuivie d'une fueur abondante, la maladie finiffoit heureufement. Sans cela, le pleurétique terminoit fa vie, accablé par la douleur, les anxiétés & l'oppreffion (*b*).

§. 139. Le docteur Freind (*c*) nous affure auffi que tous les pleurétiques qu'il traita à Londres pendant un hiver, fe rétablirent au moyen de trois ou quatre faignées, & de l'application des véficatoites.

§. 140. M. Triller (*d*) en confeille l'ufage aux cuiffes ou aux jambes, fi après quelques faignées, la

(a) *Voyez ci-après*, §. 142.
(b) *Voyez* les Effais de méd. d'Edimbourg, t. 1.
(c) *De feb. comment.* 5.
(d) *De pleurit.* p. 54, 76.

grande difficulté de respirer se soutient, ou devient plus considérable.

§. 141. M. Van-Swieten nous dit (*a*) qu'ils conviennent, si après avoir suffisamment diminué l'ardeur de la fievre par la saignée, la douleur continue, & le poumon commence à se remplir. C'est alors qu'il assure les avoir heureusement appliqués sur le côté douloureux. Mais si Baglivi, le docteur Pringle & une infinité d'autres ont éprouvé les bons effets des vésicatoires dès la premiere saignée, pourquoi attendre que le poumon commence à se remplir, surtout si la tension & la sécheresse des fibres ne sont pas considérables? D'ailleurs, l'expérience a démontré que le camphre répandu sur le vési-

(a) *Comment. in aph. Boerh. aph.* 890; *tom.* 3.

catoire, prévient la trop grande irritation des ſolides, & empêche les cantharides de porter leur impreſſion ſur la veſſie.

§. 142. Ce remede appliqué ſur le mal, peut d'abord diſſiper la matiere obſtruante (*a*), rétablir le mouvement du ſang dans la poitrine, & le rendre par-là plus égal dans le reſte du ſyſtême vaſculeux. Les obſervations faites par M. de Bordeu, ſemblent prouver que telle eſt l'action des véſicatoires. Ce ſçavant médecin a remarqué qu'ils augmentent le mouvement du pouls, qu'ils en développent beaucoup les pulſations, ſur-tout lorſque la plaie qu'ils font, eſt en train de ſuppuration. Il ajoûte qu'on les a vus développer

(*a*) Suivant la méchanique conſtatée par l'expér. de M. de Haller, rapportée §. 107.

beaucoup plus le pouls du côté du corps, ſur lequel ils avoient été appliqués, ou ſur lequel ils avoient beaucoup plus mordu, quoiqu'on les eût mis des deux côtés (*a*). Ce fait démontre la préférence dûe à ceux qu'on fixe ſur le mal même, ſuivant la méthode du docteur Pringle.

§. 143. M. Le Camus nous apprend que les fluxions de poitrine furent communes, & meurtrieres à Paris, pendant le mois d'Avril 1754; que le caractere putride du ſang s'y manifeſtoit par un vice ſcorbutique, & même le ſcorbut, qui infecta les hôpitaux, & un grand nombre de maiſons de Paris. « Auſſi, ajoûte-t-il, » on n'a pas vu les ſaignées réuſſir » dans ces fluxions de poitrine. M. Pe-

(*a*) *Voyez* Recher. ſur le pouls par rapport aux criſes p. 348.

» tit nous a assuré que les fréquentes » saignées dans ces maladies, con» duisoient les malades au tombeau, » & qu'il avoit éprouvé des effets » prompts & efficaces des emplâ» tres vésicatoires, appliqués aux » cuisses & aux jambes; de sorte que » d'un grand nombre de malades de » cette espece, qu'il avoit vus, il ne » lui en étoit pas mort un seul (*a*). » M. Le Camus nous dit encore (*b*) que « la liste des pleurétiques, trai» tés par les phlébotomistes pendant » le mois d'Avril 1755, sera un vrai » martyrologe.

§. 144. Le grand Boerhaave regarde la saignée comme le principal remede dans les maladies inflamma-

(a) *Voyez* le Journal œconomique pour le mois de Mai 1754.

(*b*) Même Journal pour le mois de Mai 1755.

toires; mais il fait plusieurs distinctions auxquelles nos phlébotomistes ne pensent pas. Le seul nom d'inflammation leur suffit pour ne mettre aucune borne à la lancette. Notre auteur nous dit (*a*) cependant que la pleurésie peut se guérir sans ce secours, de six différentes manieres; 1°. par les hémorrhoïdes; 2°. par les urines; 3°. par les selles; 4°. par des abscès qui se manifestent derriere les oreilles, ou aux jambes, avant le sixieme jour; 5°. par le transport de la douleur, du côté à l'épaule, à la main ou au dos; 6°. par une expectoration abondante & convenable, qui commence le quatrieme jour. Si un de ces moyens a actuellement lieu, le médecin doit se borner à le favoriser, & ne point le troubler par

(a) *In aph. de cog. & cur. morb.* §. 888.

aucune

aucune évacuation contraire (*a*); mais si aucune des crises mentionnées ne se fait encore appercevoir, & que la pleurésie soit seche, récente, les symptomes violens, & le malade robuste, Boerhaave veut qu'on vienne d'abord à la saignée, & qu'on laisse couler le sang jusqu'à ce que la douleur diminue considérablement, ou que les premiers indices de la défaillance (note du §. 25,

(a) *Tum medico nihil mutandum, sed omnia continuanda incumbunt. Ergo neque venæ sectio, neque evacuatio, vel mutatio alia instituenda ... sed evacuationi cuilibet (incœptæ) singulari proficienti providendum. Ergo in primo casu anus fovendus molli, laxante, aperiente fotu; aut si minùs sic processerit, hirundinum applicatarum suctu; si secundum observetur, statim fomenta similia, perinæo, hypogastrico apponenda; lenia diuretica aperientia danda. Blanda clysmata diuretica prosunt. In casu tertio similia fomenta emollientia toti obvolvenda abdomini, &c.* Boerh. aph. 889.

& §. 121,) se manifestent. Il la répétoit ensuite, si la douleur & l'oppression reparoissoient avec la même violence ; mais il s'en faut bien que ce grand médecin se soit jamais avisé de porter la saignée jusqu'à la quinzieme & vingtieme fois, suivant la coutume de ceux que nous combattons. Il recommande, pour aider à la résolution de la matiere, de frotter légérement le côté douloureux durant l'évacuation, & d'y appliquer ensuite les topiques convenables, (note du §. 92.) Notre auteur paroît encore plus circonspect sur la saignée, dans la peripneumonie ; crainte que la trop grande diminution des forces ne donne lieu à l'engorgement du poumon. Il nous dit (*a*) que s'il n'y a actuellement aucun

(*a*) Aph. 854.

indice de résolution, & que l'inflammation soit grande, seche, récente, & le malade robuste, il faut en venir d'abord à la saignée, qu'on fait plus ou moins forte, ou qu'on répete, suivant la violence des symptomes; mais il ajoûte dans l'aphorisme suivant, que si ces derniers se soutiennent jusqu'au quatrieme jour, & que l'inflammation paroisse tendre à la suppuration, il faut alors s'abstenir de la saignée; ou ne la faire que très-modérée, si la grande oppression paroissoit l'exiger (*a*). Lorsque l'expectoration est bien établie, il veut

---

(*a*) Que cette conduite est opposée à celle de deux médecins dont nous parle M. de Bordeu (p. 277, 278!) L'un d'eux, pour prévenir la suppuration, fut assez intrépide pour répeter la saignée jusqu'à 32 fois, & l'autre eut la discrétion de s'arrêter à la 28e, peut-être, parce que son malade mourut plutôt que celui de son confrere. Ciel! quelle pratique!

qu'on ne la trouble point par ce remede, ni par les purgatifs, ni les sudorifiques, &c.

§. 145. Le célebre M. Van-Swieten, aussi modéré que Boerhaave sur la saignée, ne veut point non plus qu'on l'emploie dans toutes les pleurésies. Il la dit inutile dans les tempéramens humides, où la douleur est modérée, l'oppression peu considérable, le pouls médiocrement dur, & la fievre seulement dans le dégré nécessaire pour opérer la coction de la matiere morbifique (*a*). Il nous dit encore que la

---

(a) *Si pleuriticus laxæ & humidæ temperiei sit, dolor levis sit, respirationem non multùm impediens, febris levis, non magna in pulsu durities, nulla symptomata sint, quæ functiones alias læsas demonstrent, excreta non recedant à naturali conditione, novimus resolutione curatam iri hanc pleuritidem. Non opus est tunc venæ sectione,*

maladie a coutume de finir bientôt, si l'évacuation salutaire des crachats n'est point détournée mal-à-propos. Mais malheureusement ce cas n'arrive que trop souvent par l'imprudence du médecin; car « celui-ci, ajoûte notre auteur (*a*), » frapé de » la vaine crainte d'une hémopthisie, à la vue de ces crachats teints » de sang, entreprend de les supprimer par la saignée, les astringens, les incrassans, &c.

§. 146. C'est d'après Hippocrate, que Boerhaave & son commentateur ont observé que des crachats, teints d'un peu de sang (*b*), sont

imprimis largâ, cùm non exorbitet febrilis motus, sed talis sit qui sufficiat subigendæ morbi causæ. Com. in aph. Boerh. aph. 887.

(a) *Ibid.* aph. 851.

(*b*) Hippocrate ne condamne que ceux qui sont trop sanglans, & qui paroissent dès le premier commencement de la maladie. *Vide coac. prænot.* n°. 390.

d'un bon augure, lorſque la coction de la matiere nuiſible commence à ſe faire. Auſſi le prince de la médecine nous dit-il (*a*) que les pleuréſies bilieuſes, où ils étoient jaunes & ſanguinolens, avoient ordinairement une heureuſe iſſue, le neuvieme ou le onzieme jour. Duret ajoûte, en commentant ce paſſage, que c'eſt avec douleur, qu'il a vu quelquefois périr le malade par la ſuppreſſion de ces crachats, opérée par la ſaignée. Mais que diroit-il aujourd'hui, où ces déſaſtres ſont ſi communs ?

§. 147. Arétée (*b*) défendoit de ſaigner juſqu'à défaillance, dans la péripneumonie. Il craignoit avec raiſon, que le ralentiſſement du ſang, occaſionné alors dans le poumon, n'aug-

(a) *Ibid.* n°. 387.
(b) *De curat. morb. acut. lib.* 2, *cap.* 1.

mentât l'engorgement de ce viſcere. Il en détournoit les humeurs par les ventouſes ſéches, appliquées au dos & à la poitrine. Lorſqu'Eginete (a) prévoyoit quelque danger dans la ſaignée, il lui ſubſtituoit avec ſuccès les ventouſes ſcarifiées. Il nous dit avec raiſon que le premier de ces remedes eſt pernicieux dans les péripneumonies qui ſont la ſuite d'autres maladies, ſur-tout ſi ces dernieres durent depuis long-tems.

§. 148. Outre que la ſaignée ne convient pas dans tous les tems de la pleuréſie & de la péripneumonie, on a vu pluſieurs de ces maladies, où elle étoit abſolument contraire.

1°. Hippocrate (b) fait mention d'un grand nombre de malades qui

---

(a) *Lib. 3, cap. 30.*
(b) *De morb. popul. lib. 6, ſect. 7.*

ne reçurent aucun soulagement de ce remede, ni dans l'esquinancie, ni dans l'inflammation du poumon. Il parle aussi (*a*) de certaines douleurs de côté, que la saignée rendoit plus mauvaises.

2°. Cœlius Aurelianus (*b*) nous apprend qu'il régna à Athenes & à Rome une pleurésie où cette évacuation fut nuisible.

3°. Sydenham (*c*) fait la même observation à l'égard de certaines pleurésies qui survenoient à une fievre épidémique.

4°. Lancisi nous dit (*d*) qu'il régna en 1709 une pleurésie à Rome, où la saignée fut utile dans un tems, & mortelle dans un autre.

(a) *Coac. prænot.* n°. 491.
(b) *De morb. acut. lib.* 2, *cap.* 22.
(c) *Opera*, *sect.* 5, *cap.* 5.
(d) *Hist. Romanæ epid. cap.* 6.

5°. Bianchi rapporte (*a*) que ce remede rendoit mortelles les pleuréſies qui regnerent à Turin en 1721; mais il obſerve que ſi cette évacuation augmentoit les accidens, les purgatifs les calmoient toujours. Il dit avoir purgé avec ſuccès preſque tous ſes malades avant le ſeptieme jour, & que plus on évacuoit la bile, & mieux ils ſe trouvoient. Il arrivoit preſqu'à tous une diarrhée bilieuſe le quatrieme jour.

6°. Il eſt dit dans les Eſſais de médecine d'Edimbourg, tome 5, qu'au mois de Février 1736, cette ville fut affligée de pleuréſies aſſez dangereuſes, où la ſaignée étoit nuiſible.

7°. Celles qui régnerent en 1732 dans la même ville, ne ſupportoient

---

(a) *Hiſt. hepat, &c. part. 3, p. 759.*

guères mieux ce remede (§. 139.)

8°. M. Le Camus parle dans différens endroits du Journal œconomique, de fluxions de poitrine, & d'esquinancies, où la saignée, du moins répétée, fut nuisible. (*Voyez* §. 143.)

§. 149. Si l'on examine de près ces sortes de pleurésies (§. 148,) on trouvera communément, ou qu'elles sont la suite d'une fievre primitive, ou produites par des matieres bilieuses, fournies par l'estomac (*a*). On voit de-là combien il

---

(*a*) Telle étoit la pleurésie qui régna à Edimbourg en 1736. Le mal commençoit par un vomissement bilieux, & deux jours après il survenoit un point de côté vers les dernieres côtes, avec une petite toux & la difficulté de respirer. Le pouls n'étoit ni plein, ni fréquent : le sang, tiré par la saignée, paroissoit jaune, verd ou noirâtre, & se coaguloit à peine. Un doux vomitif soulageoit beaucoup le mal d'estomac.

M. le Camus parle d'un pleurétique

importe de ne point confondre la pleuréſie ſymptomatique avec l'idiopathique. Celle-ci demande ordinairement la ſaignée, même répétée ; au lieu qu'on doit verſer très-peu, ou point de ſang dans l'autre ; ſur-tout ſi elle eſt la ſuite d'une fievre épidémique, incapable elle-même de ſupporter cette évacuation. C'eſt la remarque que nous fait faire M. Van-Swieten (*a*), d'après l'illuſtre Sydenham. Il n'eſt pas moins eſſentiel de l'appliquer à toutes les autres inflamma-

(*Journal œcon.* pour le mois de Juillet 1755,) qui fut réduit aux abois par neuf ſaignées. On fut obligé de lui donner des cordiaux pour ranimer ſes forces : ils eurent le ſuccès qu'on en attendoit ; de ſorte qu'on pût donner quelque laxatif ſans courir aucun riſque. Le pouls ſe releva à meſure que les purgatifs agiſſoient, & ne devint réglé qu'après des évacuations abondantes de bile, & d'humeur putride.

(a) *Comment. in Boerh. aph.* §. 880.

tions ſymptomatiques, & à celles qui ſont entretenues par le vice de l'eſtomac, ou le mauvais caractere des humeurs. S'il ſurvenoit, par exemple, une eſquinancie dans une fievre qui a déja épuiſé le malade, ou dans laquelle il a été ſuffiſamment ſaigné, il ſeroit mortel de combattre la ſeconde maladie par cette évacuation ; une ventouſe ſeche, appliquée à la nuque (§. 147,) les topiques convenables (§. 109,) les lavemens, &c. ſont ici les ſecours propres. La phrénéſie ſymptomatique, qui eſt la plus commune, n'a guères plus beſoin de la ſaignée (*a*). Si la profondeur du pouls n'y permet pas ce remede, le docteur Pringle (*b*) y emploie avec ſuccès les

(a) *Voyez* ce que nous avons dit là-deſſus, §. 67, 68, 69, 71, &c.

(*b*) Obſ. ſur les maladies des armées, &c. t. 1, p. 211.

ſang-ſues & les véſicatoires. Il a même éprouvé dans la phrénéſie primitive l'efficacité des premieres, appliquées aux temples, au nombre de ſix ou ſept, après deux ou trois ſaignées du pied, ou de la jugulaire. Riviere (*a*) parle d'un phrénétique guéri ſur le champ, en appliquant au front pluſieurs de ces inſectes. Le docteur Pringle (*b*) nous dit encore que lorſque l'ophthalmie eſt accompagnée de fievre & d'inflammation conſidérable, il applique avec ſuccès, après la ſaignée du bras ou de la jugulaire, deux ſang-ſues proche l'angle externe de l'œil. Il a la précaution de tenir les plaies ouvertes, quelques heures après qu'elles ſont tombées. Il y a joint les véſicatoires derriere les

(a) *Obſ. communic. obſ.* 10.
(b) *Ibid.* p. 114.

oreilles, & une purgation, lorſqu'il l'a crue néceſſaire. Voilà comme des praticiens éclairés ſçavent guérir avec l'effuſion de très-peu de ſang, une infinité de maladies, où nos phlébotomiſtes croient n'en pouvoir jamais verſer aſſez.

§. 150. Comme la qualité d'étrangers pourroit rendre récuſables les médecins déja cités, voyons ſi ceux de la nation ſeront plus favorables aux zélateurs de la ſaignée ; mais pour ne point multiplier les citations à l'infini, bornons-nous à un petit nombre des plus célébres praticiens de Paris & de Montpellier : commençons par Fernel. Ce médecin diviſe le vice des humeurs, qui peut exiger la ſaignée, en pléthore proprement dite, & en cacochymie. La premiere a toujours ſon ſiége dans les gros vaiſſeaux, qu'elle diſtend

outre mesure. Il place la seconde dans trois régions différentes ; les premieres voies, les grosses veines, & l'habitude du corps. Il ajoûte que la saignée est le remede propre & unique de la vraie plénitude (*a*). Il recherche ensuite si cette évacuation peut convenir aussi à la cacochymie. Il dit qu'oui, mais avec d'autant moins de sûreté, que celle-ci s'éloigne plus de la simple pléthore, ou que l'impureté des humeurs est plus considérable (*b*). S'il permet la saignée dans la cacochymie qui a son siége dans les grosses veines,

---

(a) *Plethoræ, exuperantisque sanguinis, unicum ac proprium remedium, venæ sectio.* Meth. med. lib. 2, cap. 4.

(b) *Plethora pura sanguine tutissimè demitur ; impura verò non æquè tutò : quo tamen ea simplici propinquior, magisque affinis fuerit, hoc sanguis abundantiùs mittendus : parciùs verò atque restrictiùs quò fuerit impurior.* Ibid.

il regarde comme une folie de l'employer dans celle de l'habitude du corps. Lorſqu'elle eſt dans les premieres voies, il veut qu'on commence par les vuider, pour venir enſuite à l'évacuation des vaiſſeaux, ſi la violence des ſymptomes paroît demander cette derniere. Après être convenu de la néceſſité de la faignée, dans les grandes maladies où il y a pléthore, il examine dans quels cas on peut tirer tout le ſang ſuperflu d'une ſeule fois, & ceux où il faut partager l'évacuation. La faignée complètte, ou juſqu'à défaillance, ne doit être employée, ſelon lui, que lorſque les forces ſont vigoureuſes (*a*) ; & cela dans les grandes

(a) *Validis, conſtantibuſque viribus ; fidenter, quantum morbus deſiderat, erit vacuandum : minùs validis, parciùs ; proſtratis nihil prorſus moliendum.* Ibid. c. 10.

maladies telles, comme le dit Galien, (§. 121,) que les inflammations violentes, les douleurs vives, & les fievres les plus ardentes (*a*). Il ajoûte que lorſqu'une telle évacuation ne peut être employée ſans danger, il faut la partager en deux ou trois ſaignées, & quelquefois plus (*b*); mais il veut qu'on place ce remede au commencement de la maladie, & jamais lorſque les ſignes de la coction commencent à ſe manifeſter (*c*). A ce grand précepte il ajoûte la conſervation des forces,

---

(*a*) Fernel, *ibid. cap. 16.*

(b) *Cùm igitur ſemel & universè facta evacuatio citrà periculum adhiberi non poteſt, quod vitiosè ſe habet, paulatim evacuare expedit, & minutatim ſalubre quidpiam pro eo reponere: ac primùm quantum vires ferant detrahere, deinde quod defuit iteratione ſupplere, idque vel bis, vel ter, vel nonnunquam ſæpiùs.* Ibid.

(c) *Vide Meth. med. lib. 2, cap. 9 & 13.*

puisque c'est de leur juste milieu que la nature tire ses ressources pour l'opération de ses crises (*a*). Quelles inductions terrassantes ne pourroit-on pas tirer de cette doctrine de Fernel, contre nos indiscrets phlébotomistes ?

§. 151. Baillou déplore dans cent endroits de ses ouvrages le sort de ses compatriotes, exposés à l'indiscrétion des phlébotomistes. Il taxe de cruelle leur méthode, & donne à ces Messieurs une épithete un peu forte (*b*). Où en eût-il donc trouvé d'assez vives contre la pratique de nos jours ? Ce célebre médecin ne permet la saignée que dans les fie-

(a) *Ibid. cap. 10 & 12.*

(b *Carnificis est, non autem medici; ita liberaliter, & parvâ de causâ venam aperire, cùm sanguis naturæ thesaurus sit & amicus.* Epid. & Ephemer. lib. 2.

vres qui ont leur siége dans les veines, & celles qui sont l'effet de quelque phlogose (*a*). Il remarque même (*b*) que dans certaines constitutions de l'air, il regne des fievres ardentes où cette évacuation est pernicieuse. Le sang, dépouillé alors de sa sérosité par la chaleur fébrile, paroît vermeil & louable; mais son effusion acheve d'accabler le malade inquiet & agité. Baillou avoit tant de foi à la nature, qu'il convient (*c*) qu'elle fait plus en peu de jours par ses crises, que le médecin avec tous ses évacuans & ses purgatifs, qui souvent ne font qu'agiter & confondre les sucs nuisibles. Si le malade, dit-il, est d'un tempérament robuste,

---

(a) *Ibid.* p. 118.
(b) *Ibid. lib.* 1, *p.* 8.
(c) *Consil. med. lib.* 2, *p.* 258.

la fievre ſe ſoutient au même état ; malgré tous les remedes, & ſe termine enfin d'elle-même par une criſe heureuſe, le ſeptieme, le onzieme ou le quatorzieme jour. Si au contraire le patient eſt naturellement foible ou délicat, les médicamens répriment, à la vérité, la force du mal ; mais auſſi ils le rendent plus long, & ſouvent mortel. Sur ces principes, il avoit grand ſoin de ne jamais troubler les efforts naturels par aucun remede, placé mal-à-propos. Cette conduite nous prouve ſon application à ſe familiariſer avec les criſes & les jours critiques, dont ſes ſucceſſeurs ne ſe ſouviennent plus. Notre auteur ne penſoit pas non plus que toutes les inflammations duſſent ſe guérir par les amples ſaignées. Il rapporte dans ſes conſultations la cure d'une eſquinancie, ſans faire men-

tion de la ſaignée (*a*). Il y parle (*b*) d'une inflammation du foie, où la douleur vive, & la grande difficulté de reſpirer faiſoient craindre la ſuffocation; cependant il n'ordonna que trois ſaignées. Il eſt vrai qu'il en porta le nombre juſqu'à cinq, dans une inflammation du bas-ventre, où le foie paroiſſoit principalement enflammé (*c*). Il ne fait point mention de la ſaignée dans le crachement de ſang, qui fait le ſujet de ſa cinquante-unieme conſultation. C'eſt ſur-tout dans la pleuréſie qu'il examine les bons & les mauvais effets de la lancette. Ceux qui peuvent à peine ſe raſſaſier de ſang dans cette maladie, devroient bien lire les Epidémies de ce grand médecin. Indiquons-en quel-

(a) *Conſil. med. lib. 1, conſil. 54, p. 280.*
(b) *Ibid. conſil. 91, p. 442.*
(c) *Ibid. conſil. 42, p. 135.*

ques passages. » Si dans la pleuré-
» sie, la douleur est vive, nous sai-
» gnons ; si elle augmente, nous sai-
» gnons encore plus hardiment : fai-
» sons-nous bien ? Nullement : car
» cette augmentation indique que le
» pus (*a*) se forme ; ouvrir alors
» souvent la veine, c'est empêcher
» l'ouvrage de la nature ; est-il donc
» surprenant qu'il meure tant de pleu-
» rétiques » (*b*) ? Par la formation du

(a) *Cùm in pleuritide vexant dolores, venam secamus, cùm adaugentur, audentiùs secamus. An bene ? Nequaquam : quia dum pus fit, dolores surgunt, an propterea secanda tam sæpè vena ? Naturam impedimus, ut mirum non sit si multi moriantur.* Epid. & Ephemer. lib. 1, p. 46.

(b) *Cùm autem augetur & febris & dolor, fortassis natura aggreditur* coctionem, *& detractione sanguinis à penso revocamus, ut mirum non sit si plerique intereant, in quibus potiùs supersedendum fuerat tam frequenti venæ sectione.* Consil. med. lib. 2, pag. 259.

pus, notre auteur entend ici la coction de la matiere morbifique ; car il se sert de ce terme, en répétant le même passage dans ses consultations. « Ceux-» là, dit-il encore (*a*), péchent grié-» vement [dans la pleurésie] qui, » en fatiguant la nature, sans en » rien attendre, l'épuisent par les » saignées. » En recherchant la cause des pleurésies, il observe (*b*) que ces maladies sont souvent l'effet, ou d'une humeur fournie par le bas-ventre, ou d'une fluxion séreuse des parties supérieures sur la poitrine ; » distinction, dit-il, très-nécessaire » à faire, attendu que la plûpart des

(a) *Et revera graviter ab iis peccatur (in pleuritide) qui nihil expectantes, & naturam fatigantes, ægros multos, detracto sanguine, exinaniunt.* Epid. & Ephemer. lib. 2, p. 226.

(b) *Epid. & Ephemer. lib. 1, p. 79.*

» médecins n'osent point employer
» la purgation; remede cependant
» plus utile alors que la saignée, qui
» ne convient point dans ces cas, si
» ce n'est peut-être une seule fois. »
Parmi les fluxions de poitrine de cette espece, il place celles qui régnerent à Paris sur la fin de l'hiver, & pendant le printems de 1571 & 1575. Après avoir décrit les constitutions de l'air de ces deux saisons, & les maladies qui en furent les suites, il se demande si la saignée y convient? Après la négative, il ajoûte:
» Ne donnons point dans l'erreur
» grossiere de tant de praticiens. Il est
» incroyable combien de malades ont
» été les victimes de la méthode vul-
» gaire, sur-tout dans les pleurésies;
» car si au seul mot de douleur de
» côté, quelqu'un s'avise d'employer
» d'autres

» d'autres secours que la saignée, il » est anathême (*a*).

§. 152. Houlier n'entreprit jamais d'éteindre les maladies dans des flots de sang. Ami de la nature, il ne s'avisoit point de la mettre hors de combat, pour s'arroger tout l'honneur de la cure. Loin de lui envier la part qu'elle réclame dans la guérison, il lui en laissoit souvent tout l'ouvrage. Fidéle, comme Baillou, à la doctrine des crises, il ne perdoit point de vue le dégré de force nécessaire à leur opération. Si elles se

---

(a) *An in talibus laterum doloribus tuta sectio venæ? Nequaquam. Sic non oportet cum tam multis turpiter errare. Incredibile enim dictu, quàm multos, trita, vulgataque medendi via, ac præsertim in pleuritide, perdidit. Nam audito lateris doloris nomine, si quis aliud præter venæ sectionem, remedium tentat, anathema est.* Ibid. p. 20 & 79.

montroient par les indices qui leur ſont propres, il les favoriſoit ſans rien troubler. Lorſqu'appellé dès le commencement de la maladie, les vaiſſeaux lui paroiſſoient accablés de ſang, il y remédioit par l'évacuation du ſuperflu; mais il répétoit rarement ce remede au-delà de deux ou trois fois dans les maladies les plus aiguës: encore ſuppoſe-t-il toujours les deux conditions de la fleur de l'âge, & de la vigueur des forces. Dans ce cas, il ſaignoit dès le commencement des fievres continues. Il laiſſoit quelquefois couler le ſang juſqu'aux premiers indices de la défaillance; mais pour l'ordinaire, il aimoit mieux partager l'évacuation en deux ou trois repriſes. S'il y avoit des crudités dans l'eſtomac, ou des matieres dans les inteſtins, il vuidoit auparavant les pre-

mieres par un doux purgatif, & les ſecondes par un lavement (*a*). Il s'abſtenoit de la ſaignée, même dans la fievre ardente, ſi elle avoit la bile ou la pourriture pour cauſe (*b*). Lors, dit-il, que la rougeur du viſage, le pouls paſſablement fort, & la couleur des urines font conjecturer que le ſang eſt ſupérieur aux crudités, on peut tirer quatre onces de ce fluide (*c*). Quel contraſte entre cette quantité & celle de dix ou douze livres, que nos héros modernes répandent ſouvent en pareil cas ! Le même praticien conſeille de ſaigner dans la douleur de tête qui commence avec la fievre. Dans le cas

(a) *Vide Holler. opera pract. de morb. inter. lib. 2, cap. de feb. putrid. continuâ.*

(b) *Ibid. cap. de feb. ard.*

(c) *Ibid. cap. de feb. ex crudit. & in notis.*

de pléthore, il ouvroit d'abord la veine du bras, & enſuite celle du front; mais ſi la douleur étoit cauſée par le reſſerrement du ventre, & non par le ſang arrêté dans le cerveau, il ſe bornoit aux lavemens. Il ajoûte que ſi le mal de tête ne ſe déclare qu'après le ſeptieme jour, il faut s'abſtenir auſſi de la ſaignée, & ne procurer que des déjections abondantes(*a*). Il n'eſt guere moins modéré

(a) *In capitis doloribus qui cum febre per initia invadunt, primâ, aut ſecundâ remiſſione ſanguinem mittito, ſi vires & cætera permittunt. Verùm priuſquàm de phlebotomiâ decernas, videndum ne dolor hic propter adſtrictam alvum, aut vapores ventris, non quia materia in capite eſt, excitetur. Hîc enim, quod ad dolorem attinet, phlebotomia neceſſaria non eſt, ſed clyſter ſufficit; ut ſi poſt ſeptimum diem dolor primùm invaſit, ſanguis quidem detrahendus non eſt, ſed alvus liberaliter movenda eſt, &c.* Ibid. cap. de dolore in feb.

ſur cette évacuation dans les maladies inflammatoires. Il ſaignoit quelquefois les pleurétiques vigoureux juſqu'à défaillance ; mais ſi les forces étoient tant ſoit peu ſuſpectes, il partageoit l'évacuation, & tiroit ſix onces de ſang le matin, & autant le ſoir. Si les accidens ſe renouvelloient, lorſque les crachats étoient encore cruds, ou retenus, il ſaignoit même le ſixieme & le huitieme jour, répétant l'évacuation une ſeconde ou troiſieme fois, lorſque les forces ne s'y oppoſoient point. Si les ſymptomes ne ſe raniment que vers le tems de la criſe (comme le ſeptieme jour,) & que tous les ſignes précédens ayent été favorables, il veut qu'on ſe contente de confier l'ouvrage à la nature (*a*).

(a) *Neque perpetuò ſemel ducendus eſt ſanguis, nam ſuſpectis viribus, vacuationem partiri melius eſt, ut manè unciæ ſex,*

Il paroît que notre auteur ſaignoit deux ou trois fois dans la phrénéſie primitive, ſi le malade étoit pléthorique; mais il obſerve fort judicieuſement que cette maladie eſt le plus ſouvent la ſuite de la fievre (§. 67, 68, 69, 70, 149:) voilà pourquoi il n'y ſaignoit que rarement, attendu qu'il l'avoit déja fait pour l'ordinaire, & que les forces ſe trouvent

---

veſperi unciæ ſex depleantur. Eſt præterea, cum derepente nova ſit affluxio, ut inde omnia ſymptomata recrudeſcant, ſputa quoque vel cruda ſint, vel retineantur: tumque & ſexto die, & octavo, ut Anaxioni, aut etiam tardiùs ſanguinem mittimus. Hoc remedium ſecundò ac tertiò revocamus, ſi quidem non repugnant vires. In quo tamen cautio eſſe debet. Nam aliquando, ubi antea ſigna omnia ſalutem prænuntiaverint, criſis tempore, quæ ferè fit ad ſeptimam aut aliam diem criticam, vehementer pleuritis exacerbatur, ſymptomata omnia recrudeſcunt, tum nihil movendum eſt; ſed omnia naturæ committenda ſunt. Ibid. de morb. inter. lib. 1, cap. 26.

abbatues, lorſque la phrénéſie ſurvient (*a*). Il ſemble douter auſſi ſi la ſaignée convient dans la dyſſenterie, & il ne l'y emploie qu'avec de grandes reſtrictions. Il permet, par exemple, d'ouvrir la veine, lorſque le malade eſt jeune & robuſte, la fievre & l'inflammation conſidérables, qu'il ſort beaucoup de ſang avec les déjections, & que le flux menſtruel ou hémorrhoïdal ont été ſupprimés; mais il veut qu'on ſoit extrêmement modéré ſur cette évacuation, à cauſe de l'abbatement des forces, qui réſulte des déjections, des veilles continuelles,

(a) *Cæterùm de venæ ſectione in phrenitide non levis eſt dubitatio... & quidem rarò ſanguinem mittimus, quia ferè priùs miſſus fuit, & jam viribus dejectis incidit phrenitis. Quòd ſi quando ſanguis ducatur, animi deliquium vitandum.* Holler. ſchol. p. 38.

de la fievre & de l'inflammation (*a*). Lorſque dans l'hæmophthiſie, les forces ſont bonnes, il permet de faire deux ou trois petites ſaignées, les deux premiers jours de la maladie. Il remarque que Galien (*b*) ne ſaigna point une femme de Rome, quoiqu'il eût été appellé dès le commencement, & qu'elle n'eût encore perdu que peu de ſang; mais elle étoit foible, & Galien la guérit par une conduite auſſi ſage (*c*).

§. 153. Duret penſoit comme

(a) *Corpore bene carnoſo, gravi febre atque inflammatione, ſuppreſſâ aliquâ ſolemni vacuatione, ſanguine multo cum excrementis abeunte, conſentiente ætate & viribus, vena ſecari poteſt ... verùm quia aſſiduâ egeſtione, perpetuâ vigiliâ, febre atque inflammatione, vires maximè laborant, temperandum vacuandi conſilium.* De morb. inter. lib. 1, cap. 43.

(b) *Vide Gal. meth. med. lib. 5.*

(c) *Vide Holler. opera, de morb. inter. lib. 1, cap. 27.*

Houlier sur l'article de la saignée. Il nous dit dans ses notes sur les ouvrages de ce médecin, qu'il faut saigner dans le commencement de la pleurésie seche, si la douleur & l'inflammation sont considérables ; mais il conseille de ne rien faire, si l'expectoration procede heureusement. La saignée, employée alors, ne fait, selon lui, que précipiter le trépas ; & cela d'autant plus vîte, que l'on saigne plus abondamment (*a*). Si le malade étoit robuste, & l'in-

---

(a) *Si in Anacatharsi, ubi omnia bene succedunt, sanguinem detrahas, pleuriticum ipsum ad exitum præcipitabis ; quia vires facies infirmas, quæ ante validiores erant, & expectorationem, quæ ex naturæ voto procedebat, supprimes, & per ipsam suppressionem oppressionem facies interitûs causam. Quoque sæpiùs & liberaliore manu sanguinem detrahes, eòque celeriùs mortem afferes.* Vide Duret. annotat. in Holler. cap 6, de pleurit.

flammation pressante, il tâchoit de vuider d'une seule fois, toute la liqueur superflue ; mais lorsqu'il prévoyoit du danger dans une évacuation aussi abondante, il la partageoit. Il s'accordoit aussi avec Houlier, à l'égard de ce que nous avons dit (§. 153,) sur le traitement de la phrénésie, &c.

§. 154. Valetius, autre médecin de Paris, recommande de modérer la saignée dans les pleurétiques. Il nous dit que quand elle est trop abondante, elle détruit les forces, & que c'est de leur vigueur qu'on doit attendre la guérison de la pleurésie (*a*). Selon ce principe, les cures de tous

---

(a) *Cavendum diligenter ne missione sanguinis copiosiore vires multùm atterantur, in quarum robore salutis spes in pleuritide consistit.* Vide Valetii exercit. 26, in oper. Holler. p. 181.

les pleurétiques, échappés des mains des grands phlébotomistes, sont autant de miracles.

§. 155. M. Helvetius, quoiqu'assez prodigue de sang, a senti les dangers de la trop grande évacuation de ce fluide. Il nous dit (*a*) que » la pratique des saignées trop amples & placées trop près les unes » des autres, ne peut être que dangereuse & préjudiciable ; regle générale, ajoûte-t-il, qui n'admet » d'exception que dans les grandes » hémorragies (*b*), dans les fievres » très-ardentes, & dans les autres » maladies où il s'agit de jetter les » parties dans l'affaissement, pour » modérer la fougue & l'impétuosité

(a) Idée générale de l'Œconomie animale, p. 93.

(b) *Voyez* dans l'*Appendix* l'article des hémorragies.

» du ſang ; » mais de la maniere qu'on ſaigne aujourd'hui, l'affaiſſement devient tel, qu'il eſt rare que les vaiſſeaux s'en relevent. Ce n'eſt point de cet affaiſſement que dépend la guériſon, mais plutôt du ton convenable des ſolides, & d'un certain équilibre entre ceux-ci & les fluides. » La ſaignée outrée, & non ménagée, dit encore M. Helvetius (*a*), » peut devenir très-dangereuſe dans » les fievres mêmes, & dans les in» flammations ; maladies où l'on doit » néanmoins la regarder, quand elle » eſt placée à propos, comme le ſe» cours le plus eſſentiel, & ſans le» quel les autres ne pourroient être » employés avec ſuccès. » M. Helvetius ne nous dit point juſqu'à quel nombre la ſaignée peut être portée,

(a) *Ibid.* p. 97.

ſans paſſer pour outrée dans les inflammations ; mais ſon langage nous inſinue aſſez qu'il eſt très-éloigné de la modération de ſes ancêtres (§. 150-154 ;) car c'eſt ſans reſtriction qu'il ajoûte (*a*), qu'on ne doit employer la ſaignée dérivative, que lorſqu'elle aura été précédée de pluſieurs ſaignées révulſives. Nous avons vu cependant (§. 102, 108, 123, 124, 152,) que les plus célébres médecins, anciens & modernes, preſcrivoient d'abord la ſaignée qu'on appelle dérivative, s'il n'y avoit point de pléthore. Quand elle exiſtoit, ils croyoient une ou deux ſaignées ſuffiſantes pour la diſſiper. « Lorſque les » inflammations ſont une fois formées, continue notre auteur (*b*), » on ne

(a) *Ibid.* p. 111.
(b) *Ibid.* p. 104, 105.

» peut que très-difficilement en arrê-
» ter le cours, ſouvent funeſte. Il eſt
» donc important de les détourner
» dès les premieres indications; &
» c'eſt ce qui ne ſe peut faire que
» par des ſaignées auſſi promptes
» qu'abondantes. » Il eſt vrai que Galien, & une infinité d'autres médecins faiſoient la premiere ſaignée juſqu'à défaillance, dans les grandes inflammations, ſi le malade étoit jeune & vigoureux (§. 121, 144, 151;) mais s'ils y revenoient alors, ils ſe bornoient à une ſeconde ou troiſieme évacuation, beaucoup plus modérée. S'il leur arrivoit de hazarder ce remede dans les gens foibles & délicats, ou lorſque l'inflammation ſuccédoit à une premiere maladie, ils ne tiroient que quatre ou cinq onces de ſang, & cela, une ou deux fois ſeulement. Ils connoiſſoient

d'autres moyens de résoudre les humeurs, ou de les détourner de la partie affectée, sans diminuer encore les forces, déja trop épuisées. Voici un autre passage qui prouve que M. Helvetius étoit un peu éloigné de la modération de quelques illustres membres de son école (§. 150-154.) « Lorsqu'il est question, dit-il (*a*), » de combattre la vraie plé» thore, les saignées ne doivent être » d'abord ni trop amples, ni réité» rées avec précipitation. En dimi» nuant brusquement la quantité des » liqueurs, on affoiblit trop le mou» vement des parties solides. On ne » feroit par conséquent qu'augmen» ter considérablement l'épaississe» ment, & la lenteur du sang, déja » trop grossier, & ne fermentant

---

(a) *Ibid.* p. 98, 99.

» plus que languiſſamment. C'eſt
» donc une néceſſité d'attendre que
» la fermentation devienne plus vi-
» ve : ce qui ne manquera pas d'arri-
» ver en peu de tems, & dès que
» l'air contenu dans les vaiſſeaux,
» aura pu ſe déployer; pour lors la
» vraie pléthore ſe changera en fauſſe
» pléthore, & ne ſera plus cauſée
» que par une plus grande raréfaction
» du ſang; circonſtance où l'on ne riſ-
» quera rien de faire les ſaignées plus
» abondantes, & plus près les unes
» des autres; d'autant plus que dans
» la fauſſe pléthore, la fermentation
» & la raréfaction des liqueurs ſont
» toujours plus que ſuffiſantes pour
» entretenir le mouvement néceſſaire
» aux parties ſolides. » M. Helvetius
convient ici, ſans en douter peut-
être, qu'il faut peu de ſaignées pour
diſſiper la vraie pléthore; mais il

nous paroît ſingulier qu'il y redoute les amples évacuations de ſang, & qu'il ne les ſoupçonne d'aucun danger dans la fauſſe plénitude. Ce ſçavant médecin nous dit lui-même (*a*) que, « quoiqu'on ôte en aſſez grande » quantité le lait d'une caffetiere qui » demeurera toujours au feu, ce re- » tranchement d'une partie de la li- » queur n'empêchera pas que celle » qui reſtera, ne rempliſſe tout le » vaiſſeau, & ne s'échappe par-deſſus » les bords. » Il a inféré de-là qu'on pouvoit ſaigner à l'infini dans la raréfaction du ſang, attendu qu'elle « eſt » toujours aſſez vive pour entretenir » dans les arteres un violent mou- » vement de contraction & de dila- » tation (*b*). » Mais n'étoit-il pas plus

(a) *Ibid.* p. 84.
(b) *Ibid.* p. 93.

naturel de conclure que ce n'eſt point au retranchement du ſang qu'il faut recourir, pour en diminuer la raréfaction ? Car, comme on ne peut ſuſpendre celle du lait bouillant qui reſte ſur le feu, qu'en y jettant une liqueur froide ; de même on ne diſſipera celle de nos fluides, que par l'addition d'une nouvelle ſubſtance (§. 63, 64.) Mais ſuppoſé qu'on réprime la raréfaction du ſang, par les amples ſaignées, les vaiſſeaux dépourvus de ce fluide, ne battront plus enſuite qu'avec langueur, les humeurs croupiront davantage dans la partie qu'on ſe propoſoit de débarraſſer (§. 107,) & le malade devra ſouvent ſa perte à la belle théorie moderne.

§. 156. Riviere, célébre praticien de Montpellier, nous dit (*a*) que la

(a) *Inſtitut. med. lib. 5, cap. 3. de ſang. miſſ.*

ſaignée n'eſt proprement indiquée que par la pléthore ſanguine ; que les trois conditions, ajoûtées par Galien, ſçavoir la grandeur de la maladie, la vigueur des forces, & la fleur de l'âge, ne forment que des co-indications : car on ſçait qu'une maladie peut être fort grave, ſans exiger la ſaignée, & le malade jeune & vigoureux, ſans en avoir toujours beſoin. Il eſt vrai que Riviere accorde à la ſaignée des qualités ſecondaires, & veut qu'elle puiſſe être utile, quoique le ſang ne ſurabonde point dans les vaiſſeaux. Ainſi on l'ordonne, ſelon lui, 1° aux perſonnes qui ont fait une grande chute, pour remettre le ſang en mouvement (§. 105, 107,) & le détourner des parties meurtries ; 2° dans les inflammations & les grandes hémor-

ragies (*a*), pour faire révulsion; 3° dans la pléthore *ad vires*, lorsque dans les fievres putrides, on veut soulager la nature d'une partie des humeurs qui l'accablent; mais avec la permission d'un si grand homme, la saignée n'est point le remede propre à vuider ces humeurs, ni à les corriger (§. 37, 88, 89.) Il ne l'ordonne point lorsque l'estomac est rempli de crudités. Il la conseille dans le tems de l'intermission, ou de la rémission des fievres (*b*). J'aurois dû dire plutôt que tous les médecins,

(a) *Voyez* dans l'*Appendix* l'article des hémorragies.

(b) *In febrium accessionibus & exacerbationibus maximus est naturæ cum morbo conflictus, in quo nihil movendum, neque vires ad pugnam necessariæ, venæ sectione minuendæ sunt.* River. loco cit.

jusqu'à Riviere, & plus loin, ont défendu de saigner dans l'accès d'une fievre intermittente, ou dans le fort du redoublement des continues. Cette règle étoit trop générale; mais on a eu tort de la renverser totalement. Si un pléthorique éprouve des symptomes violens dès le premier ou second accès, on peut l'y saigner, s'il ne se fait actuellement aucune évacuation critique, ou extraordinaire : de même, on peut ouvrir la veine dans le paroxisme d'une fievre continue, si la plénitude avec la violence des symptomes, font craindre la rupture des vaisseaux, ou la formation de quelque dépôt, &c. Mais aussi pour ne point exposer le fébricitant au désastre prédit par Celse, il faut être bien familiarisé avec les jours critiques, & les signes qui les

annoncent. Ce médecin nous dit (*a*) que c'eſt égorger le malade, que de le ſaigner dans le fort du paroxiſme ; cela eſt ainſi ſans doute, s'il a déja été ſuffiſamment ſaigné, ou ſi arrivé au jour où la fievre doit ſe terminer, les ſignes de la coction ſe manifeſtent. Si la doctrine des criſes a conduit les anciens à porter trop loin la regle dont il s'agit, le mépris & l'ignorance de la même doctrine a jetté les grands phlébotomiſtes dans une extrémité bien plus pernicieuſe. C'eſt ici qu'on pourroit juſtement appliquer les paroles du célébre Bayle, lorſqu'il dit (*b*) « qu'il n'arrive

(a) *Si vehemens febris urget, in ipſo impetu ejus, ſanguinem minuere, hominem jugulare eſt.* Celſus, lib. 2, cap. 10.

(*b*) Nouvelles de la République des Lettres, t. 3, Décembre 1686.

» que trop ſouvent que les médecins » frapent ſur la nature, au lieu de » fraper ſur la maladie, & qu'ils ac- » cablent de leurs coups celle qu'ils » ont intention de faire vaincre.

§. 157. Riviere n'approuve point la ſaignée juſqu'à défaillance. Il aime mieux tirer en deux ou trois fois le ſang qui l'auroit produite. Nous liſons cependant dans ſes obſervations, qu'il ne s'en tenoit pas toujours à ce nombre.

1°. Il nous parle (*a*) d'un pleurétique de vingt ans, qu'il fit ſaigner quatre fois dans les trois premiers jours de la maladie. Il ſua le quatrieme & le cinquieme, & la fievre diſparut entiérement le ſeptieme.

2°. Il nous fait part (*b*) de la cure

(a) *Obſ. med. obſ. 19, centur. 1.*
(b) *Ibid. obſ. 79, centur. 2.*

d'un autre pleurétique, âgé de douze ans, qu'il ſaigna cinq fois. La fievre & la douleur étoient violentes, & les inquiétudes conſidérables.

3°. Il nous fait l'hiſtoire (*a*) de la guériſon d'une malade, âgée de vingt ans, d'un tempérament ſanguin, & attaquée d'une pleuréſie ſi violente, qu'elle étoit menacée de ſuffocation. Le quatrieme jour de la maladie, elle fut ſans fiévre & ſans douleur, au moyen de quatre ſaignées.

4°. Il rapporte (*b*) la cure d'une fille de 20 ans, attaquée d'une pleuréſie le jour que ſes regles parurent. Leur ſuppreſſion arrivée d'abord, l'engagea à la faire ſaigner du bras le matin, & du pied l'après-midi. Les deux jours

(a) *Ibid. obſ. 92, centur. 2.*
(b) *Ibid. obſ. 63, centur. 2.*

ſuivans,

ſuivans, l'évacuation reparut, mais en très-petite quantité. Supprimée de nouveau le quatrieme jour, il fit tirer le matin neuf onces de ſang, & ſix onces le ſoir. Le cinquieme jour, on lui en tira huit onces le matin. Celui-ci parut encore blanchâtre, ce qui engagea notre auteur à revenir après midi à une ſaignée de ſix onces. Ce dernier ſang parut rouge à ſa ſurface. Ce changement de couleur nous fit conjecturer, ajoûte Riviere, qu'il étoit tems de mettre fin à la ſaignée, ſuivant le précepte d'Hippocrate. Si ce précepte eſt réellement de ce grand homme, on n'en tuera pas moins le malade, en le ſuivant. Perſonne n'ignore qu'on tireroit ſouvent juſqu'à la derniere goutte de ſang, plutôt que d'en changer la couleur. Il eſt ſûr auſſi que plus elle eſt mauvaiſe, & moins on

doit ſaigner pour l'ordinaire (*a*). Ce ſigne eſt d'ailleurs trop douteux & trop variable pour pouvoir y faire quelque fonds. M. de Haller nous dit (*b*) que « cette couleur eſt ſi chan- » geante & ſi accidentelle, que le » ſang de la même veine a été de » deux couleurs dans le même tems.

5°. Riviere parle dans la même obſervation (n° 4,) d'une ſeconde pleurétique, qu'il ſaigna ſept fois ; & c'eſt ici le plus haut nombre où nous trouvions qu'il ait porté la ſaignée dans les inflammations. Mais outre qu'il n'a jamais été aſſez téméraire pour ouvrir la veine dans ces maladies, juſqu'à dix-huit & vingt fois, nous voyons qu'il n'a ré-

---

(a) *Voyez ci-après*, §. 165.

(*b*) Mémoires ſur le mouv. du ſang, & ſur les effets de la ſaignée, &c. p. 185, 188.

pandu que 50, ou 52 onces de ſang, dans la maladie qui fait le ſujet de la derniere obſervation (n° 4;) quantité même preſque toujours exceſſive, & qui retarde la guériſon, ſi elle ne conduit le pleurétique au tombeau, ou à la phthiſie.

6°. Les obſervations 58 & 59 de la premiere centurie contiennent les cures de deux coliques violentes, où Riviere n'employa point la ſaignée.

7°. Il n'en fit que deux dans une dyſſenterie où les douleurs étoient violentes (*a*). *Voyez* §. 153.

8°. Il tira ſix onces de ſang à ſon fils, âgé de ſept ans, & attaqué de la même maladie, avec des tranchées fort vives (*b*).

(a) *Ibid. obſ. 2, centur. 3.*
(b) *Ibid. obſ. 4, centur. 3.*

9°. Il rapporte (*a*) la cure d'une forte douleur néphrétique, avec des urines rouges & ſanguinolentes, où il fit tirer ſeulement dix onces de ſang; & cela, dit-il, parce que le malade étoit pléthorique.

10°. Les obſervations 10 & 24 de la premiere centurie offrent la cure de deux violentes eſquinancies, où il n'employa qu'une ſaignée. La guériſon en fut prompte au moyen des évacuations opérées par deux onces de vin émétique.

11°. Il nous fait part (*b*) de la cure d'une troiſieme eſquinancie, qui ôtoit à la malade l'uſage de la parole, & de la déglutition. Les accidens reſtant les mêmes après quatre ſaignées, il ne s'obſtina point à les combattre par la répétition éter-

(a) *Ibid. obſ. 7, centur. 4.*
(b) *Ibid. obſ. 24, centur. 4.*

nelle du même remede. Les petits ulceres dont la langue se couvrit, lui firent juger que le mal étoit entretenu par la fluxion d'une humeur séreuse, extrêmement âcre : il fit avaler à la malade six grains de résine de jalap, dans un œuf mollet. Ce remede, dont l'opération fut sans trouble, procura une évacuation abondante qui dissipa les accidens.

12°. Il parle (*a*) d'un homme de trente ans, attaqué depuis cinq jours, d'une esquinancie qui ne lui permettoit d'avaler que de l'eau. Il y avoit vingt-quatre heures qu'il n'avoit pris autre chose. Sans s'amuser à le faire saigner, il lui donna sur le champ deux onces de vin émétique. Son opération fit crever un abscès qui bouchoit l'orifice de l'œsophage. Le

(a) *Ibid. obs. 60, centur. 4.*

malade jetta une grande quantité de matiere avec un peu de ſang, & il ſe trouva en état d'avaler un bouillon ſans beaucoup de peine.

13°. Il rapporte (*a*) la cure d'une violente inflammation des amygdales, où il n'employa qu'une ſaignée.

14°. Il nous fait part (*b*) de la cure d'une fievre continue, avec des redoublemens, où il crut, avec raiſon, la ſaignée dangereuſe. La maladie commença par un vomiſſement pituiteux, ſuivi d'un cours de ventre de la même eſpece, qui ſe termina le ſecond jour. Notre auteur preſcrivit d'abord un purgatif (§. 88;) mais un ſecond médecin, qui ſurvint ſur ces entrefaites, vouloit qu'on y ſubſtituât la ſaignée. Cependant le

(a) *Ibid. obſ. 76, centur. 4.*
(b) *Ibid. obſ. 57, centur. 1.*

purgatif fut donné. La malade, âgée de ſept ans, le rejetta bientôt avec une pituite épaiſſe, & fort puante. Riviere lui fit prendre le ſoir un lavement avec demi-once de catholicum double. Au moyen de ce remede, & des reſtes du purgatif, elle eut cinq ſelles dans la nuit. Le matin, la fievre fut médiocre, & à midi, entiérement diſſipée. On doit conclure de cette obſervation, ajoûte notre auteur, combien ſe trompent les médecins qui veulent que la cure de toutes les fievres continues commence par la ſaignée. Ces fievres, continue-t-il, procedent ſouvent dans les enfans, de ſucs corrompus, retenus dans les premieres voies; & ce n'eſt que par la purgation, qu'on peut les évacuer. Le vomiſſement & la diarrhée indiquoient ici la ſurabondance de pareils ſucs. Riviere auroit

dû dire auſſi que la même cauſe n'eſt peut-être gueres moins fréquente chez les adultes, ſur-tout s'ils ſont intempérans.

§. 158. Tout ce chapitre conſpire à ruiner la méthode des fréquentes ſaignées. Cependant nous n'avons employé, pour la combattre, que les armes que nous prête la nature, & la pratique des médecins célébres de tous les tems, & de tous les pays. Après des preuves auſſi irréſiſtibles, les grands phlébotomiſtes ne peuvent gueres alléguer en faveur de leur doctrine, qu'une révélation particuliere, ou oppoſer à notre pratique la réponſe de Sganarelle: Que cela étoit autrefois ainſi; mais qu'ils ont changé tout cela, & qu'ils font maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle. Si ces MM. cherchoient leur dernier

retranchement dans la nature du climat, & la maniere de vivre, nous avons vu (§. 125,) qu'un aussi grand médecin qu'eux a allégué contre la fréquente saignée la même raison qu'ils emploient en sa faveur. Nous sçavons même que des médecins Anglois, quoique moins prodigues du sang que nous, estiment leur climat plus favorable à ce remede, que celui de notre France. « L'utilité que les François retirent de la saignée, dit » M. Apperley (a), d'après le docteur » Stubbe, montre qu'elle nous est » très-nécessaire, & que nous pouvons mieux la supporter qu'eux; » car notre nourriture est plus forte, » l'habitude de nos corps plus ferme, » notre chaleur naturelle plus grande

(a) Dans son Traité anglois sur la petite vérole.

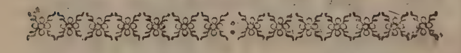
» & plus concentrée par le froid du
» climat, notre ſang plus abondant,
» nos pores plus reſſerrés & plus
» diſpoſés à l'obſtruction, &c. »
Gui Patin s'eſt ſervi à-peu-près des mêmes raiſons pour prouver que c'étoit au contraire notre climat, ou du moins celui de Paris, qui exigeoit de plus amples ſaignées qu'ailleurs.
» Il n'y a point de remede, nous dit ce médecin dans ſa troiſieme lettre, » qui faſſe tant de miracles que
» la ſaignée. Nos Pariſiens font ordi-
» nairement peu d'exercice, boivent
» & mangent beaucoup, & devien-
» nent fort pléthoriques. En cet état
» ils ne ſont preſque jamais ſoulagés
» de quelque mal qui leur arrive,
» ſi la ſaignée ne marche devant
» puiſſamment & copieuſement. »
Suivant ces principes, la fréquente ſaignée ſeroit en effet plus néceſſaire

aux Anglois qu'aux Pariſiens ; car nous prétendons nous-mêmes que les premiers mangent plus que nous, & qu'ils boivent plus de liqueurs fortes ; ainſi ils devroient avoir le ſang plus abondant & plus échauffé. Mais que ne prouve-t-on point, quand on fait tout plier à ſes préjugés (*a*) ? Le climat peut mettre quelque variation dans la pratique de la ſaignée ; mais peut-il aſſez transformer un Anglois ou un Allemand, pour que leur paſſage dans notre France doive les néceſſiter à douze ou quinze ſaignées, où deux ou trois auroient ſuffi dans leur patrie ? *Voyez* §. 180.

§. 159. Rapportons encore un trait qui montre l'abus des preuves tirées du climat. Le docteur Wags-

(*a*) *Voyez* §. 82.

taff (*a*), s'avisa d'avancer en 1721, que celui d'Angleterre mettoit du danger & de l'incertitude dans l'inoculation ; mais le succès de cette opération a déja assez prouvé la frivolité de l'assertion de ce docteur.



CHAPITRE IV.

De la pléthore composée, & des moyens propres à la combattre.

§. 160. NOUS avons dit (§. 7,) que si la vraie pléthore n'étoit pas bientôt dissipée par les secours convenables, elle dégénéroit promptement en plénitude composée, ou en cacochymie. Celle-ci

(a) *Voyez* la Lettre de ce médecin, imprimée à Londres en 1721, & adressée au docteur Freind.

demande la correction & l'évacuation des sucs dégénérés. La premiere s'opere par les altérans appropriés, la seconde par les évacuans indiqués par la nature ; ainsi le médecin doit observer avec soin par quelle voie elle tend à chasser les sucs corrompus, & employer en conséquence, ou les émétiques, ou les purgatifs, ou les sudorifiques, ou les expectorans, ou les diurétiques, &c. Il sera guidé sur-tout dans cette découverte par les observations de Don Solano, & de M. de Bordeu. Suivant les recherches lumineuses de ce dernier, chacune de ces évacuations est indiquée par son pouls particulier. Si on parvient donc à se familiariser avec ces différens pouls, on aura une regle assez sûre pour se conduire dans les différens genres d'évacuations.

§. 161. Galien nous dit (*a*); 1°. que les corps pléthoriques doivent être évacués par la saignée, & ceux qui abondent en mauvais sucs, par la purgation ; 2°. que la saignée ne pouvant guérir ni l'obstruction des parties, ni la pourriture des humeurs, il faut avoir recours à d'autres remedes (*b*); & ces remedes sont, selon lui, ceux que nous venons de nommer (§. 160.) Le même auteur avance que si les sucs cruds surabondent avant que la fievre se déclare, on ne doit saigner qu'avec précaution ; & nullement, si elle a déja attaqué le malade (*c*). Ce pas-

(a) *Comment. in Hip. de humor.*

(b) *Verùm quoniam nec obstructio, nec putredo curari potest per sanguinis missionem, ut quæ alia remedia desiderent . . . . vacuationem quidem illius putredinis moliemur per urinam, dejectiones, vomitum ac sudores.* Meth. med. lib. 11, c. 8 & 14.

(c) *Ubi crudi succi exuperant, ante-*

ſage paroît contredit par un autre, où Galien dit que dans la fievre qui vient de pourriture, il faut d'abord ſaigner, ſi les forces étant bonnes, il n'y a point de crudités dans le bas-ventre (*a*). On lit pluſieurs autres paſſages dans cet auteur, dont les uns ſemblent favoriſer la ſaignée dans la pourriture des humeurs, tandis que d'autres l'y contrediſent ouvertement.

§. 162. Pour débrouiller ce chaos, obſervons que les anciens diſtinguoient trois eſpeces de cacochymie; celle des premieres voies, ou de la

---

quam morbus invaſerit, cautè evacuabis per venæ ſectionem; ſed ubi jam febris corripuerit, nequaquam. De vacuandi rat. per venæ ſect.

(a) *Si vires ejus qui ex putredine febricitat, valentes ſint, mittendus ſtatim ſanguis eſt, ſi cruditas ventris non ſit; ſi vires infirmæ ſint, aut ætas diſſuadeat, incidenda vena non eſt.* Meth. med. lib. 11.

premiere région (*a*) ; celle des grosses veines, & celle de l'habitude du corps. Ils ne saignoient que dans la seconde ; ou s'ils ouvroient quelquefois la veine dans la premiere, ils ne le faisoient qu'après avoir vuidé les premieres voies. Ainsi lorsque Galien & ses sectateurs avancent qu'on peut tirer du sang dans la cacochymie, ils entendent celle des gros vaisseaux. On doit observer encore que Galien (*b*) admettoit trois dégrés de corruption dans cette derniere ; dans le premier, le sang differe peu de sa nature, & la quantité de ce fluide l'emporte sur celle des autres humeurs (*c*) ; dans le second,

---

(*a*) Sous ce nom ils comprenoient l'estomac & les intestins, le mésentere, le foie, la rate & le pancreas.

(b) *Lib. 4, de sanit. tuendâ.*

(*c*) On sçait que les anciens admet-

ces dernieres s'éloignent beaucoup de leur état naturel, ou elles excedent la partie ſanguine ; dans le troiſieme, elles s'en éloignent entiérement. Notre auteur permet de ſaigner hardiment dans le premier dégré d'altération, ſi l'âge & les forces le permettent ; dans le ſecond, il veut qu'on ſoit plus circonſpect ; dans le troiſieme, il interdit totalement la ſaignée (*a*). En un mot, on aura lieu de préſumer que la corruption, engendrée par la vraie plé-

---

toient quatre humeurs ; le ſang, la pituite, la bile & la mélancolie. Quand ils croyoient que la premiere de ces liqueurs dominoit ſur les autres, ils employoient la ſaignée ; mais ils la rejettoient ſi l'une des trois autres étoit dominante : voilà pourquoi ils avoient imaginé des évacuans appropriés à chaque eſpece d'humeur.

(a) *Si copioſus ſanguis, & nondum inſigniter mutatus in alterius naturam fuerit, audacter detrahe : contrà agendum ſi jam mutatus.* Epid. ſect. 3, lib. 6.

thore, a fait peu de progrès ; o
que la partie rouge, encore pe
diſſoute, eſt dominante dans le
vaiſſeaux, ſi les chairs reſtent paſſa
blement bien colorées, la couleu
des lévres aſſez vive, le pouls u
peu dur, plein & égal. Baillou nou
dit dans ſes Epidémies, que la ſaigné
ne convient point à ceux qui ont le
veines petites, & la couleur du v
ſage mauvaiſe ; auſſi a-t-on remarqu
que cette évacuation faite dans le
pâles couleurs & la jauniſſe, jett
les malades dans l'hydropiſie, &c.

§. 163. Les perſonnes ſujettes
des fluxions ſéreuſes, qui ont les hu
meurs âcres ou diſſoutes, comme le
écrouëlleux, les ſcorbutiques, les p
tuiteux, ou les cachectiques, ne doi
vent point être ſaignées dans les ma
ladies aiguës, quand même leur ma
niere de vivre annonceroit la jonc

tion de la vraie plénitude. La ſuppreſſion du flux périodique chez le ſexe, eſt peut-être alors le ſeul cas qui puiſſe admettre la ſaignée avec quelque ſûreté ; encore faut-il qu'elle ſoit faite ſur le champ. Lorſque les régles ne paroiſſent point dans leur tems, ce remede ne convient point pour les rappeller dans les conſtitutions mentionnées. Le bain des pieds, les ventouſes, les véſicatoires, les purgatifs, les altérans, les apéritifs appropriés, l'exercice, &c. ſont ici les ſecours convenables. L'application des ſang-ſues au fondement eſt, chez les hommes cacochymes, le remede propre dans la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal.

§. 164. Nous ne finirions point, ſi nous voulions nommer tous les auteurs, qui, depuis Galien, ont ridiculiſé l'entrepriſe d'évacuer les hu-

meurs corrompues par la saignée. Nous nous bornerons à quelques-uns des plus célébres.

1°. Fernel nous dit (*a*), que la purgation est le remede propre de la cacochymie; qu'elle seule peut emporter celle de la premiere région (§. 162;) qu'on ne doit employer la saignée dans celle des vaisseaux, que quand elle les distend si fort, ou qu'elle agite le corps avec tant de fureur, que les accidens de la pléthore sont à craindre. Ainsi, ajoûte-t-il, on peut saigner d'abord dans la fievre continue, si lorsque le malade est dévoré d'un grand feu, & accablé de lassitude, il n'y a ni nausées ni vomissement, ni crudités dans la premiere région (*b*). Mais tant s'en

(a) *Meth. med. lib. 3, de purgat. cap. 8.*

(b *In continuâ febre quæ æstu magno, & lassitudine fatigat, si neque nausea,*

faut, selon lui, que la corruption du premier sang évacué doive nous porter à revenir à la saignée, qu'elle doit au contraire nous en dissuader ; & cela, parce qu'un fluide encore plus impur prend bientôt la place du premier (*a*). Il nous dit que cette évacuation, employée mal-à-propos, ne fait qu'irriter la fievre continue, ou changer la tierce en celle-ci.

§. 165. 2°. Baillou se déchaîne encore plus vivement que Fernel, contre les fauteurs de la fréquente saignée. Il reprouve ce remede dans

neque vomitus, neque primarum venarum cruditas est, protinus initio vena secari potest. Fernel, loco citato.

(a) *Nec quoties urinæ crassæ ac rubicundæ cernuntur, temerè imperanda venæ sectio : nec si ex hoc sordidus sanguis ac impurus emanat, continuò utilis putanda. Impuro enim mox impurior alius ex ipso fonte affluit.* Ibid.

la plûpart des fiévres malignes, & toutes celles qui ont leur foyer dans la premiere région (§. 162, 164.) C'eſt ici qu'il nous dit (*a*) qu'il vaut mieux purger ſix fois, que de ſaigner une ſeule. Il ridiculiſe (*b*) ceux qui s'autoriſent de la mauvaiſe couleur du ſang, pour réitérer la ſaignée, d'autant que rien n'eſt plus trompeur (§. 157, n° 4.) On a vu des perſonnes, ajoûte-t-il, à qui on n'a jamais tiré que du mauvais ſang en apparence, chez qui cependant on a trouvé après la mort les viſceres parfaitement ſains; d'autres au contraire, dont le poumon & les autres organes ſe ſont trouvés pourris, n'ont donné que du ſang qui a paru bien conditionné. Il eſt ſurpris

---

(a) *Epid. & Ephemer. lib. 2, p. 164.*
(b) *Ibid. lib. 1, p. 28, 89.*

que les partiſans de la fréquente ſaignée s'étayent ici de l'autorité de Galien, puiſque ce médecin allégue la corruption du ſang, comme la plus forte raiſon contre cette méthode (*a*); cette corruption eſt cependant la grande bouſſole des phlébotomiſtes de nos jours. Si la couleur du fluide dont ils ſe jouent, n'eſt pas d'un brillant qui leur plaiſe, ils annoncent à la victime qu'il faut ſe défaire de cette mauvaiſe liqueur; mais la mort ſaiſit ſouvent la dupe, avant que la couleur change. Pour pouvoir juger par l'inſpection, ſi le ſang a dégénéré, il faudroit être sûr auparavant de l'état naturel de celui

---

(a) *Quid reſpondebunt autori ſuo Galeno, quem ducem ſequuntur? Hic enim eò magis à ſectione venæ avocatur, quò corruptionis majoris ſanguinis argumenta majora apparebunt.* Ibid. p. 89.

de chaque individu; connoiſſance que le Créateur n'a révelée à perſonne. Baillou remarque qu'il y a communément beaucoup de pourriture dans les maladies de l'automne, & que la ſaignée y eſt alors pernicieuſe. Il ajoûte qu'elles tiennent de la nature du cancer, & que les remedes ne font que les irriter : c'eſt ce qui arriva, entr'autres, dans le grand nombre des fievres quartes, qui regnerent à Paris, en 1571. Il aſſure que ceux qui y furent tourmentés par la ſaignée & les autres remedes, périrent preſque tous; au lieu que ceux qui s'abandonnerent à la nature, ſe rétablirent vers le mois de Mars (*a*). Je ne ſçais ſi les

(a) *Ac hoc verum aſſevero, in magnâ quartanariorum iliade & fæturâ anni 1571, ex quartanariis, qui & phlebotomiis, & medicamentis vexati ſunt, omnes ferè* contem-

contemporains de Baillou, étoient déja aſſez aguerris pour ouvrir la veine juſqu'à vingt fois dans ces ſortes de fievres, comme Bineteau nous dit que le faiſoient certains médecins de ſon tems. Il y a apparence que l'excès n'étoit pas encore à ſon comble : du moins les plaintes de Baillou ne portent que ſur trois ou quatre ſaignées, faites en conſéquence de la corruption du ſang. » Si lorſqu'on ouvre aujourd'hui la » veine, nous dit-il, celui de la der- » niere palette paroît fort corrompu, » les médecins en prennent occaſion » de revenir à une ſeconde ſaignée; » que dis-je? & à une troiſieme, & » à une quatrieme; de ſorte que plus

---

perierunt. Qui incurati fuerunt, ii ferè omnes naturæ vi ad menſem Martium ſenſim convaluerunt. Epid. & Ephemer. lib. 2, page 182.

» le ſang leur paroît corrompu, & » plus loin ils portent l'audace ; peut- » on ſe jouer ainſi de la vie des hom- » mes (*a*) ?

§. 166. 3°. Les raiſons de Willis (*b*), contre la ſaignée dans toutes les fievres de pourriture, ſont à-peu-près les mêmes que celles de Fernel & de Baillou.

§. 167. 4°. Celles de Dolæus ne ſont point différentes. Il nous dit (*c*) que l'expérience lui a appris que la ſaignée avoit été ſouvent nuiſible

(a) *Cùm hodie demitur ſanguis, & ultimum vas corruptiſſimo ſanguine plenum eſt, tum incitantur medici ad iteratam, imò tertiam & quartam ſectionem venæ. Et quò majoris corruptionis particeps ſanguis eſt, eò de ſecandâ venâ audaciùs cogitant. Et ſic miſerè in humani generis ſanguinem contenditur ac ſtatuitur.* Epid. & Ephemer. lib. 1, p. 89.

(b) *Lib. de phlebot. & Tract. de feb.*

(c) *De feb. lib. 4, cap. 1.*

dans les fievres, & que celle qu'on nomme de précaution, donnoit souvent lieu à ces maladies. Il ajoûte (*a*) qu'on a vu guérir une infinité de fievres, sans ce remede; que les personnes qu'on saigne souvent, sont les plus sujettes à ces maladies (*b*); que

(a) *Ibid. cap. 8.*

(*b*) Dolæus n'est pas le seul qui a observé les dangers des saignées qu'on nomme de précaution, & qu'on réitere souvent dans l'année. Galien les condamne, à cause de la dissipation des esprits, faite avec le sang; d'où résultent, selon lui, la réfrigération de tout le corps, & l'affoiblissement de toutes les fonctions naturelles. *Vid. Gal. Meth. med. l. 9, c. 10. de hirud. revulf.*

M. Van-Swieten nous dit que les hommes, accoutumés à se faire souvent saigner, éprouvent, vers le tems ordinaire de cette évacuation, les mêmes accidens qui résultent, chez les femmes, de la suppression des régles; de sorte que leur vigueur naturelle dégénere enfin en la foiblesse du sexe. *Vid. Van-Swieten, com. in aph. Boerh. t. 1, aph. 106, p. 140.*

Ceux qui aiment à voir ainsi couler

toutes les fievres intermittentes empirent ordinairement par la ſaignée ; que la raiſon ſe joint à l'expérience, pour nous dire que cette évacuation ne peut être d'aucun ſecours dans les fievres, dont le foyer ſe trouve dans les premieres voies, &c.

§. 168. 5°. Valleſius, qui ridiculiſe ſi bien les fauteurs de la fréquente ſaignée, penſe de même.

§. 169. Sylvius de Le Boë n'a pas meilleure opinion de cette méthode. Il paroît qu'elle étoit déja fort commune de ſon tems, & que l'ignorance la trouvoit d'une aiſance merveilleuſe. Voici comme s'exprime ce

---

leur ſang, n'en ſont pas toujours quittes pour la foibleſſe du corps, ou les maladies de langueur ; ils payent quelquefois d'une mort prompte l'imprudence de ſe faire ſaigner lorſqu'ils ſe portent bien. *Voyez* le Journal œconomique pour le mois de Juin 1755.

célébre praticien (*a*). « Quoique la
» plûpart des médecins regardent la
» ſaignée comme le meilleur, & l'uni-
» que remede dans preſque toutes les
» maladies, nous ne pouvons être
» de leur ſentiment, ni penſer que
» cette évacuation puiſſe contribuer
» du tout à corriger, ou diminuer les
» humeurs corrompues. Bien loin
» que l'expérience nous l'apprenne,
» elle ſe joint à la raiſon, pour nous
» perſuader le contraire.

§. 170. 7°. Plempius, Zacutus, Sennert, & tous ceux qui ſe ſont fait quelque nom en médecine, ne penſent pas autrement.

§. 171. 8°. Le grand Sydenham lui-même nous avertit dans cent endroits de ſes ouvrages, des dangers

---

(a) *Prax. med. p. 809, & Append. text. 9*, n°. 242.

de la ſaignée réitérée, ſur-tout dans les fievres putrides & malignes, dans les intermittentes, dans celles qui ſont accompagnées d'éruptions cutanées, dans les épidémiques, &c. Ce célébre praticien purgeoit ſouvent comme Hippocrate, au commencement des fievres aiguës; méthode qu'on a perdu de vue, pour ſe donner le tems de placer quinze ou vingt ſaignées.

§. 172. Au lieu de donner toute ſon attention aux mouvemens de la nature, on s'eſt amuſé à diſputer ſur le vrai ſens de l'aphoriſme 22 de la premiere ſection; mais ſi cet aphoriſme préſente de l'obſcurité ſur le tems de la purgation, s'en trouve-t-il dans les deux ſuivans? « Si dans » le commencement d'une maladie, » vous voyez qu'il faille remuer quel- » que humeur, faites-le; mais dans

» le fort du mal, il vaut mieux de-
» meurer en repos, » *aph.* 29, *ſect.* 2.
» Si dans les maladies très-aiguës, la
» matiere eſt en *turgeſcence* (§. 88,)
» il faut purger dès le même jour;
» car il eſt dangereux de différer en
» pareil cas, » *aph.* 10, *ſect.* 4.

§. 173. Outre la clarté que nous préſentent ces aphoriſmes, nous liſons dans d'autres ouvrages attribués à Hippocrate, qu'il purgeoit ſouvent dans les quatre ou cinq premiers jours des fievres aiguës (*a*). Il recommande expreſſément dans ſon livre *de affectionibus*, d'obſerver avec ſoin ce qui ſe paſſe dans le premier commencement des maladies, & de ne point laiſſer échapper ce tems, pour placer la purgation, ſi on

(a) *Voyez* ſes Livres *de morbis*, & *de vict. in acut.*

la juge néceſſaire (*a*). « Je voudrois
» bien ſçavoir, dit Martian (*b*), ce
» que répondent à ce paſſage ceux
» qui prétendent qu'Hippocrate con-
» damne abſolument la purgation dans
» le commencement des maladies. »
Voici encore comme s'exprime ce
ſçavant commentateur, après avoir
employé plus de vingt ans à péné-
trer le ſens de ſon auteur : « Puiſque
dit-il, » la purgation a été ſi familiere
» à Hippocrate dans le commence-
» ment des maladies, on ne peut
» point dire qu'il ait voulu l'en ex-
» clure par ces mots, *Neque in prin-*
» *cipio.* Il les ajoûte, pour montrer
» que même dans ce tems, quoique
» d'ailleurs le plus propre pour la pur-

(a) *Voyez* les ſignes qui l'indiquent, §. 87, 88, 89.

(b) *Comment. in aph. Hip.* 22, *ſect.* 1.

» gation, elle ne convient point, s'il » n'y a pas des ſignes de coction » (§. 87.) » Hippocrate purgeoit même dans les maladies inflammatoires, ſans faire précéder la ſaignée, s'il avoit des indices qu'elles euſſent leur cauſe dans le vice des premieres voies (*Voyez* §. 89.)

§. 174. 9°. M. Le Camus, cet exact obſervateur du génie des maladies courantes, nous apprend combien les purgatifs ſont néceſſaires dans le commencement d'une infinité de fievres. Il nous dit (*a*) que « la » plûpart de celles qui regnerent à » Paris pendant le mois de Novem- » bre 1754, étoient des fievres bi- » lieuſes-continues, qui devenoient » putrides, quand on négligeoit les

(*a*) Dans le *Journal œconomique* pour le mois de Décembre 1754.

» évacuations, tant de la bile que des » autres excrémens ſuperflus. Ces » évacuations une fois établies, la » chaleur, la ſoif, le mal de tête, » & les autres ſymptomes de la fie- » vre diminuoient (§. 148, n° 5 & » §. 149.) Quelques-unes de ces fie- » vres, ajoûte-t-il, étoient continues, » avec des redoublemens plus ou » moins marqués, plus ou moins » conſtans. Elles avoient commencé » par des friſſons légers, qui ne ſe » manifeſtoient plus dans le cours de » la maladie. Si l'on inſiſtoit alors plus » ſur la ſaignée que ſur les émétiques, » les purgatifs, & les lavemens, ces » fievres dégénéroient en vraies fie- » vres malignes très-dangereuſes.

§. 175. Ce zélé citoyen nous dit encore (*a*) que « les fievres double-

(*a*) Dans le *Journal œconomique* pour le mois d'Avril 1755.

» tierces furent fort communes à Pa-
» ris pendant le mois de Mars 1755,
» & que ces fievres commençoient
» par un grand friſſon, un violent mal
» de tête, & des envies de vomir;
» enſuite ſuccédoient une chaleur
» brûlante, & des ſueurs aſſez abon-
» dantes. » Il remarque que la nature
ſembloit montrer la premiere indica-
tion par les vomiſſemens, & les en-
vies de vomir qu'elle excitoit; auſſi,
après le premier ou le ſecond pa-
roxiſme, falloit-il profiter de l'inſtant
du relâchement, pour preſcrire quel-
que remede qui évacuât & le ven-
tre, & l'eſtomac. Les évacuations
finies, les malades ſe ſentoient con-
ſidérablement ſoulagés: le mal de
tête, & les envies de vomir, diſpa-
roiſſoient; & le retour de la fievre
n'étoit plus marqué que par de lé-
gers friſſons, ſuivis de chaleur & de

ſueurs. Le quinquina purgatif diſſipoit le reſte de ces accidens, ſur-tout lorſqu'il s'établiſſoit un cours de ventre très-abondant, pendant lequel les malades rendoient une quantité prodigieuſe de bile; alors on pouvoit annoncer une guériſon prochaine, qui étoit conſtatée dès le cinquieme accès, ou dès le ſeptieme au plus tard. Il n'en étoit pas de même, ajoûte M. Le Camus, lorſque dans le commencement de ces fievres, on avoit fait quelque erreur dans le traitement; elles dégénéroient en fievres malignes, ou en fluxions de poitrine. La ſaignée ſur-tout, ſi elle étoit réitérée, manquoit rarement de produire l'un de ces effets.

§. 176. Les fievres, produites par le vice des premieres voies, ne ſont pas les ſeules qui n'exigent point la ſaignée. Celles qui ſont cauſées par

un défaut de tranſpiration, ſe guériſſent aiſément auſſi ſans le ſecours de cette évacuation. Les ſudorifiques ſont dans celles-ci ce que les purgatifs operent dans les autres. Le docteur Bates nous aſſure que de plus de cent fébricitans, où il employa le premier de ces remedes (*a*), il ne lui en mourut qu'un ſeul; encore cette mort fut-elle le fruit de l'indocilité du malade. Les fievres dont il s'agit, attaquoient les matelots, que la chaleur de l'été obligeoit, la nuit, à prendre le frais ſur le tillac. Si M. Bates étoit appellé d'abord, & lorſque le malade étoit dans le friſſon, il lui faiſoit prendre un bol ſudorifique, avec la thériaque, le diaphoré-

(*a*) En 1706, ſur la flotte angloiſe, depuis le premier de Mai qu'elle partit de Liſbonne, juſqu'au dernier de Juillet, qu'elle aborda en Italie.

tique minéral, & le ſel volatil ammoniac : peu d'heures après, il lui donnoit une potion cordiale, & lui faiſoit boire quelques verres d'une ſimple décoction de gruau bien chaude. Il entretenoit ainſi la ſueur pendant trois ou quatre heures, ou juſqu'à ce que les douleurs & les laſſitudes fuſſent entiérement diſſipées, ce qui marquoit une parfaite guériſon. Il terminoit la cure par un cordial ſtomachique, & une poudre purgative, dont il continuoit l'uſage pendant deux ou trois jours. Il nous paroît que ce purgatif, du moins répété, ſeroit aſſez inutile, ſi après la diſſipation totale des ſymptomes, il ne reſtoit aucun indice de crudités dans les premieres voies, ni de pourriture dans les humeurs.

§. 177. Si le docteur Bates étoit appellé, lorſque le malade étoit ac-

tuellement dans la chaleur de la fievre, il le préparoit d'abord par une saignée ; puis il lui donnoit le tartre émétique, bien moins, dit-il, pour exciter le vomissement, que pour procurer une sueur abondante & salutaire, qui arrivoit presque toujours. Pendant la sueur, il avoit soin de soutenir les forces du malade par le cordial stomachique. Il donnoit ensuite la poudre purgative, s'il la croyoit nécessaire. Si le vomitif n'excitoit qu'une sueur médiocre, il plaçoit un cordial sudorifique, qui achevoit l'ouvrage commencé (*a*).

§. 178. Hippocrate ne connoissoit d'autres remedes pour exciter la sueur, que le bain chaud avec la friction, l'augmentation des couvertures

---

(a) *Voyez* Bates, Traité anglois des fievres qui arrivent aux gens de mer pendant l'été, sur la Méditerranée.

du malade, & la boiſſon copieuſe des liqueurs délayantes, bues chaudes. Si l'on s'en tenoit encore à la ſimplicité de ces ſecours, ſouvent les malades ne s'en trouveroient que mieux.

§. 179. M. Andry a donné autrefois (*a*) le précis de la méthode du docteur Bates ; mais j'eſpere qu'on me pardonnera de la remettre ſous les yeux du lecteur, dans la circonſtance de la guerre préſente. Peut-être portera-t-elle quelque zélateur de la ſaignée à épargner le ſang de nos matelots. Ils en ont le même beſoin que ceux de l'Angleterre, & il ſera beaucoup mieux employé à la défenſe de leur patrie.

§. 180. Le docteur Pringle ne

(*a*) Dans ſes Remarques de médecine ſur différens ſujets, principalement ſur l'orgaſme dans les maladies, &c.

fut gueres moins œconome du ſang des ſoldats de ſa nation dans la derniere guerre. Il l'épargna ſur-tout dans les fievres malignes, & les dyſſenteries qui régnerent en Flandre & en Allemagne dans les hôpitaux anglois. Les médecins & les chirurgiens, employés dans nos armées, ne ſçauroient trop lire l'ouvrage de cet auteur ; ſur-tout s'ils ſont prévenus pour la fréquente ſaignée. S'ils vouloient s'étayer encore de la différence du climat, qu'ils faſſent attention que nos ſoldats reſpiroient à-peu-près le même air que ceux de nos ennemis, puiſque les deux armées occupoient le même diſtrict (*a*). M. Pringle nous ob-

(*a*) Si, au défaut du climat, nos phlébotomiſtes cherchoient quelque nouvelle reſſource dans la maniere de vivre, l'Hiſtoire peut leur apprendre que la nourriture du ſoldat Anglois étoit plus propre à

ſerve que preſque tous les remedes deviendront inutiles, ſi l'on n'a ſoin

échauffer le ſang, & à engendrer ce fluide, que celle du ſoldat François. S'ils nous répétoient encore qu'on doit du moins ſaigner copieuſement dans certains endroits de notre France, parce que l'air y eſt épais, qu'on y mange beaucoup, que les alimens y ſont fort nourriſſans, &c. * nous leur répondrions qu'ils ne doivent donc ſoumettre à leur méthode que les riches & les intempérans ; mais qu'ils nous diſent de bonne foi, ſi le maigre artiſan, plus ſouvent accablé de fatigue que de ſang, eſt de beaucoup moins ſaigné que le financier bien nourri. Ces Meſſieurs alleguent auſſi quelquefois la médiocrité de l'exercice, en faveur de la fréquente ſaignée ; mais les cochers, les poſtillons, & toute la cohue plébéïenne qui s'agite dans les villes & les campagnes, fait-elle peu d'exercice ; & la bonne chere donne-t-elle ſouvent des indigeſtions à ces indigens ? Cependant, s'il leur arrive d'être moins ſaignés que le ſédentaire & le pléthorique, c'eſt qu'accablés d'inanition dès la prémiere ſaignée, la maladie n'a pas toujours la complaiſance d'attendre juſqu'au quinzieme coup de lancette.

* *Voyez* Gui Patin, dans ſa troiſieme

de purifier & de renouveller l'air corrompu, respiré par les malades (*a*). Ce fait doit rendre bien précieux le nouveau ventilateur de M. Soubeiran, s'il remplit tous les objets annoncés dans son Mémoire. Outre l'avantage de renouveller le fluide aërien, commun avec celui de M. Hales, il lui donne celui d'empreindre l'atmosphere des qualités appropriées à la nature de la maladie. Les anciens ont proposé plusieurs moyens pour corriger l'air corrompu, dont on pourroit se servir, au défaut de ce ventilateur. Ces moyens sont les vapeurs du vinaigre, du nître, du sel marin, le feu, &c. Ce dernier corrige efficacement l'hu-

---

Lettre; & M. Helvetius, Obs. sur la petite vérole, p. 383, 384.

(*a*) Obs. sur les maladies des armées, &c. tom. 2, p. 80.

midité aërienne, ſur-tout ſi on pouvoit l'allumer avec des bois aromatiques, tels que celui de gayac, de cedre, &c. mais ceux de chêne & de genievre peuvent ſuppléer à la rareté des premiers. Les exhalaiſons des gommes aromatiques tendent au même but. Une nouvelle expoſition eſt auſſi d'un grand avantage dans les épidémies peſtilentielles. Varron nous apprend (*a*) qu'il en régna une ſi violente à Corcyre, lorſque l'armée & la flotte romaine s'y trouvoient, que toutes les maiſons étoient remplies de morts, ou de malades. Il fit faire de nouvelles fenêtres vers le nord, ordonna de boucher les plus expoſées à recevoir l'air peſtiféré, fit changer les por-

---

(a) *Vide ſcriptores rei ruſticæ, tom. 1, lib. 1, cap. 4.*

tes, &c. Au moyen de cette ſage conduite, & des autres attentions néceſſaires, il préſerva de l'infection & ſa ſuite & ſa famille.

§. 181. Un grand général de nos jours a jetté auſſi des regards bienfaiſans ſur la vie des ſoldats. Auſſi bon citoyen que grand capitaine, il voudroit que les médecins vérifiaſſent les qualités anti-peſtilentielles du vinaigre, éprouvées avec tant d'avantage par les Romains. Voici comme il s'exprime : « Un grand » tiers des armées allemandes périt, » en arrivant en Italie & en Hongrie. » On pourroit citer de pareils évé- » nemens chez d'autres nations; » c'eſt le changement de climat qui » les produit. On ne voit point de » pareils exemples chez les Romains, » tant que le vinaigre ne manque » pas. Mais dès que l'*acetum* leur

» manquoit, ils étoient ſujets aux
» mêmes accidens que nos troupes
» le ſont à préſent. C'eſt un fait au-
» quel peut-être peu de perſonnes
» ont fait attention, & qui cepen-
» dant eſt d'une très-grande conſé-
» quence pour les conquérans, &
» pour les ſuccès. Quant à la ma-
» niere de s'en ſervir, les Romains
» faiſoient diſtribuer le vinaigre par
» ordre; chaque ſoldat avoit ſa por-
» tion, qui lui ſervoit pluſieurs jours,
» & en verſoit quelques gouttes dans
» l'eau qu'il buvoit: je laiſſe aux
» médecins à pénétrer les cauſes d'un
» effet ſi ſalutaire; ce que je rap-
» porte eſt un fait bien conſtant (*a*).

§. 182. Eh! plût au Ciel que les médecins ne ſe fuſſent jamais atta-

---

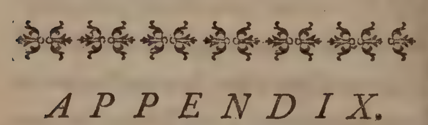
(a) *Voyez* les Rêveries, ou Mémoires ſur l'art de la guerre, de Maurice, comte de Saxe, &c.

chés qu'aux faits ! C'eſt à les expoſer que je me ſuis principalement étudié dans le cours de cet ouvrage. Heureux, ſi ceux qui le liront en tirent des inductions utiles à l'humanité ! Heureux encore, ſi cette lecture peut modérer chez les médecins la demangeaiſon des ſyſtêmes, & leur faire tenir le langage de l'homme d'eſprit (*a*), qui s'exprime dans ces termes : « Je pourrois bâtir ici un » beau ſyſtême, (car je ſçais rêver » comme les autres) embraſſer les » nuës pour enfanter des chimeres. » Je renonce à cette gloire, pour ne » préſenter que l'expérience.

§. 183. Incapable de ſeconder les nobles efforts de M. de Haller, je joins ici mes vœux aux ſiens. Je ſou-

(*a*) M. l'abbé Coyer, *Nobleſſe commerçante*, p. 181.

haite donc avec le même zele, que » la nature ait un jour ſes vengeurs, » qui établiſſent ſes droits ſur les dé- » bris du préjugé & de l'opinion (*a*).



APPENDIX.

IL nous reſte à développer quelques articles que nous n'avons qu'inſinués dans le cours de cet ouvrage. Ils roulent ſur-tout, 1°. ſur la connoiſſance des criſes, & quelques autres moyens de rendre la médecine moins incertaine; 2°. ſur l'emploi de la ſaignée dans les hémorragies; 3°. ſur ſon uſage dans les fievres malignes; 4°. & dans celles qui ſont accompagnées d'éruptions cutanées, &c.

(a) *Voyez* les *Mémoires* de M. de Haller ſur le mouvement du ſang, &c. p. 167.

ARTI-

ARTICLE PREMIER,

De la connoiſſance des criſes, & de quelques autres moyens de rendre la médecine moins incertaine, & ſes progrès plus rapides.

§. 184. J'AI laiſſé voir tant de contradictions parmi les médecins, qu'on m'accuſera peut-être d'avoir voulu décrier leur art. J'avoue que l'enthouſiaſme ne m'a jamais ſaiſi juſqu'au point de le croire ſans défauts ; mais je penſe auſſi qu'on pourroit les corriger en partie, & rendre par-là la médecine moins incertaine, & plus utile. C'eſt ſur les moyens d'y contribuer, que je vais expoſer mes foibles conjectures.

§. 185. Si l'art de guérir a reçu ſi peu de perfection, on n'en peut chercher la cauſe que dans l'art même, ou dans ceux qui le profeſſent. Ses progrès ſeroient ſans doute plus rapides, ſi ſon ſujet étoit plus ſimple, & mieux connu. Mais la complication infinie qui regne dans la compoſition de nos corps, la variété des tempéramens, l'incertitude de la cauſe du mal, & ſouvent du lieu qu'il affecte; les changemens extraordinaires & inconnus qui arrivent dans l'air, & quelquefois dans l'eau, & les alimens, &c. Toutes ces cauſes, dis-je, mettront à jamais des entraves aux progrès de la médecine. Malgré tous ces déſavantages, il ſeroit au pouvoir de ceux qui l'exercent, d'établir, avec le tems, des régles & des principes qui rendroient ſa pratique moins arbi-

traire & moins incertaine ; mais la réuſſite d'un projet ſi utile à l'humanité, dépend du jugement plutôt que de l'imagination. Il faut abandonner ces ſyſtêmes, ou plutôt ces fables qui de tout tems ont inondé la médecine, & étouffé ſes progrès. Puiſque le Créateur n'a pas voulu nous manifeſter les cauſes, étudions les effets ; ſoyons attentifs aux démarches de la nature : liſons continuellement dans ce grand livre du médecin, & nous diſſiperons une partie de l'obſcurité qu'on reproche à l'art de guérir. Hippocrate nous avoit tracé ce plan. S'il avoit été ſuivi, nous poſſéderions des principes moins équivoques.

§. 186. La lenteur & l'incertitude de nos connnoiſſances en médecine, trouvent une autre ſource dans la négligence des criſes. L'obſervation

qui conduit à leur doctrine, a paru malheureusement trop pénible. On a trouvé plus facile d'y jetter du ridicule, & de s'égayer sur la matiere. D'autres ont dit que notre climat n'étoit pas propre à vérifier cette doctrine. Mais ceux dont le zele étoit plus vif pour les progrès de l'art & le bien de l'humanité, ont eu d'autres idées. Instruits d'avance par Hippocrate, que la différence du climat n'étoit point un obstacle (*a*), ils ont donné leur attention à cette étude.

§. 187. On entend par crise un changement subit dans la maladie, d'où résulte la mort, ou la guérison du malade; mais l'usage a restraint ce mot aux mutations salutaires.

§. 188. La crise est parfaite, ou imparfaite. La premiere termine en-

(a) *Voyez ci-après*, §. 201.

tiérement la maladie ; la seconde ne fait que la diminuer. La nature, souvent trop foible pour triompher d'un seul coup, renouvelle ses efforts, & chasse enfin les restes du mal par une, ou par plusieurs voies (§. 87.) Cette expulsion n'est pas toujours sensible. La matiere nuisible s'assimile quelquefois avec le sang (§. 87,) ou s'évapore avec celle de la transpiration. C'est ce qui arriva dans les fievres dont parle Sydenham dans ses ouvrages, *sect.* 5, *ch.* 2.

§. 189. Les crises arrivent plutôt ou plus tard, selon la violence de la maladie, la vigueur du malade, la nature des remedes, & une infinité d'autres circonstances (*a*). C'est dans l'état, & non dans le commence-

(a) *Voyez ci-après*, §. 193, 195.

ment, ni dans l'augmentation du mal qu'elles doivent se faire.

§. 190. La vraie crise comprend deux choses ; la coction de la matiere nuisible, & son expulsion hors du corps (§. 87,) ou son transport sur quelque partie moins essentielle à la vie. La coction se fait plutôt ou plus tard, selon l'intensité de la fievre, & le caractere plus ou moins rebelle des humeurs à préparer. On voit de-là, que les crises doivent arriver en des jours différens. Parmi ces jours, nommés critiques, ou judicatoires par les anciens ; les uns sont plus efficaces, les autres le sont moins.

§. 191. Parmi les premiers, les septenaires, & les demi septenaires étoient célébres chez Hippocrate ; ainsi il avoit observé que les maladies

très-aiguës ſe terminoient le plus ſouvent le quatrieme jour, & celles qui l'étoient un peu moins, le ſeptieme : venoient enſuite le onzieme, le quatorzieme, le dix-ſeptieme, &c.

§. 192. M. de Bordeu (*a*) prétend que c'eſt par un préjugé, fondé ſur la philoſophie de Pythagore, que les anciens ont donné une vertu particuliere & intrinſeque à de certains jours plutôt qu'à d'autres. Malgré notre vénération pour les immortelles obſervations de ce ſçavant médecin ; nous ne ſçaurions taxer Hippocrate & Galien d'une ſuperſtition auſſi groſſiere. Ces grands hommes écrivoient jour pour jour les événemens des maladies ; comment penſer donc qu'ils ayent conſtamment

---

(a) *Recherches ſur le pouls par rapport aux criſes*, p. 373.

placé des faits dans certains jours, que leurs yeux voyoient arriver dans d'autres ? Quel eſt encore le préjugé qui eût pu faire avancer à Galien, qu'à peine il pourroit compter les malades qui avoient été jugés le ſeptieme jour, & qu'il n'en avoit vu aucun qui l'eût été le douzieme, ou le ſeizieme (*a*) ? Si ſelon Hippocrate & Galien, les bonnes criſes arrivent le plus ſouvent le ſeptieme, le onzieme, le quatorzieme jour, &c. ne diſent-ils pas auſſi qu'elles ſe montrent quelquefois dans d'autres tems ? Leur moins de confiance au troiſieme, au cinquieme, au ſixieme, & au neuvieme jour, ne leur faiſoit point nier non plus qu'ils n'y euſſent vu arriver des criſes. Hippocrate nous dit que la fille de Lariſſe fut

(a) *De dieb. decret. lib. 1, cap. 3.*

parfaitement jugée au ſixieme jour par une hémorragie du nez, & Methon au cinquieme. Sydenham étoit-il aveuglé auſſi par les nombres de Pythagore, lorſqu'il nous aſſure avoir vu terminer conſtamment vers le quatorzieme jour, certaines fievres épidémiques, qu'il décrit dans ſes ouvrages (*a*).

§. 193. Nous convenons avec M. de Bordeu, que le trop d'attachement aux jours critiques des anciens ne pourroit que nous jetter dans des erreurs groſſieres, & que » le point capital eſt de ſaiſir dans » une maladie les ſignes qui annon» cent le plus conſtamment les cri» ſes. » Notre maniere de vivre, la différence du traitement, celle du climat, doivent porter chez nous

(a) *Sect. 1, cap. 4.*

quelque changement dans ces révolutions. Il y auroit de la folie à les attendre toujours dans un jour fixe & déterminé. M. de Bordeu convient cependant lui-même (*a*) « qu'il » y a des crises dont la décision & » la durée peuvent être déterminées » à quelques heures près ; mais il y » en a aussi, ajoûte-t-il, qui sont » avancées, retardées, ou allongées » de quelques heures & de quelques » jours. Encore une fois, un obser- » vateur sage & instruit sera toujours » forcé de se relâcher sur le tems, » ou les jours fixés par les anciens ; » mais il trouvera toujours dans une » maladie des périodes, ou des tems » très-bien marqués, qui ont été trop » négligés par les ennemis des crises » & des jours critiques.

(a) *Recher. sur le pouls*, p. 175.

§. 194. C'eſt d'après ſa propre expérience, que M. Van-Swieten (*a*) rend aux anciens la juſtice qu'ils méritent. « Ce n'eſt point, nous dit-il, » de la vertu des nombres, mais de » l'exacte obſervation des maladies, » qu'eſt née la diſtinction des jours » critiques. Tous ceux qui liront at- » tentivement les écrits des anciens » médecins, conviendront de ce fait. » La connoiſſance des criſes demande » tant de ſoins & d'application, qu'il » n'eſt point ſurprenant que pluſieurs » praticiens les ayent négligées. » D'autres ont même porté l'audace » juſqu'au mépris pour les anciens, » & pour ceux qui ſuivent leurs tra- » ces dans cette doctrine (*b*). »

(a) *Voyez ci-après*, §. 206.

(b) *Neque ex numerorum proprietate, verùm ex fidelibus morborum obſervationibus, dierum criticorum diſtinctio ortum*

§. 195. Nous avons vu (§. 191,) quels ſont les jours critiques les plus efficaces, ou du premier ordre. Ceux du ſecond ordre ſont, dans le premier ſeptenaire, le troiſieme, le cinquieme & le ſixieme. Il arrive communément dans ces derniers, tant de trouble & d'agitation, que les anciens les regardoient comme ſuſpects, ou comme moins efficaces. La nature, irritée alors par quelque cauſe accidentelle avant la coction requiſe, ou ſuccombe à la violence du redoublement, ou n'opere que rare-

---

duxit, uti unicuique veterum medicorum ſcripta attentè legenti patebit. Cùm autem ſedulam curam, & attentum ad omnia animum requirat criſium, & dierum criticorum in morbis obſervatio, nemini mirum videbitur quare plurimi medici hæc neglexerint; imò & alii protervè contempſerint & veteres medicos, & qui horum veſtigia ſequuntur in his. Van-Swieten, comment. in Boerh. aph. 741, t. 2, p. 424.

ment une crise parfaite. Les mouvemens naturels peuvent être troublés, & l'ordre des jours vraiment critiques, accéléré, ou par la faute du médecin, ou par celle du malade, ou par celle des assistans. Ajoûtez à cela certains événemens qu'il n'est pas possible de prévoir, comme une terreur subite, ou quelqu'autre affection de l'ame.

§. 196. Après la premiere semaine, le cours de la maladie devient plus calme, & la nature moins susceptible d'irritation ; aussi les anciens n'ont guères remarqué dans le second septenaire, que le neuvieme jour hors de l'ordre ordinaire ; & Galien assure que les jours qu'il nomme *coïncidentes criticos*, arrivent rarement après le quatorzieme.

§. 197. Les anciens n'ont point prétendu que toutes les maladies

eussent des crises ; ils n'ont parlé que de ce qui arrive le plus souvent. Hippocrate lui-même nous dit que ni les prédictions de la mort, ni celles de la guérison ne sont point certaines dans toutes les maladies aiguës (*a*). Mais il n'en est pas moins nécessaire d'être bien instruit des signes qui annoncent des révolutions dans ces maladies, & de connoître les jours où ces révolutions sont les plus communes. Dans cette vue, on doit se familiariser avec les différences du pouls ; ce sont elles, selon les observations de Don Solano & de M. de Bordeu, qui découvrent au médecin la tendance de la nature, & les excrétoires par où elle vise

(a) *Acutorum morborum non omninò certæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis.* Aph. sect. 2, aph. 19.

à se débarrasser de la matiere nuisible.

§. 198. En général, les crises arrivent les jours pairs; lorsque les redoublemens sont pairs, & les jours impairs, lorsque l'accès ou le redoublement sont impairs. Il n'y a rien en cela que de naturel; puisque c'est dans le tems que la nature redouble ses efforts, qu'elle doit chasser son ennemi. Ainsi les anciens regardoient comme suspectes les révolutions critiques qui survenoient les jours de la rémission.

§. 199. Le méchanisme que la nature exerce dans l'intérieur de nos corps, n'est point différent de celui qu'elle emploie sur leur surface : or les plus grands détracteurs des crises ne peuvent nier, 1° qu'il ne faille un certain tems pour opérer la coction de la matiere qui forme, par exemple, un phlegmon externe; 2° que

cette coction n'exige un certain dégré de chaleur & de force dans les vaisseaux de la partie affectée ; 3° que tout ce qui trouble, irrite, retarde, ou affoiblit trop les mouvemens de ces vaisseaux, ne s'oppose tant à la résolution, qu'à la suppuration de la matiere obstruante. Selon ces principes, la pratique des grands phlébotomistes ne peut que détruire, ou déranger les efforts que la nature emploie pour la préparation, la résolution, ou l'expulsion de l'humeur nuisible.

§. 200. C'est pour couvrir leurs bévues, ou leur paresse, que nos modernes alleguent contre les crises le vain prétexte du climat, &c. (*a*).

(*a*) Si le climat & la maniere de vivre mettent quelque différence dans la marche de la nature, ils ne la renversent point. Ses loix sont constantes dans les

Mais pour mettre le public impartial en état de juger de la ſolidité de leurs allégations, oppoſons-leur l'expérience des plus grands maîtres de l'art.

§. 201. 1°. Hippocrate nous dit (*a*) que ſes obſervations ſur les criſes furent à-peu-près les mêmes & dans la Scythie & dans la Lybie, deux climats auſſi différens que celui de la Grece l'eſt du nôtre. On ſçait que l'air de l'iſle de Thaſe (*b*) eſt aſſez froid; cependant les obſervations d'Hippocrate ne s'y ſont point démenties. Tous les médecins de l'antiquité ont reſté inviolablement attachés à la doctrine des criſes, juſ-

---

différentes latitudes. La circulation s'y fait ſuivant les mêmes régles, & par les mêmes puiſſances, un peu plus, ou un peu moins fortes.

(a) *Lib. de Prænot.*

(*b*) Elle eſt voiſine de la Thrace.

qu'au tems du téméraire Asclepiade (*a*) ; ce qui forme un espace d'environ quatre cens ans. Galien rétablit ensuite cette doctrine, & elle se soutint encore plus long-tems. Mais les rêveries des chymistes, & la pratique des zélateurs de la saignée, sont venues encore éteindre le seul flambeau qui pouvoit éclairer la médecine. Il s'est cependant toujours trouvé quelques élus pour constater la doctrine d'Hippocrate. Ce grand homme eût dû être à jamais le modele des médecins, comme les Dieux d'Homere ont toujours été ceux des poëtes. Rapportons encore quelques faits contre les contempteurs des crises.

(a) *Durabat antiquitas firma, donec Asclepiades, ætate magni Pompeii, totam medicinam ad causam revocando, conjecturam fecit.* Plin. Hist. nat. lib. 26, cap. 3.

§. 202. 2°. Forestus les a vérifiées dans un climat plus septentrional, & même plus inconstant que celui d'aucun endroit de notre France.

§. 203. 3°. Le célebre Frédéric Hoffman (*a*) a observé en Allemagne presque la même chose que les médecins Grecs dans leur pays.

§. 204. 4°. Sydenham & Boerhaave, deux des plus grands restaurateurs de la doctrine d'Hippocrate, n'ont point trouvé que la nature fût renversée. L'expérience leur a appris que, constante dans ses opérations, elle les exerce à-peu-près de même dans les différens climats. Si la plûpart des médecins ne voient plus les crises que voyoient les anciens, qu'ils s'en prennent à leur inattention, & à leur pratique qui trouble, renverse,

(a) *Med. rat. systemat. tom. 3.*

ou étouffe tous les mouvemens naturels.

§. 205. 5°. Le docteur Martine nous donne un grand nombre d'observations, faites dans différentes parties de l'Europe, qui confirment la doctrine constante des crises.

§. 206. 6°. Les paroles du sçavant commentateur de Boerhaave sont remarquables. « J'avois coutu» me, dit-il, sur-tout dans les ma» ladies aiguës, d'écrire chaque jour
» ce que j'observois pendant tout le
» cours de la maladie. De retour
» chez moi, je rédigeois ce que j'a» vois noté chez mes malades. Par
» cette méthode, je me procurai le
» cours complet de quelques centai» nes de maladies aiguës. Je mar» quois en même tems la diéte, &
» les médicamens que j'employois.
» Ce travail me plaisoit d'autant plus,

» qu'il me mettoit à même de dé-
» couvrir les fautes que j'avois com-
» mises dans la cure, & m'empê-
» choit d'en faire de semblables à
» l'avenir. Lorsque je me défiois de
» mes lumieres, je consultois mon
» illustre maître (Boerhaave,) dont
» je trouvois la bonté toujours prête
» à me secourir. Quand je vins en-
» suite à comparer mes observations
» avec celles d'Hippocrate & de Ga-
» lien, je vis avec la derniere satis-
» faction la vérité de ce que ces
» grands hommes ont avancé. Mais
» nous voulons souvent être plus sa-
» ges que les anciens, & prédire
» plus de choses qu'eux; car il ne se
» fait point de crises dans toutes les
» maladies, & les mouvemens cri-
» tiques ne sont pas toujours égale-
» ment sensibles (*a*).

(a) *Comment. in Boerh. aph.* 587, *tom.* 2, *p.* 50, 51.

§. 207. Voilà le modele que je voudrois propoſer à nos incrédules. S'ils pouvoient ſe réſoudre à le ſuivre, le voile qui couvre la médecine, deviendroit tous les jours moins épais, & l'on ne conteſteroit plus l'utilité de cet art. Mais, dût-on me taxer de faux frere, j'oſe ſoutenir que le mal fait par les médecins, égalera le bien, s'il ne le ſurpaſſe, tant que la méthode de M. Van-Swieten ne ſera pas la leur.

§. 208. Il ne réſulteroit pas moins de lumieres des obſervations que M. de Bordeu vient de publier ſur le pouls. Si elles ſont une fois bien conſtatées, on n'ira plus à tâtons dans l'adminiſtration des évacuans, &c. on ſçaura à-peu-près quand la nature demande un émétique, un purgatif, un ſudorifique; on pourra connoître quand elle tendra à ſe débarraſſer

par une hémorragie ; & on n'aura peut-être plus la témérité de la détourner par les ſaignées. Mais il faut tant de ſoins & de travail pour acquerir ces connoiſſances, que je crains bien qu'elles ne reſtent au fond du puits.

§. 209. Qu'il me ſoit permis d'ajoûter ici quelques vues aux efforts de ces grands hommes. Si elles étoient remplies, j'oſe avancer qu'elles contribueroient à accélérer les progrès de la vraie médecine.

§. 210. I. A l'obſervation exacte du cours de chaque maladie (§.206,) & des effets, bons & mauvais, des remedes employés, je voudrois qu'on joignît celle de la conſtitution de l'air de chaque ſaiſon de l'année, avec les maladies régnantes qui en ſont la ſuite.

M. Vandermonde a entrepris cet

utile travail dans son Journal (*a*). Heureux, si cet exemple de son zéle pour l'humanité étoit suivi dans toutes les villes du Royaume !

§. 211. II. La loi obligeroit chaque médecin à se borner à un certain genre de maladie : par exemple, les uns choisiroient les internes de la tête; les autres, les externes de cette partie; ceux-ci, celles de la poitrine; ceux-là, celles des intestins & du mésentere ; d'autres, celles du foie & de la rate ; d'autres, celles de la vessie; les uns, celles de la peau; d'autres, celles des femmes; & certains se borneroient à la goutte & au rhumatisme (*b*).

(a) *Voyez* ses différens *Journaux de médecine*, *&c.*

(*b*) Hérodote nous apprend que les Egyptiens sont les premiers qui ayent senti la nécessité de partager entre plu-

Je sçais que cette distribution ne pourroit avoir lieu que dans les villes où il se trouveroit un certain nombre de médecins ; ainsi on étendroit, ou on resserreroit ce partage, suivant ce nombre. Outre les progrès qu'il en résulteroit pour la médecine, tous les médecins seroient employés.

§. 212. III. Il y auroit un college de praticiens dans chaque ville, où les associés remettroient tous les mois ce qu'ils auroient exactement

---

sieurs personnes le traitement de la foule de maux qui sont la guerre à l'humanité. La loi obligeoit leurs médecins à ne s'attacher qu'à une espece de maladie, & d'en faire l'unique objet de leur étude. Ainsi il y en avoit pour celles des yeux, pour les maux de tête, pour les maux de dents. Les maux de ventre & les autres maladies internes avoient aussi leurs médecins particuliers. *Voyez* Herod. l. 2, n. 84. *Voyez aussi* le sçavant ouvrage intitulé *De l'Orig. des loix, des arts & des sciences*, &c. Tom. 2, p. 244, 246.

noté, tant ſur les maladies qu'ils auroient traitées, que ſur les variations journalieres de l'atmoſphere (*a*).

§. 213. IV. Le ſecretaire de chaque college rédigeroit ces différentes obſervations, qu'on publieroit enſemble à la fin de chaque année.

§. 214. V. Tous les aſſociés s'aſſembleroient une fois la ſemaine, pour ſe communiquer réciproquement leurs idées.

On connoîtroit par-là, 1° les maladies les plus communes & les plus dangereuſes dans chaque partie de notre France; 2° le nombre des perſonnes mortes de chacune d'elles: 3° on verroit le rapport qu'il y a entre la nature de l'air, & le génie de ces ma-

(*a*) On me dit que le projet de ce troiſieme article eſt à-peu-près exécuté en Suede.

ladies. On se familiariseroit aussi par-là avec les influences des saisons, suivant qu'elles sont chaudes ou froides, seches ou humides, ou que ces qualités se trouvent différemment combinées. Toutes ces connoissances fourniroient les inductions les plus propres aux progrès de la médecine. 4°. On compareroit la pratique des médecins des différentes parties du royaume, & l'on verroit, jour pour jour, le succès des remedes, avec les changemens & les révolutions qui surviendroient.

§. 215. VI. Tous les Souverains de l'Europe s'entendroient, pour établir le même plan dans les villes de leur domination respective; & chaque college s'enverroit réciproquement tous les ans le recueil de ses observations respectives.

Les principales villes de l'Europe ont aujourd'hui des académies littéraires ; des colleges, deſtinés à conſerver les hommes, méritent-ils moins l'attention des Souverains ? Un prince immortel a réformé la juſtice & écraſé la chicane dans ſes Etats ; perfectionner l'art de guérir, ſeroit auſſi divin. Mais quelle grande action eſt impoſſible à ce héros !

§. 216. VII. Ceux qui rédigeroient les obſervations, tireroient les inductions pratiques qui ſuivroient naturellement des faits obſervés, & les noteroient à la ſuite de chaque obſervation, pour l'inſtruction des jeunes praticiens. Elles ſeroient revues auparavant par une aſſemblée générale des aſſociés.

§. 217. VIII. Aucun jeune médecin ne pourroit exercer, qu'il n'eût

ſuivi pendant trois ans un célebre praticien, ſoit en ville, ou dans un hôpital. Tous ces éleves s'inſtruiroient des doſes & des vertus des médicamens, & feroient leur principale étude des obſervations recueillies dans les différens pays (§. 210, 212, 214, 218, 219.) Pour les y engager plus efficacement, ils ſubiroienr chaque mois un examen, tant ſur ces matieres, que ſur la pratique, dans les colléges établis pour perfectionner cette derniere.

§. 218. IX. Les médecins Européens s'inſtruiroient de la médecine de toutes les autres nations, même les plus ſauvages. Pour remplir cet objet, le Souverain, ou, à ſon défaut, les colléges de chaque Etat (§. 212,) feroient un fond deſtiné à envoyer des médecins in-

telligens dans les différentes parties de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique (*a*).

Ces médecins noteroient avec soin les bons & les mauvais effets des remedes qu'ils verroient employer; ils marqueroient l'âge, le régime, & la maniere ordinaire de vivre; ils observeroient les saisons, avec les variations de l'air, & leur maniere de modifier les maladies; ils se muniroient de la description exacte de celles qui sont les plus communes & les plus dangereuses dans chaque

(*a*) Si le desir d'éclairer les hommes a porté notre sage monarque à envoyer de grands géometres vers le pole & sous la ligne, que ne devons-nous pas attendre de l'humanité & de la bienfaisance, qui forment le caractere de ce grand prince, lorsqu'il s'agira de la conservation de ses sujets?

climat, &c. Ceux qui en auroient l'occasion, enverroient une ou deux fois l'an, leurs observations aux colléges qui les auroient commis ; ou, de retour dans leur patrie, ils les déposeroient dans les archives de ces colléges, qui les publieroient ensuite dans l'ordre convenable.

§. 219. Il n'y a pas jusqu'aux Hottentots, dont nous ne pussions tirer de bons remedes. Ces peuples, à qui notre orgueil ou nos préjugés accordent à peine le sentiment, ont des connoissances en médecine, qui, selon Kolben (*a*), ne sont pas méprisables. Il nous dit qu'ils sont versés dans la botanique de leur pays, & qu'on leur voit faire des cures

(*a*) Dans son voyage au Cap de Bonne-Espérance, ou dans M. l'abbé Prevost, *Hist. génér. des Voyages*, *t.* 18, *p.* 53, *& suiv. de l'édit.* in-12.

merveilleuſes. Ils connoiſſent auſſi les bons effets de la ſaignée ; mais, heureuſement pour eux, ils ignorent, à cet égard, la pratique deſtructive de certains Européens. Peu habitués à farder la nature, ils n'en ſuivent que mieux les procédés ; & n'euſſent-ils que l'inſtinct, il ſeroit préférable à des raiſonnemens formés des débris de la raiſon. Le Huron lui-même pourroit nous apprendre à guérir promptement plus d'une maladie :

La nature, en tréſors fertile,
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuſe de le conſerver (*a*).

Bien d'autres peuples, que nous appellons *barbares*, tirent des ſimples

---

(*a*) Rouſſeau, Ode à M. le marquis de la Fare.

une infinité de remedes merveilleux (a), auſſi prompts dans la cure, qu'innocens dans leur nature ; &,

Duſſent les Grecs encor fondre ſur un rebelle,

je les tiens préférables à une foule de compoſitions Européennes, dont l'action tumultueuſe & incertaine, abrege ſouvent nos jours.

M. Le Page, après avoir rapporté quelques cures ſurprenantes, opérées promptement, tant ſur lui que ſur d'autres perſonnes, par les médecins naturels de la Louiſiane, ajoûte: » Ces médecins ont fait un grand » nombre d'autres cures, dont la nar» ration demanderoit un volume

(a) *Voyez* dans l'Hiſt. génér. des voyages, l'hiſt. nat. de différens peuples. *Voyez auſſi* les Voyages du pere Labat, &c.

» particulier. Je me ſuis contenté de » rapporter celles que je viens de » citer, pour faire voir que les maux » que l'on regarde ailleurs preſque » comme incurables, ou dont on ne » guérit qu'au bout d'un long tems, » & après avoir beaucoup ſouffert; » des maux, dis-je, de cette eſpece, » ſont guéris ſans opération doulou» reuſe, & en peu de tems, par les » médecins naturels de la Louiſia» ne (*a*). » C'eſt une remarque aſſez vraie de M. de Maupertuis (*b*), qu'on doit au hazard & aux nations ſauvages les ſeuls ſpécifiques qui ſoient connus (*c*).

(*a*) *Voyez* Le Page du Pratz, Hiſt. de la Louiſiane, t. 1, p. 211.

(b) *Voyez* la 23e de ſes Lettres.

(*c*) Cette aſſertion ne peut s'entendre que des ſpécifiques du regne végétal, & encore peut-être eſt-elle un peu trop générale à cet égard.

§. 220. Je crains bien que le plan que je viens de tracer (§. 210-218), ne ſoit renvoyé à la république de Platon, & qu'on n'y ſubſtitue à jamais la marche ordinaire de notre éducation, que voici : Après une ennuyeuſe végétation de cinq ou ſix ans dans des *pédagogies*, on nous fait paſſer dans le lieu qu'on a décoré du nom de philoſophie. C'eſt ici qu'on nous apprend à entortiller la raiſon, & à rendre problématiques le peu de vérités qu'elle nous préſente. Introduits enſuite dans le temple d'Eſculape, nous continuons d'ergotiſer pendant trois ou quatre ans ; & après avoir tout appris, excepté à connoître la nature, nous devenons ſes miniſtres : jugez comme elle eſt ſervie.

§. 221. C'eſt ſur-tout dans elle-même, qu'il faut l'étudier. Il regne

tant de contradictions & de désordre dans la plûpart des auteurs, qu'ils sont plus propres à nous égarer, qu'à nous conduire. L'histoire nous a transmis l'exemple remarquable du grand sens d'un Calife. Las des disputes qu'excitoient sur l'alcoran, des commentaires sans fin, « il fit une assemblée de gens versés dans les matieres religieuses, pour fixer une régle dans l'interprétation des livres sacrés. Ces sçavans les réduisirent à six. Tout le reste, ramassé de toutes parts, par ordre du Calife, fut chargé sur cent chameaux, & jetté dans la riviere de Damas, avec défense de faire aucunes gloses à l'avenir (*a*). » Il seroit à souhaiter que les Souverains traitassent

(a) *Voyez* Hist. des Etats barbaresques qui exercent la piraterie, tom. 2, p. 272, 273.

de même les immenſes fatras publiés ſur la médecine. Parmi le peu d'ouvrages qui mériteroient de vivre, je place ceux d'Hippocrate & de Galien ; encore y auroit-il beaucoup à retrancher de ce dernier ; ceux de Cœlius, d'Arétée & de Celſe, un peu châtiés ; de Foreſtus, de Proſper Alpin, de Sydenham, de Boerhaave & de ſon illuſtre commentateur ; de Frédéric Hoffman, de M. Haller ; la Pratique de Fernel, un peu corrigée ; les Epidémies de Baillou, le Traité des maladies vénériennes de M. Aſtruc, les Obſervations ſur le pouls de Don Solano & de M. de Bordeu, avec un petit nombre d'autres (*a*). Au moyen de cette réforme, & du plan

---

(*b*) Je ne comprens point dans la proſcription propoſée les bons livres d'anatomie., de chymie, de botanique, & certaines obſervations de médecine

énoncé (§. 210-218,) les médecins auroient d'aussi bons guides que la nature de leur art puisse le comporter.

§. 222. Le livre de Don Solano nous est garant des découvertes merveilleuses, dont une observation constante pourroit illustrer la médecine. Que de sang épargné, & de victimes échappées au tombeau, même depuis la publication de ce livre, si l'on s'étoit conduit par les regles qui y sont établies ! Le fait suivant suffira pour le faire sentir. » Don Antonio Alvarez, médecin » d'Antiquera, dans un certificat qu'il » donna à Don Solano, parmi plu» sieurs autres cas, en rapporte un, » dans lequel ayant observé le pouls » *rebondissant*, il différa la saignée, » qu'il regardoit cependant comme » parfaitement indiquée. A son re-

» tour le jour ſuivant, dans la réſo-
» lution de ſaigner le malade, il fut
» ſurpris d'entendre qu'il étoit ſorti;
» il s'informa de la cauſe d'un évé-
» nement ſi peu attendu : la famille
» lui dit que le malade étoit reſté
» juſqu'au matin dans la même in-
» ſomnie & inquiétude où il l'avoit
» laiſſé; que cette derniere augmen-
» tant alors, il lui étoit ſurvenu un
» délire, & que tout-à-coup il avoit
» ſaigné du nez; qu'enſuite il étoit
» tombé dans un profond ſommeil,
» & que s'étant éveillé en bonne
» ſanté, il s'étoit habillé, & étoit
» ſorti pour une affaire de conſé-
» quence. Le médecin fit connoître
» combien il étoit ſatisfait d'avoir
» différé la ſaignée qui auroit pré-
» venu une criſe auſſi heureuſe (*a*). »

(a) *Voyez* Obſerv. ſur la prédiction des

§. 223. Ce fait m'en rappelle un autre qui m'a ſouvent ſurpris dans Londres. Je liſois dans les papiers publics, où j'apprenois d'ailleurs que tels & tels ſe trouvoient ſi mal, qu'on déſeſpéroit de leur vie; cependant peu de jours après, ces mêmes perſonnes partoient pour Bath, ou pour leur campagne : c'eſt qu'ils avoient éprouvé une heureuſe criſe que leurs médecins n'avoient pas eu la témérité d'étouffer par une quinzaine de ſaignées : méthode qui auroit fait languir des mois entiers ceux à qui elle n'auroit pas ôté la vie.

§. 224. Je ſçais qu'il y a plus d'un incrédule ſur les faits obſervés par Don Solano & M. de Bordeu; mais doivent-ils étonner ceux qui ſont inſ-

---

criſes par le pouls, faites par les docteurs Solano & Nihell, traduites de l'anglois par M. Lavirotte, p. 26, 27.

fruits des connoiſſances merveilleuſes des médecins Chinois ſur le pouls? Quoiqu'il y ait à rabattre de leurs prétentions à cet égard, il n'eſt pas moins vrai que leur méthode & celle des deux docteurs qu'on vient de nommer, nous découvriroient mille choſes que notre pareſſe, ou nos préjugés nous repréſentent comme impoſſibles. Tous les voyageurs nous diſent que les Chinois ne ſe trompent gueres dans leurs pronoſtics, lorſqu'ils ont acquis un certain dégré d'expérience ſur le pouls (*a*). Ils découvrent par ſes indications la nature des maladies; & les miſſionnaires nous aſſurent avoir vu l'accompliſſement des prédictions les

---

(a) *Voyez* le livre intitulé *le Secret du pouls*, dont le P. Duhalde nous a donné la traduction dans le ſecond tome de ſa deſcription de la Chine.

plus extraordinaires, faites par son moyen. Les cures qu'ils leur ont vu opérer en conséquence, n'étoient pas moins merveilleuses. C'est enfin, nous disent-ils, dans la connoissance du pouls & dans l'usage des simples, que consiste toute leur science dans la médecine (*a*). En est-elle pour cela moins estimable que la nôtre?

§. 225. Le célébre M. Van-Swieten (*b*), sollicite le zele de tous les médecins, & les exhorte à vérifier les salutaires observations des docteurs Solano & Nihell (*c*). Il ajoûte

(a) *Voyez* la Description de la Chine par le P. Duhalde, les Mémoires du P. Le Comte, ceux de Navarette, &c. M. l'abbé Prevost nous donne un extrait des articles de ces auteurs sur la médecine chinoise, dans le 22e tome *in*-12 de son Histoire générale des voyages.

(b) *Comment. in aph. Boerh. aph. 587, tom. 2, p. 55, 56.*

(c) M. de Bordeu n'avoit pas encore

que le pouls n'eſt peut-être pas le ſeul objet propre à nous fournir des prédictions utiles. Selon lui, la langue, la reſpiration, les urines, &c. pourroient auſſi nous découvrir des ſignes très-propres à nous éclairer dans le traitement des maladies. Les lumieres que Don Solano, M. de Bordeu & les Chinois ont déja tirées de l'examen du pouls, devroient exciter le médecin le plus tiede à obſerver ſans relâche.

§. 226. Mais qu'il eſt difficile de faire adopter ce travail ! On ne veut pas même prendre la peine de vérifier celui des autres. S'il eſt prudent de ne point donner dans les nouveautés ſans examen, il eſt abſurde de les rejetter par prévention. Lorſque

---

donné ſes Recherches ſur le pouls, lorſque M. Van-Swieten écrivoit.

M. Fagon soutint le premier à Paris le dogme de la circulation du sang, on trouva d'abord plus court de la nier, que de vérifier les expériences de l'immortel Harvey. « Les vieux » docteurs, dit M. de Fontenelle (*a*), » donnerent des éloges au » récipiendaire, & convinrent que » pour un aussi étrange paradoxe, » il ne s'en étoit pas mal tiré.

§. 227. Lorque le frere Côme employa sa divine méthode de la taille, tout jugement devoit être suspendu jusqu'à la vérification du fait; mais au lieu d'une conduite si sage, la basse jalousie se déchaîna contre lui. Elle alla même jusqu'à machiner contre sa liberté. Un citoyen à qui Athenes & Rome auroient élevé des autels, des Chrétiens voulurent le sa-

(*a*) Dans l'éloge de M. Fagon.

crifier au démon de l'envie.

§. 228. L'inoculation vient de nous fournir une nouvelle preuve des contradictions qu'éprouvent les découvertes les plus utiles. Cette méthode se pratique à nos portes ; toute l'Angleterre retentit de ses succès. Il étoit donc aisé de s'en éclaircir avant que de se prévenir contr'elle. Les facultés incrédules pouvoient députer à Londres un médecin intelligent, au lieu de s'occuper à contredire des vérités qu'elles ne connoissoient point (*a*). Ce médecin se

---

(*a*) Cette conduite est assez analogue à celle de ces physiciens qui s'occupoient à rechercher la cause de la dent d'or de l'enfant de Silésie, avant que de s'être assurés si cette dent existoit, ou non. » Les hommes, dit l'auteur des nouveaux Dialogues des morts, » sont faits comme » les oiseaux qui se laissent toujours pren- » dre dans les mêmes filets, où l'on a » déja pris cent mille oiseaux de leur es-

ſeroit aſſuré de tout par lui-même ; & parfaitement inſtruit des circonſtances de l'opération, il en auroit fait un fidéle rapport à ſes confreres. Eût-il fallu envoyer en Circaſſie, l'importance du ſujet méritoit bien cette démarche. Par bonheur pour notre nation, un grand prince a eu le noble courage de ſubjuguer le préjugé. Cette victoire opérera avec le tems la conſervation d'un million de citoyens. Que cette gloire eſt ſu-

» pece. » Cela eſt ſi vrai, que, quoique l'utilité de l'inoculation ſoit preſqu'auſſi clairement démontrée dans Londres, qu'aucun axiome de mathématiques, il ſe trouve encore des médecins qui écrivent contre cette méthode. Mais que peuvent les faits ſur des gens déterminés à renoncer à leurs ſens, plutôt qu'à leurs préjugés ou à leurs paſſions ? C'eſt préciſément le cas de ceux qui réſiſteront encore aux preuves démonſtratives, expoſées dans les deux Mémoires du ſçavant M. de la Condamine ſur les avantages de l'inoculation.

périeure à celle qui ne s'acquiert que par la destruction des humains ! Apollon m'eut-il doué du langage des dieux, je chanterois le héros de l'humanité ! Le Machaon dont il s'est servi, mériteroit sans doute une place distinguée dans un tel ouvrage.

ARTICLE II.

De la saignée dans les hémorragies.

§. 229. L'HÉMORRAGIE est critique ou symptomatique. La premiere ne doit point être arrêtée, tant qu'elle n'affoiblit pas le malade. On juge qu'elle sera salutaire lorsqu'elle arrive les jours critiques, avec des signes de coction, &c. (*a*).

(*a*) Tout praticien qui veut connoître à fond cette matiere, doit lire avec soin

Si elle devient immodérée comme celle dont parle Galien (*a*), il convient de l'arrêter. Voici les ſecours employés par ce médecin. Il fit d'abord tirer du *poſca* dans la narine ſaignante. Il mit ſur le front du malade une éponge trempée dans de l'hydromel; il fit des ligatures aux bras & aux jambes. Mais ces ſecours étant inutiles, il appliqua une ventouſe ſur l'hypocondre droit, qui arrêta d'abord l'hémorragie (*b*).

---

le chapitre qui traite des hémorragies, dans les Coaques d'Hippocrate, tous les aphoriſmes des mêmes Coaques & des Prorrhétiques, qui ont rapport au même ſujet. Il eſt eſſentiel de joindre à ces lectures celles du livre de Galien *de Criſibus*, du traité de Proſper Alpin *De præſagienda vita & morte*, des Obſervations des docteurs Solano & Nihell, & des Recherches de M. de Bordeu ſur le pouls.

(a) *Voyez ci-devant*, la note (*a*) du §. 25.

(b) *Vide Gal. lib. de præcog. ad poſthum. cap. 13.*

§. 230.

§. 230. Le sçavant M. Van-Swieten nous dit qu'on doit penser à la suspendre, dès que le pouls commence à vaciller, la pâleur se répandre sur des levres & le visage; qu'il survient un léger vertige, des nausées, &c. Il nous assure avoir toujours trouvé un secours infaillible dans une forte dissolution de vitriol blanc, profondément introduite dans la narine; il fait cette introduction au moyen d'une plume, dont le bout est chargé de charpie imbue de cette liqueur : on la porte d'abord perpendiculairement à la hauteur d'environ demi-pouce, comme si on vouloit la pousser vers le gosier : on éleve ensuite la plume avec précaution, & autant qu'on le peut sans rien blesser; pressant alors les narines, on la retire avec douceur. Par cette manœuvre, la charpie reste

dans le nez, & tombe d'elle-même, un ou deux jours après (*a*).

§. 231. Riviere nous dit (*b*) avoir arrêté sur le champ une forte hémorragie du nez, en faisant tirer souvent de l'oxycrat dans les narines.

§. 232. Peut-être que la poudre d'agaric de chêne, soufflée dans le nez, fourniroit un bon astringent. On connoît déja les puissans effets de ce remede, appliqué par morceaux sur les orifices des vaisseaux coupés dans les amputations (*c*). Ces succès sont plus que suffisans pour nous engager à l'essayer dans les hémorragies immodérées du nez, dans l'é-

(a) *Vide Van-Swieten, comment. in Boerh. aph. 747, tom. 2, p. 454, 455.*

(b) *Obs. centur. 1, obs. 23; & obs. communic. obs. 16.*

(c) *Voyez* les Observ. de chirurg. de M. Warner, traduites de l'Anglois, imp. par Ganeau en 1757.

coulement excessif des hémorrhoïdes, &c. Il seroit à souhaiter qu'on pût porter de très-petits morceaux de cet astringent sur les vaisseaux ouverts des narines, ou du fondement.

§. 233. L'hémorragie symptomatique procede ou de l'érosion, ou de la rupture, ou de la dilatation des vaisseaux, & souvent peut-être de la dissolution du fluide qu'ils contiennent.

§. 234. I. L'érosion suppose une forte âcreté dans les humeurs, qui ne peut être corrigée par la saignée. Pendant que la raison nous dicte cette vérité, confirmons-la par des exemples. Je les tirerai sur-tout de la Dissertation de M. Chomel sur le mal de gorge gangreneux, qui régna à Paris en 1748. Cette maladie, affectée aux enfans, étoit accompagnée du saignement de nez.

§. 235. 1°. Ce médecin nous parle d'une Demoiselle de 13 ans, qui, prise de ce mal le dimanche, fut saignée jusqu'au mardi deux fois du bras, & cinq fois du pied. Ce dernier jour, elle eut deux fois la saphene ouverte. « Malgré ce re- » mede, ajoûte-t-on, la malade eut » ce même mardi un saignement de » nez considérable, & l'ulcere ga- » gnoit déja la membrane pituitaire. » Le mercredi, l'opiniâtreté des acci- » dens & du saignement de nez obli- » gea à réiterer la saignée du pied. » Les deux narines suintoient une » sérosité âcre & mordicante; aussi, continue-t-on, » le sang revint-il en- » core, & à différentes reprises, » malgré la grande quantité des sai- » gnées (*a*). » Il étoit naturel que la

(*a*) La malade mourut le dimanche suivant.

chose arrivât ainsi, puisque ces mêmes saignées ne faisoient qu'augmenter la dissolution des humeurs, & la foiblesse des vaisseaux, sans diminuer la cause qui entretenoit l'ouverture de ceux du nez. On dira sans doute qu'on détournoit le sang de ces derniers par les saignées du pied. Mais supposé que cette révulsion soit bien réelle, elle n'a lieu que pendant le peu de tems que le sang sort de la veine; & peut-être ce fluide se porte-t-il ensuite plus abondamment dans les vaisseaux qui ont été les plus vuidés. Ainsi l'on peut dans ce cas comparer les phlébotomistes à quelqu'un, qui, pour empêcher une liqueur de s'échapper par l'ouverture d'un vase, en feroit une seconde au côté opposé. C'est proprement brûler la chandelle par les deux bouts. Aussi la flamme de la vie

eſt-elle bientôt éteinte par cette judicieuſe pratique.

§. 236. 2°. M. Chomel rapporte l'hiſtoire d'une autre malade, âgée de douze ans, qui fut ſaiſie du mal de gorge gangreneux, le lundi 21 Octobre. Elle fut d'abord ſaignée du bras, & le mardi deux fois du pied. Le mercredi, on lui rouvrit la ſaphene, à cauſe, dit-on, du ſaignement de nez, ſurvenu ce jour-là. Heureuſement pour elle, il ne ſuinta rien par les narines. Si, comme dans le cas précédent, il en étoit ſorti une ſéroſité âcre & mordicante, elle auroit entretenu l'ouverture des vaiſſeaux du nez, & le ſang auroit vraiſemblablement continué de couler par les pieds. Cette malade guérit.

§. 237. 3°. Une autre Demoiſelle de douze ans & demi, attaquée

des pâles couleurs depuis quelques mois, fut ſaiſie du même mal, le lundi 14 Octobre. Elle fut ſaignée du bras le jeudi; & le ſang, avoue-t-on, parut fondu & pâle. Néanmoins la jeune malade fut ſaignée deux fois du pied, & une fois de la gorge (*a*). On nous dit auſſi que ſon mal étoit accompagné d'un rhume de cerveau: la fonte des humeurs étoit donc générale; cas où tous les praticiens célébres ont regardé la ſaignée comme un poiſon. D'ailleurs le mal de gorge dont il s'agit, étoit une de ces maladies de pourriture, très-communes dans l'automne, ſur-tout après un été fort chaud. Le ſçavant Baillou obſerve (*b*) que les maladies automnales participent ſouvent de la nature

(*a*) Elle mourut le lundi ſuivant.

(b) *Epid. & Ephemer. lib.* 2, *p.* 181, 182, *& paſſim.*

carcinomateuſe, & qu'alors la ſaignée y eſt toujours pernicieuſe.

§. 238. Le ſeul remede, qui, ſelon M. Chomel, arrêta les progrès du mal, en démontre la nature. Malgré une ſaignée du bras, & quatre du pied, faites à une jeune malade de ſix ans & demi, il nous dit que les accidens empiroient tous les jours. « Dans cette extrémité, l'on » me dit, ajoûte notre auteur, que » le camphre avoit été employé en » pareil cas avec ſuccès par un mé» decin de Provins. Je ſaiſis ſur le » champ la propoſition, d'autant » mieux que j'y étois porté par l'e» xemple des gangrenes ordinaires, » où l'expérience confirme l'uſage de » ce remede. J'en fis donner huit » grains dans une once d'huile-d'a» mandes douces. La fievre, qui re» doubloit les ſoirs, parut calmée &

» diminuée une heure après la prise
» du camphre ; le sommeil survint.
» Au lieu de la sérosité qui suintoit
» par le nez, on vit le lendemain un
» commencement de suppuration.
» Je conseillai de continuer le cam-
» phre deux fois le jour, & il a été
» pris exactement jusqu'au 30 de la
» maladie : peu après les escarres sont
» diminuées, la langue s'est dégon-
» flée, la luette s'est dépouillée à
» différentes reprises. Cette malade
» n'a été véritablement hors d'affaire
» que le 45e de la maladie. » Ne pourroit-on pas attribuer cette longue convalescence à l'épuisement où tant de sang répandu dût jetter une enfant de six ans & demi ? On ne sçauroit trop louer le jugement qui conduisit M. Chomel à l'usage d'un remede si bien approprié à la nature du mal dont il s'agit.

§. 239. Fréderic Hoffman avoit employé le camphre avant le médecin de Provins. On en lit les bons effets, sur-tout dans trois de ses Dissertations, dont l'une est intitulée: *De camphorâ*; l'autre, *De putredinis doctrinâ*; & la troisieme, *De pleuritide & peripneumoniâ.* Il y insiste sur la préférence que mérite ce remede sur la saignée dans toutes les maladies malignes, pestilentielles, ou de pourriture. M. Tralles, médecin de Breslaw, a donné aussi (*a*) en 1734 une Dissertation sur les vertus du camphre, où il releve beaucoup l'excellence de ce remede dans tous les cas de malignité. Il lui donne encore la propriété d'arrêter les hémorragies. Le camphre, dit-il,

(*a*) Sous le titre de *Exercitatio physico-medica de virtute camphoræ refrigerante.*

propre à calmer les ſpaſmes internes, & à rétablir l'égalité dans la circulation des humeurs, a ſouvent arrêté l'hémorragie ; & cela même lorſque le ſang ſorti des extrémités des arteres, ou rompues ou trop dilatées, avoit déja conduit le malade aux portes du trépas (*a*). M. Tralles nous dit (*b*) que la meilleure maniere de donner le camphre, eſt d'en mê-

(a) *Si fortè ſuis alveis elabitur purpura vitalis, ac vel dilatatis nimis, vel ruptis planè ultimarum arteriolarum oſculis impetuoſiùs proſilit, ut æger ex exhauſto vitæ theſauro, mortiferum pallorem induat, atque cum ipſo cruore, brevi languentem animum effuſurus videatur, camphora ſæpè, compoſitis internarum partium ſpaſmis, reſtitutoque æquabili humorum circuitu, ceu optimo omnium hæmorragiarum antidoto, fatale profluvium compeſcuit, eumque qui abitum jam ex orbe parabat, commorari diutiùs in eodem efficit.* Tralleſ. in oper. cit. p. 39.

(b) *Ibid. p. 162.*

ler un ou deux grains avec du nître.

§. 240. « Dès le 21 du mois
» (d'Octobre) dit encore M. Cho-
» mel, on avoit engagé les parens à
» reprendre tous les enfans qui se
» trouvoient alors en santé dans le
» couvent (*a*). La seule mademoi-
» selle de Bonnac l'aînée a été prise
» de la même maladie chez elle, &
» a guéri. Tout ce que je sçais sur
» les remedes employés, c'est qu'on
» lui a appliqué les vésicatoires à la
» nuque & aux jambes, & qu'on
» lui a donné l'émétique, mais qu'elle
» a été peu saignée. » Le médecin
de mademoiselle de Bonnac sçavoit
sans doute que cette maladie étoit
plutôt redoutable par la pourriture
des humeurs, que par leur plénitude.
C'est dans la même idée, que Se-

(*a*) Des Dames de la Visitation de Sainte Marie, de la rue du Bacq.

verinus y ordonnoit non-ſeulement les véſicatoires, mais encore l'uſage des ſudorifiques. En Eſpagne & en Italie, où l'ulcere gangreneux eſt épidémique, les médecins y emploient les ventouſes, les ſétons & les véſicatoires. C'étoit auſſi la pratique d'Aretée, d'Aëtius, &c. On ſçait auſſi qu'Hippocrate & Galien ſe ſervoient avec ſuccès des ventouſes dans les maux de gorge. Ce remede peut opérer une révuſion plus prompte que la ſaignée, & cela ſans produire les mêmes déſaſtres.

§. 241. « Les fréquens ſaignemens de nez, dit très-judicieuſement M. Chomel (page 65 de ſa Diſſertation) » ne dépendant pas de » la plénitude, puiſque les fréquentes » ſaignées ne pouvoient les empê- » cher, dépendoient ordinairement » de l'éroſion ou de la rupture des

» vaisseaux de la membrane pitui-
» taire, causée par une humeur âcre
» & ichoreuse, & par la dissolution
» des principes du sang. . . . On trou-
» voit dans le pouls plus de fréquence
» que de dureté, celle-ci étant le
» caractere propre des maladies in-
» flammatoires ; au lieu que la mol-
» lesse accompagne toujours la pour-
» riture & l'insensibilité. . . . La pour-
» riture attaquoit principalement la
» lymphe & les vaisseaux lympha-
» tiques. . . . Les enfans ont propor-
» tionnellement beaucoup plus de
» lymphe, & beaucoup plus de vais-
» seaux capables de la contenir ; ce
» qui les rend beaucoup plus suscepti-
» bles de toutes les maladies catarrheu-
» ses, & causées par le froid, &c. »
Après des aveux si sages, on ne peut douter de la modération de M. Chomel sur la saignée.

§. 242. La corruption des humeurs, & leur diſſolution ne vont guères l'une ſans l'autre. Les grandes hémorragies qui, dans les fievres malignes & pétéchiales, ſe font par le nez, par la matrice & par l'uretre, ont probablement cette diſſolution pour cauſe; mais, ſoit qu'elle exiſte ſeule, ou qu'elle ſe joigne à l'éroſion des vaiſſeaux, la ſaignée eſt toujours pernicieuſe dans ces ſortes d'hémorragies. Elle ne peut être non plus d'aucun ſecours dans l'hémopthiſie & le piſſement de ſang, qui ſurviennent dans les petites véroles malignes. Sydenham (*a*) y regardoit ces évacuations comme mortelles, même dans le premier période, & il dit n'avoir jamais pu les arrêter. Le camphre, marié avec

---

(a) *Oper. ſect. 1, cap. 2.*

le nître, ne pourroit-il pas être ici aussi efficace que dans les autres cas de pourriture ? La saignée n'est pas moins contraire dans ces affreuses hémorragies du nez, qui arrivent souvent dans la peste. Celles qui surviennent dans les fievres ardentes, causées par la chaleur & la sécheresse, exigent sur-tout les acides & les rafraîchissans. La saignée doit y être fort modérée, si on l'y emploie du tout. On sçait que la grande chaleur affoiblit les vaisseaux (§. 56,) & qu'elle desseche & dissout les humeurs. La même évacuation est pernicieuse dans les pertes de sang chez les femmes scorbutiques, & celles qui sont naturellement pâles & cacochymes. Elle ne convient guères mieux dans les saignemens de nez & les crachemens de sang qui arrivent à la fin des régles.

§. 243. Willis (*a*) nous parle d'un malade sujet à perdre beaucoup de sang par les hémorrhoïdes & par le nez, chez qui les saignées ne faisoient qu'aigrir le mal. Souvent même il tomboit, après cette évacuation, dans des sueurs froides & dans la syncope. Le même auteur fait mention (*b*) de deux autres personnes, sujettes à de fréquens crachemens de sang, que la saignée ne modéroit point; elle les rappelloit même, s'ils avoient cessé.

§. 244. Les expériences de M. de Haller rendent merveilleusement raison de ce dernier phénomene. Voici comme s'exprime ce sçavant médecin (*c*) : « Quand le sang s'est arrêté

(a) *De hæmor. ejusque remedio.*

(b) *De sanguinis sputo.*

(c) Mémoires sur le mouvement du sang, & sur les effets de la saignée, &c. p. 115.

» ſous la plaie, (car cela arrive ſur-
» tout ſi l'animal eſt foible) & qu'on
» fait à l'artere (ou à la veine) une
» ſeconde inciſion plus haut que la
» premiere, elle réveille le mouve-
» ment du ſang, & le rétablit entre
» les deux inciſions, & même au-
» deſſous de la premiere. » La même choſe arrivoit vraiſemblablement dans les deux derniers malades, mentionnés par Willis. Lorſqu'on leur ouvroit la veine, la ſaignée réveilloit le mouvement du ſang qui languiſſoit dans ces malades, & diſſipoit par-là le petit amas de globules ſanguins (§. 107,) qui formoit comme un tampon ſur l'ouverture du vaiſſeau rompu. C'eſt par la même méchanique, que la ſaignée contribuera toujours à entretenir les hémorragies, dès que le malade ſera déja foible, & les vaiſſeaux trop

vuides : car M. de Haller a obſervé que, quoique le mouvement du ſang continue à s'affoiblir à proportion de celui que perd l'animal, la ſaignée le rétablit, lors même qu'il a entiérement ceſſé dans l'Omentum de la grenouille, &c. C'eſt de ce rétabliſſement dans la partie obſtruée, que procede la diminution de la douleur, & ce calme ſéduiſant, qu'on éprouve quelquefois d'abord après, ou même pendant la ſaignée. Mais qu'on le paye cher, ce calme paſſager, puiſqu'on ne l'obtient qu'aux dépens de la vie, ou de la plus longue convaleſcence !

§. 245. II. Lorſque l'hémorragie eſt dûe à la rupture des vaiſſeaux, on doit examiner ſi cette derniere vient de l'effort d'un ſang trop abondant, ou ſimplement raréfié. Dans le premier cas, on peut employer la

ſaignée, ſoit pour emporter la liqueur ſuperflue, ſoit pour rompre ſon impétuoſité, & lui donner une direction contraire. « Mes expérien» ces ne ſuffiſent pas, dit M. de Haller (*a*), » pour déterminer l'effet de » la ſaignée, pour arrêter les hé» morragies. Il eſt vrai, ajoûte-t-il, » que le jet de ſang d'une artere fut » viſiblement affoibli par une ſeconde » ouverture de la même artere; & » une ſeconde ſaignée a diminué le » courant qui ſortoit de la premiere. » Mais une autre expérience a fait » voir que le ſang d'une veine peut » ſortir avec beaucoup de vîteſſe de » ſa bleſſure, ſans retarder le ſang qui » ſort d'une artere. Il paroît par-là » douteux ſi la ſaignée, faite dans » l'intention de diminuer une hémor-

(*a*) Dans l'ouvrage cité, p. 303.

» ragie, fait ſon effet d'une maniere » hydraulique, ou ſi elle ne le fait » pas plutôt par l'affoibliſſement uni» verſel du corps animal. » Il nous avoit dit plus haut (*a*) « que la ſai» gnée agit principalement en affoi» bliſſant l'action du cœur; foibleſſe » qu'on tâche d'entretenir, juſqu'à » ce qu'on puiſſe l'arrêter (l'hémor» ragie) par les remedes.

§. 246. Mais qu'un ſecours eſt défectueux, quand il ne détruit un accident que par un autre auſſi dangereux! Encore arrive-t-il ſouvent que la ſaignée produit le ſecond, ſans détruire le premier. Que les phlébotomiſtes apprennent donc à borner leut aveugle confiance pour ce remede. S'ils l'emploient dans les hémorragies des gens robuſtes, ou

(a) *Ibid.* p. 112.

pléthoriques, qu'ils s'arrêtent à la seconde ou troisieme saignée. Je suppose même que le sang superflu n'ait pas déja été dissipé par l'ouverture du vaisseau rompu. Saigner un malade déja affoibli par l'hémorragie, c'est se joindre à la maladie, pour détruire la nature : c'est, en un mot, accélérer les convulsions, la bouffissure, l'hydropisie, & les autres accidens qu'on sçait être la suite des pertes de sang immodérées. Ne pourroit-on pas dire aussi que l'incertitude de détourner le sang du vaisseau rompu, rend la saignée assez inutile? Car s'il ne s'agit que de vuider ce fluide, l'ouverture déja faite ne se prêtera que trop à cette vue. Lorsqu'il ne s'agira donc plus que de rompre son cours, les ventouses seches (§. 95, 229,) les fomentations des parties opposées, & peut-

être les légeres ligatures auront un effet aussi sûr*, sans faire craindre les mêmes suites.

§. 247. A ces secours, on doit ajoûter les astringens, portés sur la partie affectée (§. 230, 231,) & dans certaines occasions, le remede interne, mentionné (§. 238, 239.) Les vapeurs fortifiantes peuvent aussi devenir très-efficaces. Il y a environ douze ans, que je fus appellé pour voir une Dame de cinquante à soixante ans, à qui il étoit survenu une perte de sang, qui, quoique peu considérable, l'épouvanta beaucoup. Je la fis d'abord saigner du bras, plutôt pour m'accommoder au préjugé reçu, que par la foi que j'avois à ce remede. A ces secours, je joignis les astringens ordinaires; mais un usage de plusieurs jours ayant été parfaitement inutile, je fis rece voir

par le vagin la vapeur d'une décoction de thym, de romarin & de lavande, faite dans deux parties de gros vin & une partie d'eau. Cette vapeur, employée trois ou quatre fois, arrêta totalement l'hémorragie, & la Dame n'en a eu aucun retour, depuis cette époque. L'expérience & la raiſon m'ont appris que les aſtringens internes ſont aſſez inutiles, lorſqu'ils ont à parcourir un million de vaiſſeaux, avant que d'arriver à la partie affectée; je dirai même que leur long uſage les rend ſouvent pernicieux, comme je l'ai vu arriver plus d'une fois dans certains écoulemens rebelles.

§. 248. Je crois devoir avertir les jeunes praticiens que s'il y avoit de la chaleur & de l'irritation dans la matrice, la vapeur mentionnée deviendroit dangereuſe. Mais on peut

l'employer

l'employer avec sûreté, lorsqu'avec un sang pâle & dissous, on n'a à combattre que la foiblesse & le relâchement des vaisseaux de ce viscere.

§. 249. Après ce que nous avons dit (§. 246,) nous croyons pouvoir ajoûter que la saignée convient plutôt pour prévenir les hémorragies, que pour les arrêter. Ainsi, lorsque de jeunes gens ont déja eu au printems des saignemens de nez excessifs, il est bon de les saigner ensuite vers le même tems, sur-tout si les signes d'une hémorragie prochaine se manifestent déja. La saignée, faite aussi dès que le sang commence à paroître, peut en suspendre l'écoulement. C'est probablement dans ce cas, selon M. Van-Swieten (*a*), que Galien dit (*b*) avoir arrêté sur le champ un saignement de

(a) *Comment. in Boerh. aph. 743, t. 2.*
(b) *De cur. rat. per venæ sect. cap. 11.*

nez. Lorſque ce dernier eſt la ſuite de quelque ſuppreſſion, la ſaignée peut convenir auſſi ; & c'eſt alors, ſuivant Hippocrate, qu'elle prévient les convulſions qui réſultent des hémorragies. Mais cette aſſertion du prince de la médecine nous inſinue en même tems que cette évacuation, portée trop loin, produit le même effet que les pertes de ſang exceſſives (a).

§. 250. Si la rupture du vaiſſeau n'étoit dûe qu'à l'impétuoſité d'un ſang raréfié (§. 245,) on ſe ſerviroit des ſecours propres à calmer cette raréfaction (§. 46, 47, 72;) on tâcheroit en même tems de détourner ce fluide du vaiſſeau ouvert, par les ſecours déja rapportés (§. 246).

(a) *A ſanguinis fluxu delirium & convulſio, malum.* Aph. 9, ſect. 7.

§. 251. III. Si la dilatation ou le relâchement des vaiſſeaux donnoit naiſſance à l'hémorragie, on ſent que la ſaignée eſt plutôt propre à augmenter, qu'à détruire cette cauſe. On doit employer ici tous les moyens propres à détourner le ſang, ſans l'évacuer. Nous avons déja nommé ces moyens, (§. 229, 230, 231, 246.)

§. 252. IV. Les pertes de ſang peuvent être la ſuite de la diſſolution de ce fluide. Cette cauſe a lieu dans les hémorragies des ſujets pâles, bouffis, ſcorbutiques, ou écrouelleux ; dans celles qui ſurviennent aux maladies de pourriture, & à celles qui ſont le produit de violentes chaleurs, ſeules, ou combinées avec la corruption de l'air, de l'eau ou des alimens (§. 242.) Aux ſecours conſeillés pour le cas précédent (§. 251,) on doit joindre les

remedes internes, propres à corriger la pourriture (§. 242), à lier les parties du ſang, & à leur donner de la conſiſtance. Ajoûtez que la cauſe, dont nous parlons ici, ne va guères ſans la foibleſſe, ou le relâchement déja mentionné (§. 251); double raiſon d'éviter la ſaignée.

ARTICLE III.

De la ſaignée dans les fievres malignes.

§. 253. TOUTE fievre aigue, qui, ſortant de ſa marche ordinaire, déroute le médecin, reçoit le nom de *maligne*. Sydenham, touché du ſort des victimes de ce mot, oſa avancer (a) que le terme de malignité étoit devenu plus fatal

(a) *In Sched. monit. de novæ feb. ingreſſu.*

au genre humain, que l'invention de la poudre à canon. C'étoit, ſelon lui, à l'abus des remedes violens & expulſifs qu'étoient dûs les ſymptomes de ces fievres. Mais l'uſage bannal des alexipharmaques, employés du temps de l'Hippocrate Anglois, étoit-il plus pernicieux que celui des ſaignées prodiguées de nos jours ? Ce ſont elles qui changent ſi ſouvent en malignes les fievres putrides, les intermittentes, & les continues (§. 174, 175.)

§. 254. Le terme de *maligne* eſt devenu ſi arbitraire & ſi vague, qu'il ſeroit difficile de lui fixer des bornes. M. Van-Swieten ſemble ne donner ce nom qu'aux fievres putrides continues, accompagnées d'une foibleſſe ſubite, avec une chaleur médiocre, & des ſymptomes irréguliers (*a*),

(*a*) Ajoûtez que ces ſortes de fievres

(*anomala*). Mais des fievres de cette eſpece ne demandent point la ſaignée. Nous avons déja vu (§. 161, 162, 164, 171,) que ce remede n'eſt nullement propre à corriger la pourriture. Quant à l'irrégularité des ſymptomes, elle eſt généralement l'effet d'un hétérogene inconnu. Le médecin ne doit donc viſer alors qu'à découvrir le caractere de cet hétérogene. Avant cette découverte, le malade trouvera plus de ſûreté dans les démarches de la nature, que dans celles d'un praticien qui chancele dans les ténébres. C'étoit là penſée d'Hippocrate. Ce grand homme ſe bornoit à obſerver les mouvemens

---

ſont ſouvent l'effet d'une cauſe inconnue, répandue dans l'air ou les alimens ; ou produites par des chaleurs violentes, combinées avec une certaine pourriture ; cauſes que la ſaignée ne peut corriger ni détruire. *Voyez* les §. 48, 50, 51, 165, 171.

de cette ſage mere juſqu'à ce qu'elle lui eût découvert l'eſpece de fievre qu'il avoit à combattre (§. 32.)

§. 255. Dans les fievres qu'il a plu de nommer *malignes*, le ſang peut être épais & enflammé, cas où les forces & la chaleur ſont conſidérables ; ou bien ce fluide donne des marques de ſa diſſolution, ou le vice réſide principalement dans la lymphe: dans ces deux derniers cas, l'abbatement des forces ſe déclare preſqu'auſſi-tôt que la maladie. La ſaignée modérée peut convenir dans le commencement des fievres de la premiere eſpece ; mais elle eſt pernicieuſe dans celles de la ſeconde. C'eſt cependant au caractere qui forme ces dernieres, qu'on attribue généralement la malignité : auſſi obſervons-nous que tous les praticiens célébres ont reprouvé la ſaignée dans ces ſortes de fievres. Nous avons

vu quelques exemples de cette vérité (§. 70, 71, 72, (n°. 7.) 166, 171, 174, 175, 180.) On peut appliquer aux fievres peſtilentielles ce que nous diſons des fievres malignes.

§. 256. Le docteur Pringle (*a*) ſoupçonne que toutes ces dernieres ont pour cauſe des *miaſmes* putrides reçus de l'extérieur, ou engendrés dans l'intérieur. Mais la ſaignée ne peut corriger la nature de ces miaſmes, ni les chaſſer hors du corps. Si les partiſans de ce remede l'emploient pour prévenir l'inflammation, le même docteur leur dira que ceux mêmes, dont le ſang étoit coëneux, ſe trouvoient communément plus mal après une ſeconde ſaignée, à moins que les poumons ne fuſſent

(*a*) Obſ. ſur les maladies des armées, &c. t. 2, p. 83.

enflammés (*a*). « Si l'évacuation eſt » ample, dit-il, (*b*) & ſur-tout ſi on la » réitere, afin d'obvier à la fauſſe in- » dication de l'inflammation, le » pouls, devenant plus fréquent, » perd de ſa force, & ſouvent ſans » pouvoir ſe ranimer, pendant que » le malade tombe en délire.

§. 257. Les inflammations qui accompagnent la fievre maligne d'hôpital, & celles où les humeurs tendent à la pourriture, ſont l'effet de la diſſolution des globules rouges qui pénetrent les vaiſſeaux ſéreux. On en a des exemples frapans dans les taches *pétéchiales* de la peau, & dans la rougeur de la conjonctive qui s'obſervent dans ces ſortes de fievres, dans le ſcorbut, &c. On

(*a*) Et dans ce cas même, comme dans tous les autres, cette évacuation ſera nuiſible, ſi le ſang eſt diſſous & putride. *Voyez ci-après*, §. 257.

(b) *Ibid.* p. 54.

ſçait auſſi que la ſubſtance corticale du cerveau, les membranes des inteſtins, celles du poumon, &c. ſe trouvent enflammées, ou abſcédées dans ceux qui meurent de ces maladies. Oſera-t-on avancer cependant que la ſaignée convienne pour diſſiper ou prévenir ces ſortes d'inflammations, puiſqu'on a conſtamment obſervé que ce remede eſt pernicieux dans le vice des humeurs dont elles ſont la ſuite ?

ARTICLE IV.

La ſaignée convient-elle dans les fievres accompagnées d'éruptions cutanées ?

§. 258. IL y a long-tems qu'on diſpute s'il faut ſaigner dans ces ſortes de fievres. Les médecins des deux partis réclament

l'expérience en leur faveur. Les uns tiennent l'affirmative, parce qu'ils ont vu guérir quelques fiévres *exanthémateuses* après l'emploi de la saignée. Les autres nient la nécessité de ce remede, fondés sur des guérisons bien plus nombreuses, opérées sans ce secours. Tous les faits semblent se réunir en faveur de ces derniers. On observe 1°. que les taches pourpreuses sont communément l'effet de la pourriture & de la dissolution des humeurs ; 2°. que les scorbutiques, & les habitans des lieux bas & marécageux sont les plus sujets à ces taches ; 3°. que ceux qui abondent en serosités acres & excrémenteuses, sont très-exposés aux mêmes accidens. Les femmes qui pendant leur grossesse ont commis des erreurs dans le régime, nous en fournissent un exemple, puisqu'elles sont sujettes au pourpre, blanc & rouge, tant au

commencement, que vers le milieu de leurs couches; 4°. il urvient souvent des taches *pétéchiales* dans les fievres malignes d'hôpital, & toutes celles où la pourriture domine; 5°. les chaleurs extrêmes de la canicule, & les vents de sud de longue durée occasionnent des fievres malignes pourpreuses. Nous avons déja insinué (§. 242, 255, 256, 257,) combien la saignée doit être nuisible dans tous ces cas. On peut l'inférer encore de ce que Diemerbroek nous dit de ce remede dans son Traité de la peste (*a*). Les exemples qu'il rapporte (*b*) des suites fâcheuses de la saignée méritent notre attention. Ils déposent fortement contre ceux qui aiment à employer cette évacuation dans les fievres où la nature tend à

(*a*) P. 150, 151, 154, 187, 190.
(*b*) P. 260, 272, 277, 284, 306, 324.

ſe délivrer de la matiere nuiſible par la voie des éruptions cutanées.

§. 259. Si cependant il ſe faiſoit des éruptions pourpreuſes au commencement des fievres aiguës des gens vigoureux & pléthoriques, la ſaignée, bien ménagée, pourroit convenir. Cette évacuation ne remedie point aux oppreſſions, aux anxietés & aux autres déſordres qui réſultent de l'excrétion imparfaite des ſucs putrides, & du depôt qui s'en fait en même tems ſur les parties eſſentielles à la vie. Les véſicatoires, les ſang-ſues, les ventouſes, &c. doivent être employés dans ce cas pour attirer ces ſucs vers la circonférence.

§. 260. Parmi la multitude des praticiens célébres que nous pourrions oppoſer aux partiſans de la ſaignée dans les fievres pourpreuſes ou dépuratoires, il ſuffira de nom-

mer l'illuſtre Sydenham. Cet exact obſervateur réprouve ce remede d'après une longue expérience dans ces ſortes de fievres. Il prétend qu'il trouble la ſéparation des mauvais ſucs d'avec les bons ; qu'il en empêche le tranſport vers la circonférence, & qu'il en rappelle ceux qui s'y portoient déja. C'eſt d'après les mêmes principes, fondés ſur mille faits, qu'il condamne ſi fort la ſaignée dans les fievres qui doivent ſe terminer par la tranſpiration. *Voy.* §. 176.

§. 261. Il ſemble que ce ſeroit ici le lieu d'examiner ſi la ſaignée convient dans l'éruption de la petite vérole ; mais outre que cette matiere paſſeroit les bornes que je me ſuis preſcrites, elle a déja été diſcutée par d'autres. Le docteur Lobb paſſe en revue (*a*) le ſentiment de

(*a* Dans ſon Traité de la petite vérole, t. 1, ch. 10, p. 323.

tous les médecins ſur l'uſage de la ſaignée dans la petite vérole ; & la préface de ſon traducteur développe aſſez clairement les différens cas où cette évacuation peut convenir dans nos climats. Je me contenterai de dire que lorſque l'éruption ſe fait, je crois la ſaignée généralement nuiſible. Si elle convient, c'eſt lorſque la ſortie des puſtules ſe fait difficilement chez les gens robuſtes & pléthoriques, qui n'ont pas été ſaignés avant l'éruption.

§. 262. Quant à la ſaignée dans la fievre ſecondaire de la petite vérole confluente, elle doit auſſi y être généralement nuiſible. Cette fievre eſt produite par la rentrée des exhalaiſons varioleuſes dans le ſang, ou par l'inſuffiſance de leur expulſion : or nous avons aſſez prouvé dans le cours de cet ouvrage, que la ſaignée ne convient nullement pour empor-

ter cette matiere ; les purgatifs, les diaphorétiques, les véſicatoires ſont ici les évacuans appropriés. L'ouverture de la jugulaire, ou l'application des ſang-ſues pourroient tout au plus convenir dans les embarras de la tête.

§. 263. Il n'y a point de maladie, dont la cure ait élevé tant de diſputes parmi les médecins. La pratique générale de l'inoculation les termineroit toutes, & ſauveroit la vie à des millions de citoyens. Tout ſe réduiroit alors à une préparation, & à un régime aſſez uniforme. On préviendroit en même tems ces ſymptomes affreux, qui ſouvent font verſer beaucoup de ſang, & dont l'événement jette de grands ſoupçons ſur l'infidélité de cette pratique.

FIN.



TABLE
DES MATIERES.

A

D

F

G

H

I

N

O

P

R

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre : *Les Abus de la Saignée* ; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 11 Décembre 1758.

VANDERMONDE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur VINCENT Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Les Abus de la Saignée*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-

Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses Ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le douzieme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent cinquante-neuf, & de notre Regne le quarante-quatrieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGÙE, avec paraphe.



